

achevés, la sainte demanda qu'on leur apportât le Saint Sacrement sans bruit, car elle aimait à « éviter les contrariétés à autrui ». Mais les rares amis qu'elle avait à Séville¹ en jugèrent autrement et décidèrent qu'il fallait au contraire donner de la solennité à cette cérémonie pour faire connaître le monastère. Munis de l'autorisation de l'archevêque, ils préparèrent la fête avec un éclat qui dépassait de beaucoup les désirs de Thérèse. L'église, le cloître, les rues où devait passer la procession, furent tendues de belles tapisseries; des chœurs et des instruments formant une musique « comme on n'en avait jamais entendu à Séville », accompagnèrent le Saint Sacrement. L'archevêque lui-même voulut le porter et se fit précéder par le clergé et les confréries de son diocèse. Une foule immense suivait le cortège, et le peuple exaltait à l'envi « ces pauvres carmélites, pour lesquelles depuis plus d'un an il semblait qu'on ne pouvait trouver une goutte d'eau dans Séville, où pourtant il n'en manque pas ».

Une protection miraculeuse du ciel vint mettre le comble à l'enthousiasme populaire. A l'heure où l'office s'achevait, les fusées qu'on avait tirées en grand nombre mirent le feu à un paquet de poudre. L'homme qui le portait devait être tué, mais il n'eut rien, et la flamme s'éleva en un instant jusqu'au sommet de la voûte, dont les arceaux étaient revêtus de tentures de

¹ Garcia Alvarez, grand serviteur de Dieu, et le prieur de la chartreuse de las Cuevas, don Pantoja d'Avila, qui rendit à la sainte de grands services et lui resta extrêmement cher. Elle l'appelait le saint prieur.

soie. « Nous les croyions en cendres, raconte la sainte, et nous n'avions pas de quoi les payer; mais rien ne fut brûlé, quoique la pierre en restât noircie. C'était un dernier effort du démon, furieux de voir consacrer à Dieu cette maison; mais sa vengeance demeura vaine et ne servit qu'à rendre nos actions de grâces plus vives¹. »

On conçoit et on partage la joie de la sainte lorsqu'elle vit enfin ses filles dans une maison bien située, et leurs vertus appréciées par cette population si longtemps hostile. Les novices affluèrent bientôt et leurs dots suffirent à payer le monastère.

« Le complément de notre bonheur, dit Thérèse, c'est surtout d'avoir tant souffert. » Voilà le seul accent de triomphe que lui inspire l'amende honorable faite spontanément par Séville, à elle et à ses sœurs.

Maintenant elle songe au départ. Puisqu'il n'y a plus rien à souffrir, sa place n'est plus là; elle s'en va chercher de nouveaux labeurs. Le jour où l'archevêque a déposé le Saint Sacrement dans la chapelle du Carmel sera le dernier de son séjour à Séville. « Lorsque je croyais, dit-elle, pouvoir prendre un peu de repos, je fus obligée de partir. La chaleur devenait excessive et il fallait arriver avant la Pentecôte à Malagon où je devais passer quelques jours.

« Ainsi, Dieu ne permit pas que j'eusse la consolation d'entendre la première messe dite dans notre église. Mon départ troubla un peu la joie de mes sœurs, joie d'autant plus vive que nos souffrances avaient été plus

¹ *Fondations*, chap. xxiv.

grandes. Cette fondation fut certainement la plus difficile de toutes, après celle d'Avila¹. »

II

FONDATION DE CARAVACA

1^{er} janvier 1576.

Les souffrances des saints ne sont jamais stériles ; l'année d'épreuves que Thérèse et ses filles venaient de passer à Séville devait amener pour la réforme un double résultat. La fondation de Caravaca semblait, sinon abandonnée, du moins indéfiniment ajournée au moment où la sainte avait quitté Véas ; cependant, à l'encontre de toute prévision, elle devait marcher de front avec celle de Séville et se terminer avant elle.

Thérèse avait, nous l'avons dit, renvoyé à Madrid l'autorisation accordée par les commandeurs de Saint-Jacques. Cette autorisation, qui rendait les religieuses dépendantes du conseil de l'ordre, était incompatible avec les constitutions du Carmel. La sainte écrivit au roi Philippe II pour obtenir de lui une permission plus étendue, et le roi, toujours favorable aux réformes, ordonna aussitôt que l'autorisation fût expédiée sans conditions ; mais dans l'intervalle le père Gratien avait décidé la fondation de Séville, et Thérèse avait quitté Véas.

Voici cependant ce qui se passait à Caravaca.

Trois jeunes filles, unies par l'amitié et les liens du sang, Françoise de Moya, Françoise de Saojosa et

¹ *Fondations*, chap. xxv.

Françoise de Tausta ¹, ayant un jour entendu le sermon d'un missionnaire sur le danger des joies temporelles, se sentirent touchées de la grâce qui fait les saints. Libres de disposer de leur avenir, car elles étaient orphelines, sauf l'une d'elles qui avait encore son père, ces trois enfants prirent ensemble la résolution de fuir ce monde plein de périls. Elles firent part de cette décision à la tante de l'une d'entre elles, doña Catherine d'Otalora, et celle-ci, instruite par l'expérience de la difficulté de faire son salut au milieu des préoccupations terrestres, seconda efficacement leur dessein. Elle leur donna asile dans sa maison, leur organisa une chapelle, des grilles, un tour, un confessionnal, et leur procura un aumônier.

A quelque temps de là, un père jésuite, nommé Leïva, étant venu à Caravaca, leur apprit qu'une religieuse dont le nom était Thérèse de Jésus, fondait dans les deux Castilles des monastères de Notre-Dame du Mont-Carmel où l'on pratiquait de grandes vertus ; il leur donna quelques détails sur la clôture et les observances de la réforme. Cette forme de vie religieuse répondait à toutes leurs aspirations, et Catherine d'Otalora écrivit de suite à la sainte pour lui demander de les admettre toutes les trois parmi ses filles.

Thérèse était alors à Avila. « L'ardeur avec laquelle ces jeunes filles demandaient de si loin à s'engager dans l'ordre de la Sainte Vierge, me toucha, dit-elle. Je résolus de seconder leurs bons désirs, et ayant

¹ Le saint patriarche d'Assise était le patron de chacune d'elles.

appris que Caravaca est proche de Véas, j'emmenai avec moi autant de religieuses qu'il était nécessaire pour les deux fondations.

« Dieu en ordonna autrement. Il est vrai qu'ayant pris à Véas des informations, on me dit que ce lieu était loin de tout, et que les chemins pour y aller étaient très mauvais. Je pensai alors que les visiteurs de l'ordre auraient beaucoup de peine à y parvenir, et que cette fondation n'aurait pas l'agrément de nos supérieurs. Toutefois, comme j'avais donné lieu d'espérer que la chose se ferait, je priai Julien d'Avila et Antoine Gaytan de se rendre à Caravaca pour reconnaître la situation et dégager ma parole s'il y avait lieu. »

A leur arrivée, les négociateurs trouvèrent Catherine d'Otalora découragée par les difficultés de l'entreprise et fort tentée d'y renoncer. Les trois jeunes filles au contraire persévéraient courageusement et firent si bien qu'elles gagnèrent à leur cause les deux envoyés de la sainte. Elles ne les laissèrent pas partir avant d'avoir obtenu d'eux la promesse qu'ils feraient de leur mieux pour l'amener jusqu'à elles.

« Ils revinrent, dit Thérèse, si satisfaits d'elles, de la beauté et de la salubrité du pays, qu'ils ne se lassaient pas d'en faire l'éloge, tout en avouant en même temps qu'on ne pouvait voir de plus mauvais chemins. Cependant, comme le monastère ne pouvait être définitivement établi dans la maison de doña Catherine, je renvoyai à Caravaca Antoine Gaytan leur dire qu'il en fallait une autre. Ce fidèle ami ne trouvait rien de

difficile quand il s'agissait de m'obliger. Sans le zèle que lui et Julien d'Avila mirent à cette œuvre, sans la peine qu'ils prirent pour la faire réussir, elle ne se serait jamais faite. »

Rodrigue de Moya, père de l'une des recluses, pieux gentilhomme à qui Dieu avait déjà enlevé ses deux autres enfants, fit le sacrifice de ce qui lui restait de biens terrestres. Il offrit sa maison pour en faire un monastère, et Françoise de Moya se trouva être ainsi la première fondatrice du Carmel de Caravaca.

Antoine Gaytan fit placer dans la demeure de don Rodrigue les grilles et clôtures nécessaires pour la transformer en couvent, puis il revint à Véas et accompagna sainte Thérèse à la fondation de Séville.

L'autorisation du Conseil des ordres ayant été enfin expédiée, on ne pouvait laisser indéfiniment ces pauvres jeunes filles dans l'attente où elles vivaient depuis si longtemps. Elles avaient écrit à Thérèse, au mois de février 1575, et l'année allait s'achever. « J'étais si loin d'elles, dit la sainte, retenue à Séville par tant de travaux et d'épreuves, que je ne pouvais leur venir en aide; je ne pouvais que les plaindre de la peine que leurs lettres m'exprimaient, mais j'étais impuissante à la leur adoucir. Enfin, le père Gratien trouva bon que les religieuses qui avaient été destinées à commencer cet établissement, s'y rendissent sans m'attendre.

« Je leur envoyai comme prieure une personne en qui j'avais pleine confiance¹; elle partit avec quatre

¹ La mère Anne de Saint-Albert.

sœurs et deux pères carmes réformés. Julien d'Avila et Antoine Gaytan étaient retournés chez eux et je ne voulais pas les faire revenir de si loin par un temps si rude¹. »

Les carmélites arrivèrent à Caravaca le 18, fête de l'Expectation de la Sainte Vierge; elles furent reçues avec grande joie par la population de la ville et plus encore par les persévérantes recluses. Les derniers jours de l'année se passèrent à faire les arrangements nécessaires et à dresser le contrat par lequel les fondatrices abandonnaient au Carmel tous leurs biens, qui s'élevaient à six mille ducats. Enfin, le 1^{er} janvier de l'année 1576, on apporta solennellement le Saint Sacrement, et le monastère fut fondé.

Deux des jeunes filles prirent immédiatement l'habit. La troisième, que cette longue et étroite captivité avait rendue malade, se retira chez une de ses sœurs où sa santé se rétablit. Trois mois après, le courage lui étant revenu avec les forces, elle rejoignit ses chères amies, et le père Gratien qui était venu visiter le nouveau Carmel lui donna l'habit.

Toutes trois firent profession ensemble et reçurent les noms de Françoise de la Mère de Dieu, Françoise de la Croix, et Françoise de Saint-Joseph.

¹ On était en décembre.

LIVRE TROISIÈME

LES PERSÉCUTIONS

de 1575 à 1581

CHAPITRE PREMIER

THÉRÈSE EST DEUX FOIS DÉFÉRÉE A L'INQUISITION

1575-1576

Thérèse venait d'atteindre sa soixantième année. Dix ans s'étaient écoulés depuis le jour où elle avait quitté Avila pour aller fonder à Medina del Campo le second monastère de la réforme, et depuis cette époque son activité ne s'était pas ralentie. Cette période de sa vie n'avait été qu'un long succès, destiné, ce semble, à faire taire à jamais ceux qui doutaient encore de sa mission.

On a vu à quel prix ce succès fut acheté ; mais on ne saurait s'en étonner. Toute grande œuvre doit traverser l'épreuve de la souffrance ; elle ne devient grande qu'en proportion de la persévérance de ceux qui secondent l'action divine. Thérèse avait vaillamment surmonté les contradictions, les fatigues et la pauvreté ; il lui restait à affronter quelque chose de plus douloureux : l'ingratitude, la trahison et la persécution de ses frères.

La trahison datait de loin déjà. On se souvient des incertitudes de la sainte en présence des faveurs divines. Le livre de sa vie, écrit à deux reprises différentes, avait été soumis à trois dominicains célèbres : le père Ybañez, le père Garcia de Tolède et le père Bañez. Tous les trois l'avaient approuvé. Thérèse l'avait fait lire ensuite au recteur des jésuites, Rodrigue Alvarez, puis à don François de Soto Salazar, grand inquisiteur de Cordoue. Celui-ci n'y remarqua rien qui fût de nature à motiver l'examen, et encore moins la censure du saint-office. Pour plus de sûreté cependant, il engagea Thérèse à soumettre son travail à Jean d'Avila, l'apôtre de l'Andalousie, que toute l'Espagne regardait alors comme un saint.

Jean d'Avila reçut le manuscrit au mois de juin de l'année 1568. Il l'approuva, et le rendit le 10 septembre suivant à la sainte, qui, rassurée enfin, résolut de ne plus le montrer à personne.

L'année suivante cependant, Thérèse se trouvant à Pastrana pour la fondation des deux monastères que le prince d'Eboli avait établis sur ses terres, la princesse, sa femme, instruite du retour du manuscrit dans les mains de la sainte, lui demanda avec instances de le lire. Obligée de la ménager à cause des bienfaits qu'elle répandait à cette époque sur la réforme, Thérèse se décida, non sans craintes, à le lui confier.

Indiscrète et légère, la princesse abusa de cette preuve d'amitié. Après le départ de Thérèse, son manuscrit passa de main en main jusqu'aux servantes

du palais. La princesse d'Eboli le prêta ensuite à plusieurs personnes de la cour, sans avoir égard aux justes réclamations de la sainte. Cette révélation de son âme, faite à des gens incapables de la comprendre, servit de thème à leurs railleries; les amis de Thérèse voulurent la défendre, et la passion des controverses religieuses s'excitant par la discussion, il n'en fallut pas davantage pour qu'au mois de mai 1575 le livre fût déferé à l'Inquisition.

Ce tribunal, établi au treizième siècle en Espagne par le concours de l'autorité ecclésiastique et du pouvoir civil, avait pour but de réprimer les actes qui tendaient au renversement de la religion.

« Jusqu'à la fin du douzième siècle, dit le père Lacordaire, les attentats religieux étaient poursuivis et jugés par les magistrats ordinaires. L'Église frappait une doctrine d'anathème : ceux qui la propageaient opiniâtrément dans les assemblées publiques ou secrètes, au moyen d'écrits ou de prédications, étaient recherchés et condamnés par les tribunaux de droit commun. Tout au plus l'autorité ecclésiastique intervenait-elle quelquefois dans la procédure par voie de plainte. Tous les chrétiens étaient convaincus que la foi est un acte libre, dont la persuasion et la grâce sont la source unique; mais ils n'étaient pas d'accord sur le degré de liberté qu'il fallait accorder à l'erreur. L'Église est placée entre deux appréhensions également terribles; si elle laisse à l'erreur toute latitude, elle craint l'oppression de ses enfants; si elle réprime l'erreur par l'épée de l'évêque du dehors, elle craint

d'opprimer elle-même ; il y a du sang partout¹. »

Dans l'Inquisition espagnole il faut distinguer deux périodes : pendant la première, l'Inquisition avait pour mission de conserver aux populations chrétiennes leur foi sans cesse attaquée par les Maures. Jusqu'à leur expulsion du royaume par Isabelle la Catholique, ceux-ci formèrent avec les juifs une seconde nation au milieu de l'Espagne, et la nécessité d'un tribunal religieux chargé de signaler les erreurs de doctrine enfantées par le conflit des croyances avait été universellement acceptée.

Au seizième siècle, la situation n'était plus la même ; cependant Charles-Quint recommanda chaudement le saint-office à son fils par une clause de son testament ainsi conçue :

« Je lui demande instamment et je lui ordonne, au nom de son amour respectueux pour moi, de se souvenir d'une chose d'où dépend le salut de l'Espagne, savoir : de ne jamais laisser les hérétiques impunis, et de combler de grâces la sainte Inquisition, dont la vigilance accroit la foi catholique dans ces royaumes. »

Philippe II exécuta fidèlement le testament de son père ; il est probable même qu'il dépassa ses désirs par les rigueurs séculières qu'il ajouta aux condamnations des juges de la foi. Ce temps et ces mœurs sont si différents des nôtres qu'il est difficile d'apprécier jusqu'à quel degré étaient nécessaires les moyens qu'il

¹ *Vie de saint Dominique*, page 99.

employa pour garder à l'Espagne la pureté de ses croyances. Le résultat seul est acquis.

Quoi qu'il en soit, la sainte en arrivant à Véas apprit avec émotion que le livre de sa vie était dans les mains des inquisiteurs.

Pour elle-même elle ne craignait rien, sa foi était inattaquable; elle était prête à la signer de son sang, à désavouer toutes les erreurs qui pouvaient lui être imputées; mais elle ne pouvait se défendre d'une angoisse poignante en songeant qu'un blâme donné par le saint-office à cet écrit « plein d'imperfections », rejaillirait sur toute la réforme.

Son inquiétude s'épancha dans le cœur désolé d'Anne de Jésus. L'éloignement où elles étaient de Madrid rendait tout secours humain impossible; mais l'assistance divine ne pouvait leur manquer: « Priez, ma mère, dit Anne à la sainte, la prière n'est-elle pas le remède aux plus grands maux? » Thérèse demanda à Dieu le soulagement de sa peine, et le Seigneur l'assura que l'Inquisition lui serait favorable.

En effet, les deux commissaires désignés par le tribunal se trouvèrent être deux amis de Thérèse: le père Bañez et le père Hernandez. L'affection qu'ils avaient pour elle se mit facilement d'accord avec les exigences de la théologie, et le 7 juillet 1575, le manuscrit de la vie de sainte Thérèse reçut du saint-office une approbation solennelle¹.

Dans la crainte de nouveaux conflits, le manuscrit

¹ L'autographe en est conservé à l'Escurial.

fut gardé à l'Inquisition pendant plus de dix années. Cinq ans après la mort de la sainte, il fut rendu à ses filles, et le saint-office voulut contribuer aux frais de son impression.

Après la trahison de Pastrana, Thérèse devait trouver à Séville la calomnie. Si les causes furent différentes les effets se ressemblèrent beaucoup, et, pour la seconde fois, les rigueurs de l'Inquisition furent invoquées contre elle.

Parmi les rares postulantes qui s'étaient présentées à la fondation du Carmel de Séville, se trouva une de ces filles nommées béates, qui d'ordinaire vivaient seules, revêtues d'un habit semi-religieux, et consacraient leur temps aux œuvres de charité. Celle dont il est ici question était très connue à Séville par ses aumônes; aussi les personnes qui la proposèrent à Thérèse lui en firent-elles un si grand éloge qu'elle leur répondit en souriant : « Si cette novice-là ne fait pas des miracles, votre honneur sera bien compromis. »

On voit qu'elle se défiait, non sans raison, des personnes habituées à vivre sans contrôle et à jouir d'une réputation de sainteté facilement acquise.

Quoi qu'il en soit, la sainte accueillit la béate et la plaça parmi ses novices; elle ne tarda pas à le regretter. Cette fille était « d'humeur mélancolique », disposition des plus fâcheuses pour mener une vie si austère. Les âmes simples y sont dilatées et joyeuses, les cœurs resserrés y étouffent. La béate s'étonna d'abord que ses opinions et ses habitudes fussent de si peu de poids au Carmel. Les conditions ordinaires de la vie

religieuse, la soumission d'âme à la supérieure, et l'accusation publique des fautes commises contre la règle lui semblaient tout à fait contraires au respect qu'elle était habituée à trouver ailleurs.

Thérèse attribua d'abord ces difficultés à un état maladif et permit à la nouvelle sœur de demander l'assistance du prêtre qui la dirigeait avant son entrée en religion. Cette liberté de conscience est un des grands biens que la largeur d'esprit de la réformatrice a procurés aux carmélites. Malheureusement, il se trouva que le prêtre appelé à cette occasion n'eut pas l'intelligence de sa mission. Il écouta d'une oreille favorable les plaintes de sa pénitente, qui, de la délation, passa bientôt à la calomnie. Thérèse, disait-elle, exigeait de ses filles une véritable confession de leurs péchés, elle leur imposait des pénitences révoltantes, les faisait lier et fouetter. Les sœurs manquaient de respect au Saint Sacrement en s'agenouillant dans un angle obscur du vestibule qui leur servait de chœur, pour éviter un peu les ardeurs du soleil; enfin il n'était pas de circonstance petite ou grande, vraie ou fausse, dont elle ne tirât parti contre ses compagnes.

Le confesseur, homme scrupuleux et mélancolique, lui aussi, au lieu de s'enquérir de la vérité, attachait une grande importance à tous ces discours, et, sous prétexte de demander des conseils, il se permit de les répéter. Bientôt ces calomnies se répandirent dans Séville; la béate, enhardie par le bruit public et soutenue par celui qui aurait dû la faire taire, s'échappa un beau jour du monastère et raconta ses malheurs

à qui voulut les entendre. Elle reçut un bon accueil de ses anciens admirateurs. Des rumeurs accusatrices circulèrent dans la ville contre la sainte et ses filles, l'affaire fut déferée à l'Inquisition et l'on attendit avec impatience le jour où elles seraient condamnées.

« Quelles folies, écrivait Thérèse à Marie-Baptiste, que celles qui se débitent dans Séville ! A les entendre, nous attachons nos sœurs par les pieds et les mains ; nous les frappons à coups de fouet, et plût à Dieu que tout fût dans ce genre ; mais à cette accusation s'en oignent d'autres plus graves encore... Pour moi, j'y vois la preuve que le Seigneur veut nous étreindre de tous côtés pour intervenir ensuite et tout terminer à notre honneur ; mon âme est inondée de joie et se sent remplie de consolation quand on m'annonce qu'on va me conduire à l'Inquisition ¹. »

Ceci se passait au mois de décembre de l'année 1575. Le père Gratien étant venu visiter la sainte, fut tout effrayé de rencontrer dans la rue paisible du Carmel une troupe de chevaux et de mules, qu'il reconnut pour celles des inquisiteurs et de leurs officiers. Ils étaient en effet dans le monastère, s'enquérant de la vérité des dénonciations ; le dénonciateur lui-même était là, caché dans l'angle de la rue. Il s'attendait à voir emmener les religieuses par les alguazils et se réjouissait déjà de leur humiliation. Le père Gratien, assez troublé, demanda Thérèse au parloir et fut surpris de la trouver paisible et joyeuse, prévoyant

¹ Lettre à Marie-Baptiste, livre II, p. 72.

d'avance les affronts sans les redouter, car le Seigneur lui avait dit de ne rien craindre. Elle rassura le père Gratien et le pria de ne pas se mettre en peine. « Dieu lui-même, lui dit-elle, prendra soin de notre honneur et ne permettra pas qu'il soit terni; tout ce bruit n'aboutira à rien, ceux qui prétendent obscurcir la vérité n'y arriveront pas. »

Ces paroles se réalisèrent. L'Inquisition prit le temps d'étudier l'affaire et de l'éclaircir. Commencée en décembre, l'enquête ne se termina qu'à Pâques¹ par une sévère réprimande faite au confesseur de la béate, pour avoir ajouté foi trop facilement aux délations de sa pénitente. La chose n'eut pas d'autre suite.

Plût au ciel que la sainte eût pu voir se terminer aussi rapidement la guerre bien autrement terrible que, depuis deux années déjà, les carmes mitigés faisaient à la réforme.

¹ De l'an 1576.

CHAPITRE II

LA GUERRE QUE FIRENT LES CARMES MITIGÉS A LA RÉFORME

Les premiers monastères d'hommes fondés par sainte Thérèse n'avaient donné aucun ombrage aux carmes mitigés. Durvelo, où deux solitaires priaient sous la neige, Pastrana, où le père Mariano et ses compagnons avaient creusé leurs cellules dans le rocher, n'étaient pas des établissements bien inquiétants pour un ordre nombreux et florissant. Bientôt, cependant, à l'obscurité de ces débuts succéda une lumière plus vive; la sainteté des fils de Thérèse ne pouvait rester longtemps ignorée. Le père Hernandez et le père Vargas, ces deux dominicains chargés par le pape Pie V de la réforme des ordres religieux en Espagne, exprimèrent hautement leur satisfaction de se voir secondés par un tel exemple.

Les couvents de la réforme virent dès lors se joindre à l'élément nouveau un grand nombre de religieux de la mitigation. Séduits par les charmes austères de la perfection, ils désertèrent les monastères où l'observance était adoucie pour peupler ceux de la réforme; les visiteurs les y encourageaient; il semblait probable

qu'avant peu le Carmel mitigé serait obligé, sous peine d'anéantissement, d'embrasser la règle primitive.

Cette prévision était d'autant plus fondée que, récemment, en 1573, le père Vargas, frappé de tout ce que Dieu avait mis de lumière et de fermeté dans l'âme du père Gratien, lui avait délégué ses pouvoirs de visiteur apostolique. En vertu de cette substitution, le père Gratien exerçait son autorité sur toute la province d'Andalousie, et les pères del Paño¹ trouvaient, non sans quelque raison, peu conforme aux usages monastiques qu'un religieux si jeune d'années et de profession fût chargé de les visiter, alors qu'il y avait parmi eux des pères vieillis dans l'ordre, fidèles à la règle et de très bon exemple.

L'irritation d'abord contenue éclata : les mitigés se plainquirent à Rome au père Rubeo. C'était ce général de l'ordre qui, en 1562, était venu en Espagne et avait approuvé la mission de la sainte. Maintenant qu'elle était accomplie, il semble qu'il devait être disposé à sanctionner et à bénir cet étonnant succès ; mais, au contraire, prévenu par de faux rapports, et hors d'état à cause de son éloignement de voir les choses sous leur vrai jour, il prit le parti de ceux qui invoquaient les premiers son autorité, et obtint du pape Grégoire XII² la révocation immédiate des pouvoirs apostoliques donnés aux visiteurs. Cependant, le nonce Hormaneto, représentant du pape en Espagne, assuré d'autre part

¹ Surnom des mitigés d'Espagne, « les pères du drap », à cause de l'étoffe de leurs habits, plus fine que celle des réformés.

² Le 13 août 1574.

par un bref¹ que ses pouvoirs à lui n'avaient pas subi de changement, crut servir les intérêts de l'ordre en nommant une seconde fois, en vertu de son autorité personnelle, le père Vargas et le père Gratien visiteurs de la province d'Andalousie.

I

LE CHAPITRE DE PLAISANCE

Les mitigés répondirent à cet acte l'année suivante, dans un chapitre général qui se tint à Plaisance le 22 mai², par un décret dont voici les termes :

« Les révérends maîtres provinciaux et les supérieurs de tout grade chargés de gouverner les monastères auront soin, sous peine d'interdiction et de privation de voix au chapitre, d'en faire chasser les religieux irrégulièrement reçus ou choisis.

« Attendu que certains rebelles, désobéissants et obstinés, appelés vulgairement carmes déchaussés, ont habité et habitent encore hors de la province appelée Vieille-Castille, notamment près de Grenade, de Séville, et du bourg de la Peñuela; attendu qu'ils allèguent des prétextes fallacieux, des subtilités et des subterfuges pour se refuser à accepter humblement les commandements et les lettres du supérieur général, il sera signifié à ces carmes déchaussés, sous peine des censures apostoliques (et en appelant s'il le faut contre eux le concours du bras séculier), d'avoir à se retirer

¹ Daté du 27 décembre 1574.

² 1575.

de ces monastères dans l'espace de trois jours. Ceux qui résisteront seront saisis et châtiés. On leur intimera devant témoins l'ordre de paraître en personne à notre tribunal auquel nous les citons. »

La teneur rigoureuse de ce décret fut encore aggravée par le caractère de l'homme chargé de le faire exécuter. Voici le portrait que trace de lui l'auteur de la Chronique du Carmel : « Le général, dit-il, oubliant la grande efficacité de l'exemple des carmes déchaussés pour la réforme qu'il désirait lui-même établir dans l'ordre, et la protection qu'il avait promise à sainte Thérèse, choisit le père Jérôme Tostado pour le représenter. C'était un homme d'une grande intelligence, d'un esprit cultivé, mais d'un despotisme et d'une hardiesse qui ne reculaient devant aucun obstacle. Il semblait fait pour pousser aux dernières rigueurs le pouvoir dont il était revêtu, pour le dépasser au besoin, et pour détruire enfin la semence du Carmel primitif qui germait déjà dans toute l'Espagne. »

Le père Tostado avait pour mission de complimenter le roi Philippe II au sujet de son zèle pour la restauration de l'ordre ; le général, dirait-il, l'avait chargé de choisir les carmes déchaussés les plus remarquables pour les distribuer dans les couvents des mitigés et leur y donner les emplois les plus honorables, afin d'exciter leurs frères à la pratique de la perfection et de contribuer ainsi à la prospérité de tous les monastères. En même temps, il devait faire passer dans les maisons des carmes déchaussés quelques mitigés très vertueux, afin d'y apprendre les règles de la réforme.

Telles étaient, en apparence, les instructions données au père Tostado; en réalité, il était chargé de diviser la réforme et, s'il le pouvait, de la détruire. Cette mission du père Tostado se concilie difficilement avec le portrait vénérable que les historiens du Carmel font tous du général de l'ordre, avec le respect et l'affection que la sainte témoigne constamment envers celui qu'elle nomme son seigneur et son père; aussi ne peut-elle se résoudre à lui attribuer l'odieux de ces mesures, elle jette un voile sur ses persécuteurs et ne veut voir, dans ce qu'elle et ses fils ont à souffrir, qu'une épreuve envoyée par la Providence. « Après la fondation de Séville, dit-elle, on fut quatre ans sans en faire aucune autre, à cause de la grande persécution qui s'éleva contre les carmes et les carmélites déchaussés. Nos frères eurent beaucoup à souffrir de l'opposition des mitigés et des impressions défavorables que ceux-ci avaient données au général. Bien que ce père soit un très saint religieux, et que tous les couvents de la réforme n'eussent été établis qu'avec sa permission, les mitigés le prévinrent de telle sorte qu'il ne voulait plus qu'on établît de couvents d'hommes. Ils l'indisposèrent aussi contre moi, parce que j'avais participé à ces fondations¹. »

Quelle que soit cependant la charité de la sainte, il est impossible de disculper le père Rubeo de toute connivence avec les ennemis de la réforme. Son premier devoir, en recueillant les plaintes des mitigés, eût été

¹ *Fondations*, chap. xxvii.

de s'informer si les visiteurs apostoliques se bornaient à rétablir parmi eux la régularité, selon le décret de mitigation d'Eugène IV, sans forcer personne à embrasser la règle primitive. Du moment qu'ils n'excédaient pas leur mission, ils ne méritaient aucun blâme, et lui-même devait se réjouir de la prospérité des religieux réformés. En les attaquant, le général obligeait le nonce à les défendre et à les faire protéger par le roi. Quant au père Tostado, il est évident, par l'accent et les réticences mêmes de Thérèse, qu'elle attribue en grande partie la persécution à sa malveillance et à la façon tyrannique dont il interpréta les pouvoirs qui lui étaient confiés. Placé de manière à être témoin de la vertu des uns et de la jalousie des autres, il épousa les griefs des mitigés et les seconda au mépris de toute justice.

Le respect et l'affection de la sainte pour son supérieur ne se démentirent jamais pendant ces pénibles différends. Les lettres qu'elle écrivit à cette époque en font foi. Au moment où le général des carmes était le plus indisposé contre elle et le lui faisait très durement sentir, au lieu de se renfermer dans un silence qui n'eût pas manqué de dignité et peut-être d'un certain orgueil, Thérèse lui écrivait longuement et lui rendait compte de tout ce qui se passait dans les couvents de la réforme. Elle ne négligeait rien pour le faire revenir de ses préventions, pour lui faire comprendre les conséquences des mesures de rigueur qu'il adoptait et lui en suggérer de plus conciliantes. Chacune de ses lettres est un mémoire complet sur les points en litige,

et cependant la logique de la sainte ne contredit pas son respect; l'amour filial domine en elle tout autre sentiment. Une de ces lettres est datée du 18 juin 1575, un mois à peine après le chapitre de Plaisance. « Que Notre-Seigneur, dit Thérèse, veuille vous conserver la santé, ainsi que nous toutes, vos filles, l'en supplions. Chaque jour, une oraison spéciale est faite pour vous, mon père, dans toutes nos maisons du Carmel. Mes sœurs n'ont garde de l'oublier, car elles savent mon amour pour vous, et elles aussi vous aiment avec une respectueuse tendresse. Vous êtes leur premier protecteur; elles vivent ensemble dans une si grande paix et un si grand contentement qu'elles en font monter jusqu'à vous la reconnaissance.

« ... Quant à moi, mon plus grand désir serait d'aplanir les difficultés soulevées au sujet de nos religieux déchaussés et d'effacer toute trace de déplaisir dans le cœur de notre père. Dieu, dans sa bonté, veuille m'en faire la grâce ! » La sainte entre, alors, dans la discussion des faits qui venaient de se passer; elle accepte humblement, pour elle et pour ses fils, le reproche de n'avoir pas attendu l'autorisation du général pour augmenter le nombre de leurs monastères; puis elle défend le père Gratien et le père Mariano des allégations de leurs ennemis : « Gratien, dit-elle, a la douceur d'un ange, et Mariano, bien qu'il ait l'humeur vive, est un homme vertueux, pénitent, exempt d'ambition et n'ayant d'autre mobile que la gloire de Dieu et le bien de l'ordre.

« Mon père, ajoute-t-elle, si vous l'entendiez, vous

seriez satisfait. Il me disait, aujourd'hui même, qu'il ne saurait trouver de repos jusqu'au jour où il sera rentré en grâce avec vous. Tous deux me chargent d'être leur interprète et de vous transmettre leurs humbles excuses. Je n'y ajouterai que ce qu'il me semble nécessaire que vous sachiez.

« Premièrement, veuillez croire que tous les frères déchaussés réunis ne me sont rien en comparaison de ce qui peut vous atteindre. Vous donner un mécontentement, c'est me blesser moi-même à la prunelle de l'œil. Croyez que si je voyais chanceler leur soumission, je ne les reverrais ni ne les entendrais plus; car je ne puis être, comme je le suis, votre fille, sans qu'ils se montrent aussi pour vous des fils respectueux. »

La sainte, cependant, doit faire connaître au père Rubeo les mauvais procédés dont les déchaussés avaient à se plaindre : « Le père de Salazar, continue-t-elle, a refusé de recevoir le père Gratien dans sa maison de Madrid, sous prétexte qu'il est excommunié pour vous avoir désobéi. Laissez-moi vous dire, mon père, que ce n'est pas le moment de se permettre de telles violences. Le frère du père Gratien est secrétaire du roi, et ce prince prend grand intérêt à la réforme. Il n'est pas si aisé qu'on le pense de faire sortir de leurs maisons des religieux très édifiants et dont le nombre est considérable.

« Croyez-moi, ajoute la sainte, quelques bonnes raisons que vous ayez eues de leur ordonner de se disperser, cela n'est pas possible, et Notre-Seigneur ne le verrait pas avec plaisir. Daignez oublier le passé en

véritable père, et considérez que les affaires en sont venues à une crise où l'on ne saurait agir avec trop de prudence¹. »

Si bonne et si juste que fût sa cause, Thérèse ne pouvait pourtant se flatter de convaincre immédiatement le père Rubeo. Elle pressentait les conséquences que devait avoir pour la réforme un conflit de juridiction entre le général des carmes et le nonce. Le premier des inconvénients à redouter était que les religieux, ne sachant plus à qui obéir, se relâchassent de leur ferveur et ne fussent tentés de revenir à la mitigation. Le seul moyen de résoudre cette difficulté était de séparer la réforme du grand ordre et de l'ériger en province spéciale, avec le père Gratien pour supérieur.

Thérèse savait que le nonce était favorable à cette idée; mais l'agrément du roi était également nécessaire, elle lui écrivit pour le lui demander².

« Sire, lui dit-elle, comme je recommandais à Notre-Seigneur les affaires présentes de la réforme, il me vint en pensée de donner connaissance à Votre Majesté de ce qu'exige la stabilité de ce saint édifice. Il y a quarante ans que je suis dans l'ordre, et je sens vivement la nécessité de ne pas laisser détruire ce que Dieu a si bien commencé. Si l'on ne donne pas aux carmes de la réforme un provincial, en les séparant de ceux de la mitigation, il est impossible qu'ils puissent se soutenir. La chose est entre vos mains; je prends la liberté de supplier Votre Majesté de donner, pour

¹ Lettre du 20 juin 1575.

² Le 19 juillet 1575.

l'amour de Notre-Seigneur et de sa glorieuse mère, les ordres nécessaires à ce résultat. Le démon y met mille obstacles ; mais il sera vaincu si Votre Majesté veut faire nommer le père Gratien provincial de la réforme. Malgré sa jeunesse, Notre-Seigneur lui a fait de grandes grâces et s'est déjà servi de lui pour remédier à de grands maux. Que Votre Majesté me pardonne ma hardiesse. Le Seigneur écoute les pauvres ; vous tenez sa place sur la terre, je ne puis donc être indiscret en vous priant de nous être favorable. Que Dieu donne à Votre Majesté autant de paix et d'années de vie que je lui en demande pour elle. »

Les carmes mitigés ne tardèrent pas à se rendre compte que leurs efforts pour anéantir la réforme seraient inutiles tant que la réformatrice elle-même ne serait pas réduite à l'impuissance. Ils lui firent donc signifier par le père Ange de Salazar¹ de quitter Séville et de se retirer dans un de ses couvents de Castille, d'où elle ne devrait plus sortir sans sa permission.

Cet ordre, loin d'affliger Thérèse, la remplit de joie : elle sentait que « le Créateur était content d'elle, puisque les créatures la récompensaient ainsi de ses travaux ». Les louanges des hommes sont souvent trompeuses ; mais leurs injures sont la preuve des préférences divines. La sainte se prépara donc à quitter l'Andalousie pour se rendre à Tolède où elle pensait se fixer. L'espoir d'y trouver un peu de solitude lui était doux. Depuis près de dix années, le labeur incessant

¹ Vers la fin de l'année 1575. Il était de nouveau provincial de Castille.

des fondations avait absorbé son temps et dévoré ses forces; elle n'en avait refusé aucune, pour ne pas contrevenir aux desseins de Dieu et aux ordres de ses supérieurs; mais du moment qu'à tort ou à raison ils lui imposaient le repos, elle ne pouvait qu'en être contente.

Le père Gratien ne partageait pas cette impression; l'âge avancé de la sainte¹, l'état précaire de sa santé, et la rigueur de la saison lui faisaient redouter pour elle cette longue route; il lui ordonna donc, en vertu de son autorité de visiteur apostolique de l'Andalousie, de différer de quelques mois son départ.

Thérèse se soumit; mais elle crut devoir informer le père Rubeo de son retard, et elle chercha en même temps à justifier le père Gratien et le père Mariano des calomnies dont on les avait de nouveau noircis. Sa lettre est datée du mois de janvier 1576. « J'ai appris, dit-elle, le décret du chapitre qui me défend de sortir de la maison que j'aurai une fois choisie. Je puis vous assurer, mon père, que j'aurais regardé comme une grande faveur, et même comme une récompense de votre part, si, touché de mes souffrances dans les fondations et de la faiblesse de ma santé, vous m'aviez, dans une de vos lettres, donné l'ordre de me reposer. La preuve en est que je suis encore contente de cet ordre, quoiqu'il me vienne d'une manière différente. Mais si d'un côté il m'est agréable, de l'autre, mon père, l'amour que je vous porte me le fait trouver

¹ Elle avait alors soixante ans.

extrêmement dur et rigoureux, parce qu'il m'est adressé comme à une fille désobéissante. Dieu m'est témoin pourtant que si quelque chose a pu me consoler dans les travaux, les inquiétudes, les afflictions et les contradictions que j'ai essayées jusqu'à présent, c'a été la pensée que j'agissais suivant vos désirs. Vous ne sauriez donc douter de mon empressement à vous obéir. J'aurais voulu partir sur-le-champ; mais comme nous touchons aux fêtes de Noël et que le voyage d'ici à Tolède est fort long, on m'oblige à rester ici jusqu'à la fin de l'hiver, croyant que votre intention n'est pas que je hasarde ma santé. Sans cela je serais déjà partie, car, à vrai dire, je ne m'accommode guère de l'Andalousie.

« Le père Gratien vous écrit de son côté. Il ne désire rien tant que d'être bien avec vous; il vous honore comme son père, il serait au désespoir de vous mécontenter. Je vous supplie de lui répondre avec douceur et de le regarder comme votre fils, comme un membre de l'ordre dont vous êtes la tête, et de même pour le père Mariano à qui l'on ne peut reprocher que de ne pas sentir toujours la portée de ce qu'il dit. Considérez que c'est le propre des enfants de faire des fautes, et celui des pères de leur pardonner. Dieu nous pardonne bien! Pourquoi ne le feriez-vous pas, ne fût-ce que pour affirmer que vous êtes bien aise que la réforme se fasse par un de vos enfants? Dès qu'on saura qu'elle a votre agrément, toutes les difficultés tomberont, et si la réforme réussit, on verra que c'est par vos avis. J'aurais mille choses à vous dire là-dessus;

mais j'aime mieux prier Dieu de vous suggérer ce qui convient le mieux à sa gloire, d'autant plus que je m'aperçois depuis quelque temps que vous ne faites pas grand cas de ce que je vous écris. Il est vrai que nous autres femmes, nous donnons rarement de bons conseils ; mais il est cependant des cas où nous rencontrons juste. Vous verrez dans l'éternité, mon père, combien je vous fus toujours dévouée. Plaise à Dieu de m'y faire arriver ! Vos filles de ce couvent de Séville vous demandent avec moi de les bénir. »

Cette lettre pleine de sens, de respect et d'affection ne changea rien à l'état des choses. Le général laissa agir les carmes mitigés, et ceux-ci mirent en œuvre toutes leurs ressources pour faire exécuter les décrets du chapitre de Plaisance.

II

CHAPITRES DE MORALEJO ET D'ALMADOVAR

1576

Pour mieux affirmer en Espagne les décisions prises en Italie, le père Ange de Salazar convoqua pour le 12 mai 1576 un chapitre à Moralejo. Il y fit inviter trois prieurs déchaussés de Castille, afin qu'on ne pût pas l'accuser de rejeter toute union avec la réforme. Quant aux carmes réformés d'Andalousie, il les regardait comme excommuniés, sous prétexte qu'ils s'étaient soustraits à sa juridiction.

Les prieurs de Castille consultèrent le nonce, et d'après son conseil se rendirent au chapitre ; mais on

s'était hâté d'en rédiger les décrets avant leur arrivée pour éviter qu'ils ne prissent part à la discussion. Ces décrets portaient que désormais, dans tous les couvents du Carmel, l'habit devait être le même; qu'on adopterait le costume porté par les religieux de la mitigation et que tous, mitigés et réformés, seraient chaussés. Avec ces modifications, les deux règles étaient approuvées, et chacun libre de suivre la sienne en cohabitant dans les mêmes maisons. Pour éviter désormais toute distinction, les carmes réformés ne devaient plus être nommés contemplatifs, titre qu'on leur avait donné pour les distinguer de leurs frères. C'était le projet tracé par le général au père Tostado. Si ce pêle-mêle pouvait être mis à exécution, la réforme était à jamais détruite.

Les trois prieurs déchaussés refusèrent de souscrire à ces décisions arbitraires, et repartirent aussitôt pour Madrid afin d'informer le père Gratien, le nonce et le roi de ce qui s'était passé.

Pendant ce temps, la sainte, restée à Séville, écrivait au père Mariano et le mettait au courant de sa situation personnelle. C'est un repos agréable, au milieu de ce récit pénible, de l'entendre, avec son esprit aimable et sa fine gaieté, reprocher à ce bon religieux l'abandon où il l'a laissée, lui raconter leur installation et les nouvelles qu'on lui donnait du terrible Tostado.

« La grâce de l'Esprit saint soit avec vous, mon père. Quel talent vous avez pour faire pratiquer aux autres la patience, et quelle vertu méritoire ne me faut-il pas pour faire l'effort de vous écrire!

« Quand je considère l'embarras où vous m'avez laissée et l'absence totale de souci où vous en êtes, je suis tentée de dire avec le prophète : « Maudit soit l'homme qui met en l'homme sa confiance. » Mais comme on doit rendre le bien pour le mal, je veux que vous sachiez que nous avons pris possession de notre nouvelle maison le jour de saint Jacques, et que les franciscains n'ont dit mot, pas plus que s'ils étaient morts. Les sœurs ne cessent de rendre grâces à Dieu de leur avoir donné une pareille maison; tous nos amis disent que nous l'avons eue pour rien... L'emplacement est un des meilleurs de Séville... Mon frère s'est identifié à la chose de si grand cœur qu'il m'a exemptée de bien des soucis. On fait l'église sous le portail; elle sera très jolie. Tout nous vient à point... quant à la maison.

« Quant au Tostado, voici ce que je sais. Un frère qui vient d'arriver l'a laissé à Barcelone et apporte de sa part des lettres où il se pose en vicaire général de toute l'Espagne. On dit aussi que les mitigés ont obtenu du pape un « motu proprio » si favorable à leurs desseins qu'ils ne sauraient demander davantage.

« Pour beaucoup de raisons, notre père Gratien va se diriger vers Madrid, afin que rien ne lui soit notifié avant qu'il sache du nonce ce qu'il doit faire. Quant à continuer sa visite des monastères, c'est impossible à cette heure chez les pères mitigés. »

Peu de jours après avoir écrit cette lettre, le 4 juin 1576, la sainte quitta Séville. Elle était accompagnée de son frère Laurent et de sa fille encore enfant,

qu'on appelait Térésita, en attendant qu'elle prit le nom de sa tante avec l'habit du Carmel.

Avant de se rendre à Tolède qu'elle avait choisi pour sa retraite, Thérèse s'arrêta quelques jours au couvent de Malagon, où la supérieure qu'elle aimait beaucoup¹ se trouvait gravement malade. La joie de cette visite apporta à la pauvre infirme un mieux inespéré.

« La mère prieure, écrit Thérèse au père Gratien², a enfin pu quitter son lit; mais elle aime tant mettre la main à tout que son zèle sera un obstacle à sa guérison. » Puis, racontant les péripéties de son voyage : « Je suis venue ici, dit-elle, sans fatigue, et comblée de bons soins par mon frère. Térésita a été notre récréation pendant la route et ne nous a donné aucune peine. Mais quel désastre m'est arrivé! Figurez-vous que vous nous voyez dans une grange et fort heureux d'un tel abri, non loin d'une auberge où nos pareils d'ordinaire ne logent guère. Tout à coup, un gros lézard entre dans ma manche, entre ma tunique et mon bras! Mon frère le saisit et le lance au hasard, juste au visage d'Alonzo Ruiz! Le pauvre homme n'a pas été trop troublé. Il nous a rendu mille services durant le voyage. Quand il vous demandera l'habit, donnez-le-lui, c'est une âme d'ange. »

Le 24 juin, Thérèse avait quitté Malagon. Avant de se fixer à Tolède, elle fit à Avila un rapide voyage et reprit avec elle, pour ne plus la quitter désormais, Anne de Saint-Barthélemy.

¹ C'était la mère Briande de Saint-Joseph.

² De Malagon, le 16 juin 1576.

Un avertissement du ciel lui faisait choisir cette humble converse comme la compagne de ses travaux et la consolation de ses derniers jours. Dans toutes les fondations de Castille, Anne avait suivi la sainte et l'avait soignée avec un dévouement égal à sa tendresse ; mais quand, deux ans auparavant, Thérèse était partie pour l'Andalousie, elle s'était trouvée si malade qu'elle n'avait pu la suivre. Forcée de se faire accompagner tantôt par l'une tantôt par l'autre de ses filles, la sainte les voyait défaillir tour à tour sous le poids des fatigues qu'elle-même, plus âgée et plus frêle pourtant, supportait sans y succomber. En arrivant à Avila, Thérèse retrouva Anne malade comme elle l'avait laissée ; mais animée d'une confiance divine, elle s'approcha de son lit et lui ordonna de se lever sans mettre ses forces en question. Anne obéit, et à peine fut-elle debout qu'elle se sentit complètement guérie. A partir de ce jour elle ne quitta plus la sainte, qui dans ses lettres l'appelle toujours « mi companera ». La reconnaissance des contemporains lui a confirmé le titre de compagne de sainte Thérèse. Elle devait être après elle l'une des fondatrices du Carmel de France.

Que faisait cependant le père Gratien ? Il était arrivé à Madrid et avait rendu compte au roi des décrets du chapitre de Moralejo. Philippe II comprit la nécessité d'en empêcher l'exécution si l'on ne voulait voir périr la réforme. Il évoqua d'urgence l'affaire à son Conseil et choisit pour l'étudier don Diego de Covarruvias, évêque de Ségovie, et don Gaspard de Quiroga, grand inquisiteur. C'étaient deux amis dévoués de la réforme :

la bienveillance du roi pour elle se manifestait hautement par ces choix.

Peu de jours après, le père Gratien qui était allé visiter un monastère peu éloigné de Madrid apprit que le père Tostado venait d'y arriver. Il y revint aussitôt avec l'espoir qu'un témoignage de déférence de sa part et le désir même qu'il avait de se démettre de ses fonctions de visiteur pourraient amener la conciliation. Mais au moment où il entra dans la ville, il se trouva, sans savoir par quelle circonstance, face à face avec Tostado lui-même. Sans lui laisser le temps de parler, celui-ci l'accabla de reproches et de menaces. Gratien reconnut tristement qu'il n'y avait rien à espérer dans le sens de la paix. Pourtant il voulut tenter un dernier effort et, avant de quitter Madrid, il se rendit au monastère des mitigés, et demanda à voir Tostado. Un peu effrayé par l'accueil sévère qu'il avait, dans cet intervalle, reçu du nonce, Tostado accueillit le père Gratien avec plus de courtoisie; mais quand il eut appris que le nonce confirmait les pouvoirs de celui-ci et ne voulait aucunement accepter sa démission de visiteur, il redevint furieux et courut lui-même à la nonciature. Le prélat romain ne lui répondit que par un blâme donné au père Gratien pour sa trop grande déférence envers son adversaire, et l'ordre à celui-ci de ne pas l'entraver dans la visite des monastères.

Dépité de son insuccès, Tostado partit le 29 août pour le Portugal¹.

¹ Notes du père Antonio de Saint-Joseph, vol. II, lettre 23.

Ce jour-là même, le père Gratien arrivait à Tolède. Il sentait le besoin de voir la sainte et de lui apprendre ce qui venait d'être décidé par ses protecteurs au Conseil du roi. Ceux-ci, en effet, avaient jugé bon, pour opposer autorité à autorité, que le père Gratien convoquât les carmes réformés en chapitre, à Almadovar del Campo. La réunion était fixée au 8 septembre, et Tolède se trouvant sur sa route, le père Gratien venait consulter celle qui du fond de sa retraite soutenait mieux que personne le courage de ses fils. Trois années d'une persécution cruelle devaient encore mettre à l'épreuve leur persévérance et l'indomptable énergie de leur mère.

Le chapitre eut lieu à Almadovar à l'époque fixée. De Castille et d'Andalousie affluèrent les représentants du Carmel réformé; l'Espagne s'étonna de les voir si nombreux. De sages règlements, destinés à assurer l'avenir de l'ordre, furent promulgués. A la demande du père Gratien, quatre définiteurs furent choisis pour l'aider de leurs conseils, et l'un d'eux, Antoine de Jésus, fut élu d'avance provincial, au cas où le père Gratien serait absent ou mort. Une règle uniforme devait être suivie dans tous les couvents réformés; le père Juan de Jésus Rocca¹ fut chargé de l'exécution de ces décrets et reçut le titre de zéléateur.

Enfin, une décision plus importante encore, puisqu'elle avait pour but d'assurer les autres, fut prise dans ce chapitre. L'initiative en était due à sainte Thé-

¹ Il était prieur du monastère de Mancera.

rèse. « J'ai pensé, avait-elle écrit au père Gratien¹, que si les pères mitigés déposent devant le pape des rapports contraires à la vérité et qu'il n'y ait là personne des nôtres pour leur répondre, ils obtiendront contre nous tous les brefs qu'ils voudront. Il importe donc essentiellement que quelques-uns de nos frères aillent à Rome, car en voyant quelle est leur vie on comprendra vite l'injustice de ceux qui les accusent. Croyez que c'est une grande chose en vue de l'avenir; nous ne ferons rien de décisif sans cela. »

L'évidence de ce raisonnement s'imposait d'elle-même. On décida donc d'envoyer à Rome deux pères déchaussés pour y défendre les intérêts de la réforme puisque les mitigés y envoyaient deux des leurs. Le père Juan de Jésus et le père Pierre des Anges reçurent en partage cette mission délicate.

Les frères se séparèrent, heureux de la concorde et de l'union cimentée entre eux par le chapitre d'Almadovar. La sainte prit de loin part à leur joie et écrivit au père Gratien pour le féliciter des résultats obtenus, et presser la mise en exécution des résolutions prises : « Nos pères, dit-elle, sont revenus très contents du chapitre, et je le suis moi-même de savoir combien tout s'y est heureusement passé. Gloire en soit à Dieu ! Il faut travailler de toutes nos forces à obtenir notre séparation ; c'est intolérable d'avoir à lutter contre ses supérieurs ! Si pour arriver à ce but il ne doit nous en coûter que de l'argent, ne craignez pas d'en remettre

¹ Le 5 septembre 1576.

suffisamment aux voyageurs. Faites, je vous en prie, tout ce qui est possible pour que leur départ ne soit pas retardé. Ne prenez pas cela pour l'accessoire, c'est le principal ¹. »

III

MORT DU NONCE HORMANETO; SON SUCCESSEUR, PHILIPPE SEGA

Mai 1577

Thérèse était à Tolède depuis le mois de juillet de l'année 1576. Cette retraite, qui devait être pour elle une sorte de captivité, lui fut adoucie par l'affection de ses filles et se prolongea beaucoup moins que ne l'eussent voulu les carmes mitigés.

Quelques-uns parmi eux trouvaient qu'on la traitait trop doucement, et songeaient à la faire expédier dans le Nouveau Monde. Thérèse le savait et ne s'en inquiétait guère : « J'ai trouvé plaisant, écrit-elle à Marie de Saint-Joseph², qu'on projetât de m'envoyer aux Indes. Je prie Dieu de tout mon cœur de leur pardonner leur mauvais vouloir à mon égard. On ne peut rien faire qui me soit plus avantageux que de dire de moi tant de mal à la fois; car le grand nombre de ces faussetés fera qu'on n'en croira aucune. »

Cependant, le père Gratien continuait ses visites dans la Castille et l'Andalousie; les mitigés de cette province lui laissaient entrevoir leurs dispositions hostiles envers lui et envers leurs frères déchaussés, mais la

¹ Lettre du 9 septembre 1576.

² Le 26 novembre 1576.

crainte d'irriter le roi maintenait entre eux un calme apparent, en attendant de nouvelles tempêtes.

« Le nonce, écrit Thérèse¹, m'a fait dire de lui envoyer la copie des lettres patentes qui m'autorisent à faire des fondations; plus un état des maisons déjà établies, le nom et l'âge des religieuses et une désignation spéciale de celles que je crois capables d'être prieures. On dit que son but est de faire de nous une province séparée dans l'ordre. »

Au printemps suivant, on put croire que la séparation tant désirée allait s'effectuer. Le père Gratien arriva à Madrid, mandé par le nonce, pour tout terminer; mais la mort enleva soudainement à la réforme ce puissant protecteur. Nicolas Hormaneto, ami de saint Charles Borromée, homme instruit, courageux, sincère et plein de zèle pour les intérêts de la religion, mourut le 6 mai 1577. Sa charité avait été si grande qu'on ne trouva pas chez lui de quoi subvenir à ses funérailles. Philippe II les fit célébrer aux dépens du trésor royal.

Le pape Grégoire XIII désigna pour lui succéder, comme nonce en Espagne, Philippe Sega, évêque de Ripa, dans la marche d'Ancône. Ce prélat accompagnait alors, dans les Pays-Bas, don Juan d'Autriche en qualité de nonce apostolique et participait au triomphe de son entrée à Bruxelles; il ne put venir à Madrid que trois mois plus tard. Prévenu dans cet intervalle contre la sainte par le cardinal Buoncompagni, protec-

¹ Le 2 janvier 1577.

teur du Carmel mitigé, il arriva en Espagne persuadé que les déchaussés n'étaient que des rebelles, des esprits chagrins qu'il fallait réduire au silence. La réforme eut fort à souffrir de cette injuste prévention. « Dieu, dit Thérèse, pour exercer la patience de nos frères, permit que ce nonce leur fût très opposé. Avant qu'il quittât l'Italie, les mitigés l'avaient indisposé contre la réforme. Il crut qu'il devait l'empêcher de s'étendre et il commença à agir contre elle avec une grande rigueur. Il ne s'agissait de rien moins que d'exil et de prison pour ceux qui s'opposaient à ses desseins¹. »

L'intention du nonce, à son arrivée en Espagne, était de faire exécuter les décrets du chapitre de Plaisance et par conséquent de détruire la réforme. Les carmes déchaussés en furent d'autant plus alarmés qu'ils croyaient que les pouvoirs apostoliques du père Gratien étaient annulés par la mort de celui qui les lui avait conférés. Mais le roi ayant consulté à ce sujet les universités de Salamanque et d'Alcala, il lui fut répondu qu'une mission commencée devait se continuer jusqu'à ce qu'elle fût accomplie, fût-ce même après la mort de celui qui l'avait donnée.

Néanmoins, le père Tostado, se sentant appuyé par le nouveau nonce, pressait les carmes réformés de reconnaître le pouvoir dont le général l'avait revêtu; mais le roi vint cette fois encore à leur secours en lui défendant de faire aucun acte d'autorité avant que ses

¹ *Fondations*, chap. xxvii.

droits eussent été examinés et sanctionnés par le Conseil royal. Cette affaire traîna en longueur jusqu'à la fin de l'année.

A ce désordre dans l'administration vint s'ajouter un trouble bien plus douloureux. La calomnie, qui jusqu'alors avait épargné la vertu des carmes déchaussés, se déchaîna contre eux et parvint jusqu'au roi, dans un libelle appuyé sur le témoignage de deux religieux de la réforme.

Quelle amertume pour la sainte ! Voir l'honneur de ses fils attaqué, et par leurs propres frères ! Entourés de séductions perfides, ces deux malheureux avaient consenti à servir d'instruments à leurs ennemis, l'un par une faiblesse d'esprit qui dégénéra bientôt en folie, l'autre par suite d'une jalousie coupable contre le père Gratien, devenu son supérieur après avoir été son subordonné. Le premier était un convers nommé Miguel de la Columna ; le second, facile à reconnaître, malgré le silence de l'histoire du Carmel et les réticences charitables de Thérèse, n'était autre que le père Balthazar de Jésus, prieur de Pastrana.

Tant que la haine des ennemis du Carmel s'était bornée à agir dans l'ombre, la sainte avait conseillé le silence. « C'était, disait-elle, une petitesse que de chercher à se défendre contre des mensonges qui tombaient d'eux-mêmes sous le mépris public ; » mais en face d'une accusation audacieusement portée jusqu'au roi, et qui visait l'honneur des carmélites en même temps que celui des carmes, il n'était plus permis de se taire. La calomnie, si odieuse qu'elle fût, empruntait une ap-

parence de réalité au caractère de ceux qu'on en croyait les auteurs; la réfutation devait en être hautement et publiquement faite.

Avec une liberté et une dignité d'autant plus remarquables qu'elles s'adressaient à Philippe II, la sainte lui écrivit la lettre suivante¹ :

« Je viens d'avoir connaissance d'un mémoire remis à Votre Majesté contre le père maître Gratien, et je m'étonne des ruses du démon et de ses ministres. On ne se contente pas de diffamer ce serviteur de Dieu, on veut à cette heure ternir l'honneur de nos monastères! Et pour cela on s'est servi de deux religieux déchaussés, et on leur a fait signer de telles folies qu'il serait vraiment permis d'en rire si les actions qu'ils prêtent aux carmélites n'étaient des choses monstrueuses pour des femmes qui portent notre habit!

« Je supplie Votre Majesté de ne pas permettre qu'une telle accusation soit portée devant les tribunaux; car si victorieusement qu'on en prouve la fausseté, il n'en restera pas moins sur nous le soupçon d'avoir pu donner prise à la malveillance. Ce n'est certainement pas servir les intérêts de la religion que de calomnier des maisons religieuses, qui sont, par la grâce de Dieu, si sévèrement tenues. Votre Majesté pourra s'en convaincre par l'enquête ci-jointe, faite par des hommes graves et désintéressés. Et quant à ceux qui ont écrit le mémoire, on peut bien aussi s'in-

¹ Le 13 septembre 1577.

former des motifs qui les font agir. Que Votre Majesté y songe comme à une chose qui intéresse sa gloire. Si nos adversaires peuvent croire que vous faites cas de leur témoignage, ils iront bientôt jusqu'à accuser d'hérésie ceux qui sont chargés de les visiter pour s'affranchir de tout contrôle.

« J'ai grande pitié de ce que souffre le père Gratien, car je sais la droiture de son âme. J'ai vu en lui un homme béni de Dieu et de sa sainte Mère, laquelle l'a amené dans son ordre pour le soutenir. Pendant près de quinze ans j'y ai travaillé seule et mes forces ne suffisaient plus à porter ce fardeau.

« Je supplie Votre Majesté d'excuser cette longue lettre. Le grand amour que j'ai pour Elle m'a rendue hardie et me fait espérer que vous souffrirez mes plaintes indiscretes, puisque Dieu lui-même les souffre. Plaise à ce grand Dieu d'entendre les prières des carmes et des carmélites déchaussés, qui le supplient de conserver longtemps Votre Majesté sur la terre où Elle est notre seul appui¹. »

Cette lettre fit sur le roi une vive impression. Convaincu d'ailleurs de l'innocence du père Gratien et voulant que sa justification fût éclatante, il ordonna qu'une information juridique serait aussitôt entamée sur le libelle et ses auteurs. L'enquête menée rapidement eut un plein succès; les calomniateurs effrayés des suites de leur faute se rétractèrent publiquement. Frère Miguel jura qu'on lui avait fait signer le mémoire par force et

¹ Lettre 179, datée d'Avila.

qu'il avait cédé aux menaces. Le père Balthazar, plus coupable parce qu'il était plus éclairé, fit au père Gratien l'aveu de sa jalousie et lui en demanda humblement pardon. En même temps, il proclama la sainteté de ses frères, et il avoua qu'il n'avait prêté son appui à la calommie qu'à la suite de rapports perfides qui lui avaient persuadé que le père Gratien était son ennemi et cherchait à lui nuire.

La rétractation solennelle des deux religieux eut lieu le 8 octobre, en présence du Saint Sacrement et devant un grand nombre de témoins. Elle fut enregistrée par un greffier et livrée à la publicité. Guéri de sa coupable jalousie, le père Balthazar rentra dans l'obscurité et n'en sortit plus. Frère Miguel mourut fou, non sans avoir fait auparavant pénitence de sa faute.

Cependant le nonce, Philippe Sega, était arrivé à Madrid¹ : entouré dès le début de son séjour en Espagne par les mitigés, prévenu par eux contre les déchaussés et confirmé dans son erreur par les plaintes formulées contre le père Gratien, il somma celui-ci de lui remettre ses pouvoirs. C'était abuser de son autorité. Le grand inquisiteur et le roi lui-même n'étaient pas d'avis que le père Gratien cédât à cette sommation avant que le pape l'eût confirmée. Pourtant, le père Gratien cessa immédiatement ses fonctions de visiteur. Heureux de retrouver l'obscurité et le repos, il quitta Madrid et se rendit à Avila, où Thérèse avait obtenu l'autorisation de revenir. Il sentait le besoin de fortifier son âme au

¹ Le 15 août 1577.

contact de cette âme vaillante, qui savait inspirer les desseins généreux et donner l'exemple d'un courage héroïque. « Ne craignez rien, mon père, lui dit-elle. Plus nous souffrirons, plus cette réforme s'étendra et plus sa durée sera certaine. Nous ne combattons pas maintenant pour nos intérêts, mais pour l'honneur de Dieu. Il éclairera nos ennemis quand il en sera temps. »

CHAPITRE III

LE MONASTÈRE DE L'INCARNATION ET SAINT JEAN DE LA CROIX
PENDANT LA PERSÉCUTION

1577-1578

Thérèse était rentrée à Saint-Joseph d'Avila, dès le mois de juillet de l'année 1577 : ce retour, toléré par les ennemis de la réforme, n'était pas envisagé sans aigreur par les plus acharnés d'entre eux. L'occasion de le manifester se présenta bientôt.

On se souvient des regrets qu'avait laissés Thérèse en quittant pour la seconde fois le monastère de l'Incarnation. Pendant les trois années du priorat d'Isabelle de la Croix, les plus ferventes parmi les religieuses et la prieure elle-même n'avaient cessé d'avoir recours au dévouement de la sainte, qui, de son côté, ne se lassait pas de leur venir en aide dans les difficultés sans cesse renaissantes de leur pauvreté.

La division du Carmel et l'influence des mitigés n'avaient détaché de Thérèse qu'une faible minorité parmi les sœurs. Les autres, soutenues dans la ferveur par saint Jean de la Croix, n'aspiraient qu'à revoir la sainte au milieu d'elles.

Vers l'automne de l'année 1577, le priorat d'Isabelle de la Croix étant terminé, les religieuses s'assemblèrent en chapitre, et le plus grand nombre des voix s'étant réuni sur Thérèse, elle fut régulièrement élue prieure. La minorité réclama et en appela au provincial des mitigés qui était alors frère Jean Guttierrez.

Le père Tostado profita de cette divergence pour intervenir; il ordonna à frère Jean de se rendre à l'Incarnation et d'y faire faire en sa présence une nouvelle élection. Il l'autorisait en même temps à user de censures et même d'excommunication envers celles qui persisteraient à nommer Thérèse. Mais les sœurs n'en prirent nul souci, et cinquante-cinq d'entre elles renouvelèrent leur premier vote. A chaque bulletin qu'elles remettaient au provincial, celui-ci les excommuniait, les maudissait, déchirait le papier et le jetait au feu. Puis il partit en leur défendant d'entendre la messe et même d'entrer dans l'église. Personne ne devait plus leur parler, pas même leur confesseur, pas même les parents les plus proches.

Au bout de quinze jours il revint, et de nouveau les somma d'élire une prieure. Elles répondirent qu'il leur paraissait inutile de recommencer une élection déjà deux fois faite. Il les excommunia alors de nouveau, et tirant de l'urne le nom d'Anne de Tolède, élue par la minorité, il la déclara prieure et fit demander au père Tostado de la confirmer dans cette fonction.

« Ces pauvres filles, raconte Thérèse¹, ont beau faire

¹ Lettre à la prieure de Séville, octobre 1577.

dire à Tostado qu'elles me veulent pour prieure, il refuse net. Il dit que je puis, si je veux, me retirer à l'Incarnation; mais que, quant à y être prieure, c'est ce qu'elles ne lui feront jamais accepter. Je ne sais quelle sera la fin de tout cela; chacun ici est affligé de voir les consciences troublées de cette façon. Pour moi, je serais reconnaissante à ces bonnes filles de me laisser en paix, car je n'ai nul désir de me voir en cette Babylone avec ma pauvre santé, qui s'appauvrit encore dès que je suis dans cette maison. Dieu veuille faire ce qui convient le mieux à son service, et s'il se peut me délivrer de ces pauvres sœurs! »

En même temps, Thérèse tâchait de faire comprendre aux religieuses que leur intérêt était de se soumettre à la prieure qu'on leur imposait. C'était, leur disait-elle, le parti le plus sage, soit que les carmes mitigés eussent définitivement le dessus, soit que justice dût être faite plus tard à leur cause. C'était surtout le moyen le plus prompt de faire cesser le scandale. Mais ses tentatives de persuasion restaient sans effet quand il s'agissait de les faire renoncer à elle. Elles obéissaient, il est vrai, à Anne de Tolède, suivant son conseil; mais elles la considéraient comme une sous-prieure et non comme une prieure définitive et régulière.

L'affaire fut portée devant le Conseil du roi. Ce tribunal condamna les violences exercées contre les sœurs, et Philippe II fit prier le nonce de les relever au plus tôt des censures et excommunications prononcées contre elles par le provincial. Il était temps. On était

à la fin de novembre et depuis cinquante jours les religieuses vivaient de pain et d'eau, n'entendaient plus la messe, et ne voyaient personne, pas même leur confesseur. L'intervention bienveillante du roi n'améliora guère cependant la situation de ces pauvres filles : le père Tostado, en envoyant à l'Incarnation le père Maldonado chargé des instructions du nonce, y joignit en secret l'ordre de faire enlever saint Jean de la Croix et le père Germain, aumôniers du couvent. Il soupçonnait ces deux réformés d'entretenir les sœurs dans leur rébellion, et ne voulait plus les voir chargés de leur conduite.

Le père Maldonado procéda à la levée de l'excommunication ; mais il le fit en termes si durs et si injustes, il infligea aux sœurs de telles pénitences qu'ils les laissa plus captives et plus désolées qu'auparavant.

Peu de jours après, le 3 décembre, il revint à minuit, accompagné du père Valdemoro¹ et de serviteurs armés. Ils pénétrèrent dans la cabane des religieux sans défense, les arrachèrent de leurs cellules, saisirent leurs papiers et les entraînent hors de la clô-

¹ Ce Valdemoro justifia cette nuit-là la prévision exprimée par Thérèse un an auparavant dans une lettre au père Mariano. « Valdemoro est venu ici aujourd'hui, dit-elle ; je crois que ses paroles d'amitié sont sincères ; car l'amitié est à cette heure conforme à son intérêt. Il me dit mille choses sur ce que saint Paul avait d'abord persécuté les chrétiens et qu'il devint plus tard leur défenseur. Qu'il fasse pour Dieu la dixième partie de ce qu'a fait saint Paul, et nous lui pardonnerons volontiers le mal qu'il nous a fait et celui qu'il nous fera encore. » (Lettre au P. Mariano, 3 novembre 1576.)

ture sans leur dire où on les menait. Frère Jean de la Croix, exténué, vomissait le sang; on le sépara de son compagnon qui fut conduit à Moralejo, pendant que lui-même était amené devant Tostado. Ces deux infortunés, soumis à mille mauvais traitements, ne devaient pas de longtemps recouvrer la liberté. Leur sort demeura inconnu pendant plusieurs mois. C'est ainsi que les mitigés récompensaient le dévouement avec lequel ils avaient depuis cinq années consacré leur temps et leurs forces au service des sœurs de l'Incarnation. La nouvelle de cet enlèvement parvint le lendemain matin au monastère de Saint-Joseph. Thérèse sentit qu'à un pareil mal il ne pouvait y avoir de trop prompt remède. A l'instant même, elle écrivit à Philippe II avec une confiance qui honore le monarque autant qu'elle-même : « Sire, je crois que Notre-Seigneur a voulu se servir de Votre Majesté comme d'un rempart pour le salut de notre ordre; c'est pourquoi je ne cesse pas d'avoir recours à vous pour tout ce qui l'intéresse...

« Votre Majesté doit savoir que, lorsque je quittai le monastère de l'Incarnation, j'y laissai comme aumôniers deux carmes déchaussés, lesquels y ont fait un grand bien pendant cinq années. Et voici qu'à cette heure, un religieux, venu pour absoudre les sœurs de l'Incarnation, leur a enlevé ces deux confesseurs. On a brisé les serrures de leurs cellules et saisi les cassettes qui contenaient leurs papiers; on les a emmenés je ne sais où ! Toute la ville est scandalisée de ce que ce religieux, qui n'est nullement leur supérieur, puis-

qu'il est soumis comme nous au commissaire apostolique, se soit permis un tel abus d'autorité. Frère Jean de la Croix est si affaibli par tout ce qu'il a déjà souffert, que sa vie même est en question. Pour l'amour de Dieu, que Votre Majesté ordonne au plus tôt qu'il soit délivré. Ces pauvres déchaussés ont tant à souffrir de leurs frères mitigés qu'ils y gagnent beaucoup de mérites, mais le scandale n'en est pas moindre. Le même prieur a fait arrêter à Tolède, sans aucune cause, le père Antoine de Jésus, un saint vieillard, le premier des religieux que Dieu nous ait donnés. Ils disent qu'ils vont les prendre tous; c'est la volonté du père Tostado.

« Si Votre Majesté ne met ordre à cela, je ne sais ce qui arrivera. Nous n'avons d'autre défenseur qu'Elle. Plaise à Dieu de nous la conserver longtemps, puisqu'il se trouve si peu de gens dévoués à son honneur¹. »

Le roi fit droit immédiatement à la demande de la sainte; il ordonna qu'on élargit les prisonniers. — Son commandement, accueilli avec le respect extérieur auquel il avait droit, fut néanmoins habilement éludé. Frère Germain, peu redouté des mitigés, fut rendu à la liberté; mais saint Jean de la Croix avait disparu, et pendant neuf mois il fut impossible de savoir ce qu'il était devenu.

Ce qu'il souffrit pendant ce temps rappelle les tourments des martyrs. Il n'était resté qu'une nuit au cou-

¹ A Saint-Joseph d'Avila, le 4 décembre 1577.

vent des carmes d'Avila. Le lendemain on l'en fit partir après l'avoir dépouillé de l'habit de la réforme. On le força à revêtir celui de la mitigation et on l'emmena à Tolède, en lui faisant subir des injures si grossières qu'un homme de l'escorte, indigné, le supplia de s'enfuir et promit de l'y aider. Disciple fidèle de la croix, frère Jean préféra porter celle qu'on lui imposait et suivit ses persécuteurs avec un courage digne de son maître.

Arrivé à Tolède, il fut conduit au monastère des mitigés et si étroitement gardé, que ni les recherches de ses frères, ni même l'ordre formel du roi ne purent pénétrer le secret de sa retraite. La cellule qu'on lui assigna fut une véritable prison. C'était une pièce large de six pieds et longue de dix, sans autre ouverture qu'une lucarne donnant sur une grande salle où se réunissaient les moines. L'air et la lumière y manquaient. Pour toute nourriture frère Jean avait du pain et de l'eau ; de loin en loin quelques sardines quand on en servait au réfectoire.

L'état misérable où le réduisit ce cruel traitement s'accrut encore pendant l'été. La chaleur et le manque d'air lui firent perdre le sommeil, on lui refusait tout soulagement, même celui de changer de vêtements. Sans un soutien miraculeux, il n'aurait pas pu supporter ces rigueurs sans y succomber.

Mais pendant que son corps languissait, l'âme de frère Jean habitait des régions sereines et se fortifiait dans de célestes entretiens. C'est alors qu'il écrivit ses méditations sublimes, alors qu'il composa ces strophes

ardentes où il célébrait la grandeur de Dieu et décrivait la beauté de ses œuvres¹.

Les murs étroits de sa cellule n'empêchaient pas le captif de contempler les splendeurs de la création. Sa pensée dégagée d'entraves, son âme libre, son cœur élevé au-dessus des sens, l'emportaient loin de sa prison dans l'horizon sans bornes du monde immatériel.

Cependant, les forces physiques de saint Jean de la Croix n'auraient pas résisté longtemps à la cruauté de ses ennemis, si Dieu n'avait trouvé moyen d'adoucir sa captivité. Le gardien attitré de frère Jean fut obligé de quitter momentanément Tolède, et son remplaçant se trouva être un bon religieux, admirateur en secret de la réforme et des vertus qu'elle engendrait. Touché de celles de son prisonnier, il atténua autant qu'il le put les ordres sévères qu'il recevait à son égard. Il trouva moyen de lui procurer un peu d'air quand les

¹
Mi amado, las montañas,
Los valles solitarios memorosos,
Las insulas estrañas,
Los rios sonorosos
Y silvos de las agros amorosos.

La noche sosegada,
En par de los levantes del aurora,
La música callada,
La soledad sonora,
La escena que recrea y enamora.

C'est mon bien-aimé que chantent les montagnes, les vallées solitaires, les forêts, les îles merveilleuses, les ruisseaux harmonieux et les voix caressantes de l'air.

La nuit paisible, l'aurore splendide, la musique et la solitude, toute la nature enfin, dont l'aspect réjouit l'âme et la remplit d'amour.

moines s'éloignaient de la salle du chapitre, et une nourriture mieux appropriée à son état de faiblesse. L'heure de la délivrance sonna enfin.

Le 15 août 1578, après neuf mois de captivité, frère Jean reçut de la Sainte Vierge l'ordre de fuir. Il passa la nuit en prières, puis, vers l'aurore, la porte de sa cellule s'ouvrit sans bruit, une fenêtre de la salle du chapitre lui livra passage et il se trouva seul dans les rues de cette ville inconnue.

La Providence lui fit rencontrer une veuve pauvre et laborieuse, dont la porte était la seule ouverte à cette heure matinale. Il se reposa un instant dans cette demeure hospitalière, puis quand le beffroi de Tolède eut sonné cinq heures, son hôtesse le conduisit au monastère des carmélites déchaussées. Accourue de suite au parloir, la prieure eut peine à reconnaître frère Jean, sous les misérables haillons dont on l'avait revêtu. Leur entretien fut interrompu au bout de peu d'instant par l'appel suprême d'une des sœurs qui se trouvait en danger de mort. Oublieux de son propre péril, saint Jean se rendit à l'infirmerie pour l'assister, et cet acte de charité le sauva de ses persécuteurs.

A peine, en effet, avait-il franchi la clôture, que les mitigés frappèrent à la porte du monastère en réclamant leur prisonnier. Ils visitèrent l'église, la sacristie et les bâtiments extérieurs; mais ignorant qu'il y avait une malade à l'extrémité, seule circonstance qui permette à un religieux de pénétrer à l'intérieur, ils ne songèrent pas que frère Jean pouvait y être et se retirèrent.

Lorsqu'ils se furent éloignés, un ami dévoué du Carmel, don Gonzalo de Mendoza, vint chercher le saint. Il le garda quelques jours chez lui pour rétablir ses forces et le fit ensuite conduire sous bonne escorte à Almadovar del Campo, où ses frères allaient se réunir. La religieuse qu'il avait administrée recouvra la santé dès qu'il fut en sûreté. Dieu s'était servi d'elle pour le salut de son serviteur¹.

Les rigueurs incompréhensibles que les mitigés exercèrent envers un religieux d'une sainteté déjà vénérée de toute l'Espagne, donnent la mesure de la passion apportée dans ces tristes querelles. Saint Jean de la Croix souffrit certainement plus que tous ses frères parce qu'il était plus digne qu'aucun d'eux du martyre; mais d'autres suivirent de loin ses traces et eurent aussi leur part de mérites. Frère Jean de la Misère, cet humble religieux dont la vie se passait à prier Dieu et à retracer l'image de la Vierge et des saints, fut forcé de s'enfuir et de se cacher à Rome sous l'habit de Saint-François. Le père Antoine de Jésus, premier compagnon de saint Jean, avait été saisi à Tolède et retenu longtemps captif. Le père Juan de Jésus Rocca n'avait échappé que par miracle à ceux qui étaient chargés de l'arrêter avant son départ pour l'Italie. Frère Grégoire de Nazianze, prieur du couvent de los Remedios en Andalousie, avait été enlevé à ses frères qui restaient abandonnés sur cette terre lointaine, « où le démon semblait avoir la haute main² ». Les solitaires de la

¹ Bolland, Acta S. G. a crucis.

² Sainte Thérèse, lettre 27.

Peñuela étaient dispersés. C'était un temps de scandale et de défaillances. Un trouble profond agitait les âmes, quelques religieux découragés en venaient à douter de leur vocation et s'abandonnaient à leurs adversaires. D'autres, s'animant à tout souffrir pour défendre leurs droits, prenaient le parti de la rébellion et tombaient dans un autre excès. Nulle autorité n'était assez forte pour concilier les opinions, encourager les faibles et adoucir les forts. Jamais la réforme n'avait été si près de sa perte. Le roi gardait le silence, le nonce laissait aux mitigés la liberté d'agir contre leurs frères. Les chefs du Carmel réformé étaient tous captifs. Dieu seul pouvait sauver l'œuvre de sa servante.

Que faisait cependant Thérèse? Ses cruelles inquiétudes sur le sort de saint Jean de la Croix ne devaient pas être de longtemps calmées, et pourtant une nouvelle épreuve allait s'ajouter à toutes celles qui l'accablaient. Dieu attendait pour se montrer que l'affliction semblât au comble. Il se plait à mener ses amis au bord de l'abîme avant de leur tendre la main puissante qui les relève et les glorifie.

Le 19 décembre 1577, Thérèse écrivait : « Bien qu'il y ait aujourd'hui seize jours que nos frères¹ ont été enlevés, nous ne savons pas encore si la liberté leur est rendue. Voici venir Noël; on ne pourra traiter les affaires de justice qu'après l'Épiphanie. Ce sera une longue épreuve pour ceux qui souffrent. Les religieuses de l'Incarnation me sont aussi un grand sujet de peine,

¹ Saint Jean de la Croix et frère Germain.

car elles sont contraintes, affligées, et elles regrettent par-dessus tout d'être privées de ces saints confesseurs et de les savoir en captivité. »

Peu de jours après, la veille de Noël, Thérèse se rendant à matines, montait, un flambeau à la main, l'escalier qui conduit au chœur, quand tout à coup, sans cause apparente, elle fut violemment renversée et jetée au bas des marches.

Les sœurs épouvantées accoururent. La sainte inanimée paraissait morte. Peu à peu, cependant, elle reprit connaissance. « Dieu est bon ! leur dit-elle, le démon a voulu me tuer. » Une voix secrète lui répondit : « Oui, il l'a voulu ; mais j'étais avec toi. »

Thérèse savait la guerre occulte que faisait l'ennemi de tout bien à elle et à son œuvre ; mais Dieu l'assurait en même temps qu'il ne l'abandonnerait pas.

Dans cette chute qui pouvait la tuer, le bras gauche de la sainte s'était cassé ; elle ressentit là des souffrances qui s'accrurent pendant bien longtemps. Par un incroyable effet de l'ignorance médicale de cette époque, et aussi peut-être de la pauvreté du Carmel et de la sainte indifférence de Thérèse, ce bras cassé ne fut remis que quatre mois plus tard. On avait fait demander une femme qui habitait près de Médine et passait pour habile à « consolider les os brisés¹ ». Cette femme, malade alors, ne put venir et ordonna de loin des remèdes inutiles. Thérèse prit patience et remercia Dieu de lui avoir laissé sa main droite pour le servir.

¹ Ribera, livre IV, chap. xvii.

« La douleur, écrivait-elle à cette époque, n'est-elle pas le don le plus précieux que nous puissions recevoir? Si cette vie si courte est bonne à quelque chose, c'est sûrement à gagner par elle la vie qui ne finit pas¹. »

Là était le secret de ce courage invincible, que ni la vieillesse ni les infirmités ne pouvaient lasser.

Un mois se passa encore dans de cruelles souffrances, un mois pendant lequel la main droite de Thérèse, occupée sans cesse à écrire des lettres dont le calme et la force nous étonnent, laissait ignorer à ses amis le triste état de sa main gauche. Enfin, aux derniers jours d'avril, la paysanne de Médine arriva accompagnée d'une autre femme de son pays².

Ces quatre mois d'attente avaient soudé l'os brisé et rendu le bras incapable de tout mouvement. La sainte se remit sans observation aux mains inhabiles des deux paysannes, et pria ses filles de s'en aller à la chapelle la recommander à Dieu.

Elle resta seule avec l'opératrice et sa compagne. Ces villageoises, grandes et robustes l'une et l'autre, se mirent à tirer le bras malade de toutes leurs forces, jusqu'à ce que la jointure eût craqué et que l'os brisé pour la seconde fois fût remis en place. On comprend le supplice d'une telle opération. Thérèse cependant ne jeta pas un cri. Elle souffrit en silence, se représentant les douleurs du Christ quand ses bourreaux lui étendirent les bras sur la croix.

¹ Lettre à don Luiz de Cepeda pendant le Carême, 1578.

² Toutes deux sont appelées par Ribera « labradora », féminin de laboureur.

Les sœurs en revenant la trouvèrent souriante comme si elle n'avait pas souffert. Elle leur dit que pour rien au monde elle ne voudrait perdre les instants qu'elle venait d'offrir à Dieu.

Huit jours après elle écrivait au père Gratien : « Mon père, j'oubliais de vous le dire, la femme est venue pour me remettre le bras : la prieure de Médine a agi comme une bonne amie en me l'envoyant car il ne lui en a pas coûté peu d'argent, ni à moi peu de souffrance. Mon poignet était bien malade, et tant de temps s'était passé depuis cette chute, que la douleur a été terrible et l'opération laborieuse. Quoi qu'il en soit, je m'en suis réjouie pour pouvoir souffrir en bien petit ce que Notre-Seigneur a souffert. Selon toute apparence j'en sortirai guérie, bien que la douleur soit encore trop forte à cette heure pour qu'on puisse juger du succès. La main remue bien, je puis lever mon bras et nous avons du temps devant nous pour que la guérison s'achève. Si l'on avait tardé encore un peu je restais infirme. La foule qui vint ici consulter cette femme était si grande qu'on ne pouvait plus remuer dans la maison. Je vous le dis, mon père, depuis que vous êtes parti la souffrance nous est venue à souhait de toutes les manières. Parfois, il semble que le corps se lasse et que l'âme ressente quelque faiblesse quand la douleur s'ajoute ainsi à la douleur ; mais notre volonté reste bonne, à ce qu'il me semble. Que Dieu soit toujours avec vous. »

Le temps guérit la sainte, mais moins complètement qu'elle ne l'espérait. Deux ans après, un accident arrivé à la fondation de Villanueva de la Xara renouvela ses

souffrances et la rendit encore plus dépendante d'autrui. Les soins dévoués d'Anne de Saint-Barthélemy ne devaient plus lui manquer. Ils lui étaient nécessaires désormais, car, jusqu'à la fin de sa vie, il fallut l'aider à mettre et ôter ses vêtements, lui attacher son voile, et lui rendre tous les services qu'exige une incurable infirmité.

CHAPITRE IV

LES EFFETS DE LA PERSÉCUTION AU CARMEL DE SÉVILLE

1578-1579

Philippe II, révolté des violences que les carmes mitigés exerçaient à l'Incarnation, avait ordonné au père Tostado de remettre sur-le-champ au Conseil d'État les pouvoirs en vertu desquels il agissait si arbitrairement¹. Celui-ci ne se pressa pas d'obéir; cependant, après six mois de lenteurs, il fut obligé de s'exécuter. Furieux, il quitta l'Espagne, et ses intrigues ayant échoué aussi à Rome, il retourna en Portugal et n'en revint plus.

Malheureusement, Tostado laissait derrière lui plus d'un héritier de son ressentiment. Le nonce d'abord, Philippe Sega, dont l'esprit honnête, mais accessible aux préjugés, s'était laissé prévenir par les mitigés et convaincre de tous les torts qu'ils attribuaient au père Gratien et à Thérèse. Celle-ci lui était représentée comme une femme inquiète, indocile, voyageuse, habile à inventer des doctrines nouvelles, coupable d'avoir rompu sa clôture et contemptrice du précepte de l'apôtre qui défend aux femmes d'enseigner.

¹ Le 5 novembre 1577.

Les fils dévoués de la sainte n'étaient naturellement pas mieux traités qu'elle; aussi, à peine quelques semaines s'étaient-elles écoulées depuis le départ de Tostado que le nonce, poursuivant lui-même la guerre contre la réforme, publia¹ un ordre par lequel il déposait le père Gratien de ses fonctions et ordonnait aux provinciaux de la mitigation de procéder à la visite des couvents de carmes et de carmélites déchaussés. Il les autorisait à châtier les coupables et à élire, partout où ils le trouveraient bon, de nouveaux supérieurs.

Que devaient faire les chefs du Carmel réformé devant un tel abus de pouvoir? La sainte était d'avis de refuser cette visite tant que le nonce ne montrerait pas en vertu de quelle autorité il agissait. Le roi partageait ce sentiment. Il avait déjà défendu aux religieuses de recevoir du nonce aucun bref jusqu'à ce que ses droits fussent légalement établis.

On en était là, et l'ordre du roi venait d'être signifié aux officiers de la cité de Pastrana, lorsque les nouveaux visiteurs se présentèrent au couvent des carmes déchaussés de cette ville.

Le désir de la communauté était de ne pas les recevoir, d'autant plus que les gens du roi offraient d'appuyer à main armée leur résistance; mais le père Gratien, craignant d'irriter davantage le nonce, fut d'avis qu'il valait mieux lui rendre hommage en la personne de ses envoyés. Cet acte de soumission envers une autorité opposée à la sienne mécontenta le roi et

¹ Le 22 juillet 1578.

le refroidit pour la réforme. Le nonce, qu'on avait espéré se concilier, ne s'en montra nullement touché et son hostilité ne diminua point.

Les carmes déchaussés, ne sachant plus que faire, prirent le parti un peu hardi de se convoquer eux-mêmes en chapitre, de s'y constituer en province, et de se nommer un provincial.

La réunion fut fixée à Almadovar del Campo, pour le 9 octobre de cette même année 1578.

Thérèse n'approuva pas cette décision. Son esprit à la fois conciliant et ferme répugnait aux mesures extrêmes qui amènent rarement un bien durable. « J'ai fait consulter sur cette affaire, écrit-elle au père Gratien, je vous avoue que j'aurais plus de peine à vous voir faire une chose douteuse, quand même elle devrait réussir, que si j'apprenais que nos affaires vont mal malgré la sagesse de nos mesures. Le docteur Rueda, qui est un grand lettré, est d'avis qu'il s'agit ici d'un point de juridiction, et que personne, sauf le pape ou le général de l'ordre, n'a le droit d'élire un provincial. C'est, dit-il, une chose malsonnante; il sera plus difficile d'en obtenir la confirmation que de faire ériger en province le Carmel réformé.

« Le chemin direct, le moyen juste et sûr, c'est d'aller droit au pape ou au général. Si nous avons réuni tous nos efforts auprès du roi, ce serait déjà fait. Et si l'élection une fois faite n'est pas confirmée, une humiliante et irréparable rupture résultera de ce coup d'épée dans l'eau. Avoir entrepris ce que vous n'aviez pas le droit de faire, avoir manqué de jugement et de

mesure, sera pour vous beaucoup déchoir dans l'estime publique.

« Pour moi, quand je songe qu'un tort quelconque peut vous être attribué avec quelque raison, je me décourage, ce qui ne m'arrive jamais quand on vous accuse à faux; c'est alors, au contraire, que je me sens pousser des ailes. Je vous supplie de penser à tout cela sérieusement¹. »

Le père Gratien, ému de la responsabilité qui allait peser sur lui, n'assista pas au chapitre d'Almadovar; mais on se réunit sans lui au jour fixé. Malgré l'opinion contraire de Thérèse et les efforts de saint Jean de la Croix qui, délivré enfin de sa dure captivité, soutint énergiquement le parti de la soumission aux supérieurs, même injustes, la majorité des voix décida l'élection; le choix se fixa sur le père Antoine de Jésus, déjà nommé définitif de la réforme au premier chapitre d'Almadovar.

La minorité, restée fidèle à l'avis des saints fondateurs, obtint seulement que les principaux parmi les pères assemblés se rendraient près du nonce pour lui expliquer l'acte qu'ils venaient d'accomplir et le prier de vouloir bien le confirmer.

Peu de temps avant, le père Rubeo, général de l'ordre, était mort à Rome². Cette nouvelle arriva en Espagne un mois après, et les religieux assemblés l'apprirent à Almadovar. La sainte, oubliant les récentes rigueurs de son supérieur, et ne voulant se souvenir

¹ Lettre du 15 avril 1578.

² Le 5 septembre 1578.

que de sa bienveillance d'autrefois, épanche son âme dans une lettre au père Gratien : « Ce qui me cause une peine extrême, lui dit-elle¹, c'est la mort du père général. Le premier jour j'ai pleuré sans relâche, incapable de faire autre chose, en songeant aux chagrins que nous lui avons causés. Si nous avions été droit à lui, les choses se seraient aplanies. Que Dieu pardonne à qui l'a empêché ! Avec vous, mon père, j'y serais arrivée, quoiqu'en cela vous ne m'ayez pas assez crue ; mais je sens que vous avez aussi beaucoup souffert. »

Pendant le nonce, informé de ce malencontreux chapitre, en fut d'autant plus irrité que quelques jours auparavant, le père Juan de Jésus Rocca ayant obtenu de lui une audience assez longue avait réussi à diminuer ses préventions contre la réforme et lui avait démontré que les mitigés ne la combattaient que par jalousie. Philippe Sega, à demi convaincu, avait promis de ne plus mettre désormais les déchaussés sous l'autorité de leurs frères devenus leurs ennemis. Mais la nouvelle du chapitre d'Almadovar lui fit regretter toutes ses concessions et rétracter toutes ses promesses.

Il excommunia sur-le-champ ceux qui avaient fait partie du chapitre, donna ordre d'arrêter le père Gratien, le père Mariano et le père Antoine de Jésus ; et enfin, il assujettit aux mitigés tous les carmes et toutes les carmélites de la réforme.

« Le nonce, raconte Thérèse, au livre de ses fon-

¹ Le 15 octobre 1578.

dations, imposa de très rigoureuses pénitences à ces pauvres religieux. Il leur défendit sous les plus grandes peines de se mêler à l'avenir d'aucune affaire, et nous donna à nous-mêmes pour visiteur un carme mitigé qui nous fit beaucoup souffrir.

« Je dis ceci, ajoute la sainte, afin d'encourager celles qui vivent maintenant dans la paix de la réforme à marcher avec perfection dans un chemin que leurs anciennes ont eu tant de peine à aplanir. Quant à ce qui se débitait sur mon compte je n'en ressentais que de la joie; j'aurais même souhaité que, pour faire cesser cette tempête, on me jetât à la mer comme Jonas¹. »

Le couvent de Séville fut un de ceux qui souffrirent le plus dans ces jours de persécution. On se souvient de la difficulté avec laquelle la sainte l'avait fondé. Son inspiration ne l'y portait pas; il avait fallu toute sa soumission aux désirs du père Gratien pour l'amener en Andalousie. Il semblait que son âme prévit les assauts que l'enfer livrerait à son œuvre dans ce pays où, disait elle, « le diable semble avoir plus de pouvoir que partout ailleurs ».

En effet, les mitigés qui visitèrent vers la fin de l'année 1578 le monastère des carmélites, y trouvèrent des éléments de trouble dont ils s'emparèrent avec empressement.

Deux jeunes religieuses, égarées par d'imprudents conseils, se plaignaient de la prieure Marie de Saint-

¹ *Fondations*, chap. xxvii.

Joseph. Interrogées tour à tour par les visiteurs, effrayées par leurs menaces d'excommunication, l'esprit égaré par des questions insidieuses, elles dirent et signèrent tout ce qu'ils voulurent. Le père Gratien et Thérèse elle-même ne furent pas épargnés. C'était le premier scandale de ce genre qu'on eût jamais vu chez les carmélites!

Les visiteurs en profitèrent. Sans autre formalité, ils déposèrent la prieure et la privèrent de son droit de siéger au chapitre. Tout Séville s'en émut; les autorités de la ville firent offrir à Marie de Saint-Joseph de lui venir en aide; mais elle refusa. Digne fille de sa mère, la soumission et le silence lui semblaient préférables. Pour comble de scandale, les visiteurs voulurent nommer l'une des deux calomniatrices *vicaria*, c'est-à-dire prieure; mais celle-ci, épouvantée des résultats de sa faute, s'y refusa énergiquement. Dieu lui avait ouvert les yeux et lui donnait à l'heure même le sentiment de sa culpabilité. Elle écrivit à la sainte une lettre pleine de repentir, et ce fut le premier pas dans la voie qui devait la ramener au bien. Les visiteurs mirent à sa place Isabelle de Saint-Jérôme.

Ces fâcheuses nouvelles parvinrent à Thérèse à la fin de janvier. Il faut lire dans ses lettres l'impression qu'elle en ressentit.

« Certes, écrit-elle au prieur de la chartreuse des Grottes, si mes filles de Séville ont demandé à Dieu beaucoup d'épreuves, elles sont exaucées! Pour celles qui sont venues jadis avec moi, j'ai peu d'inquiétudes, elles ne pourront que gagner à cette guerre que

leur fait le démon; mais pour celles qui sont entrées depuis, un pareil trouble peut beaucoup leur nuire en ce moment où elles devraient uniquement s'instruire des devoirs de la vie religieuse. Vous savez sans doute comment on a déposé la prieure. On a été jusqu'à la forcer de livrer les lettres que je lui ai écrites. Les docteurs sont étonnés ici de ce qu'on a fait faire à ces pauvres filles par la crainte de l'excommunication. J'appréhende fort qu'elles n'aient chargé leurs consciences dans leurs dépositions; peut-être n'ont-elles pas senti la portée de leurs expressions. Leur interrogatoire a duré six heures; elles ont été assez simples pour signer ensuite tout ce qu'on a voulu; la tête leur aura tourné... Je vous supplie de ne pas les abandonner, vous qui avez tant contribué à la fondation de cette maison; on craint ici que le provincial ne les en chasse. Moi je crois que le démon ne veut sur la terre ni carmes, ni carmélites déchaussés; c'est pour cela qu'il leur fait tant la guerre¹. »

Le même jour, Thérèse adressait à Marie de Saint-Joseph et à ses filles persécutées une lettre qui ressemble plus à un chant de triomphe qu'à une tentative de consolation.

« Sachez, mes sœurs, que je ne vous ai jamais tant aimées qu'à cette heure. Jamais vous n'avez eu une occasion si belle de servir Notre-Seigneur qu'en ce moment où il vous fait la grâce de goûter quelque chose de sa croix et du grand abandon qu'il y a supporté

¹ Lettre du 31 janvier 1579.

pour nous. Heureux le jour où vous êtes entrées dans cette cité, puisque de telles bénédictions vous étaient préparées. Ne vous affligez pas si vous ressentez cette épreuve plus que vous ne le voudriez. Dieu vous fait entendre par là que vous n'êtes pas encore à la hauteur des désirs que vous exprimiez de souffrir pour l'amour de lui.

« Courage! courage! mes filles, souvenez-vous que Dieu n'impose à personne plus de peine qu'il n'en peut endurer, et que lui-même habite avec ceux qui sont dans la tribulation. Priez, et que l'humilité, l'obéissance resplendissent à cette heure dans la soumission que vous toutes, et surtout la prieure dépossédée, témoigneront à celle qu'on a mise à votre tête. Oh! la bonne saison pour recueillir le fruit des résolutions que vous avez prises de servir Notre-Seigneur! Faites en sorte de rester joyeuses, et considérez que ce que vous souffrez est peu de chose en comparaison de ce qu'un Dieu si bon a souffert pour nous. Vous n'en êtes pas venues encore à verser votre sang pour lui; vous êtes avec vos sœurs et non pas captives à Alger! Laissez faire votre époux; vous verrez avant peu les flots de la mer se retourner sur ceux qui nous font la guerre. Toutes les victimes de cette persécution seront remplies d'un saint amour pour les souffrances, tant elles se verront enrichies par leurs peines passées¹. »

C'est ainsi que les saints apprécient l'épreuve et l'accueillent quand Dieu la leur envoie. En lisant ces

¹ Janvier 1579.

joyeuses paroles, on serait tenté de croire que Thérèse ne voyait que le côté lumineux des souffrances de ses filles et se bornait à leur porter une sainte envie; mais la lettre suivante, adressée à la seule Marie de Saint-Joseph, montre mieux encore, avec sa tendre compassion pour les affligées, sa généreuse sollicitude pour les coupables.

« L'amour que je vous portais à toutes, lui dit-elle, a redoublé dans mon cœur, pour vous surtout, ma fille, car c'est vous qui avez le plus souffert. Quelle consolation ce serait pour moi de me trouver à cette heure dans votre maison et d'entrer en partage des trésors que Notre-Seigneur vous donne en si grande abondance!

« Ne perdez pas, ma fille, ce que vous avez gagné en ce temps d'épreuve. Souvenez-vous de ce que fit sainte Catherine de Sienne pour une femme qui l'avait calomniée dans son honneur, et pensez que si Dieu retirait de nous sa main, nous serions capables d'un mal plus grand encore que celui que l'on nous fait. Croyez-moi, Marguerite n'avait ni le talent, ni l'intelligence nécessaire pour tant d'inventions; c'est pour cela que le démon lui a donné pour compagne cette autre âme trompée. C'est lui qui certainement leur a fait à toutes deux la leçon. La première chose que je vous demande, c'est de les recommander à Dieu dans toutes vos prières. Nous prions de même ici pour qu'il leur rende la lumière. C'est dans la grande compassion que vous aurez pour elles que paraîtra l'amour que vous avez pour Dieu. Ne sont-elles pas filles de votre Père, de ce véritable Père à qui nous devons tout, et que les pau-

vrettes¹ ont désiré servir toute leur vie? Priez, ma sœur; priez pour elles; beaucoup de saints sont tombés et sont redevenus des saints. Peut-être cette chute leur était-elle nécessaire... »

Puis, revenant à la plus coupable des deux, à cette Béatrix de la Mère de Dieu qu'elle ne pouvait croire égarée à jamais, Thérèse ajoute : « Ne lui montrez ni déplaisir ni froideur; que toutes lui témoignent de l'affection et une charité fraternelle. Faites en sorte d'oublier le passé, et songez à ce que chacune de vous désirerait qu'on fit pour elle si pareil malheur lui était arrivé. Croyez que cette âme est bien tourmentée; le démon doit la torturer. Il pourrait la tromper au point de lui faire faire un coup de tête insensé et perdre à la fois son âme et sa raison. Toutes, à cette heure, nous devons avoir devant les yeux ce malheur possible après ce qu'elle a fait.

« Qu'on veille, mais sans le faire paraître, à ce que ces deux sœurs ne puissent parler beaucoup ensemble. Pourtant, ne les contraignez pas et attendez que Dieu les guérisse peu à peu. Il serait bon aussi de les occuper à quelque travail dans l'intérieur de la maison. La solitude et l'oisiveté rêveuse leur sont mauvaises. Que celles des sœurs qui peuvent faire du bien à celle que vous savez restent quelquefois avec elle. Faites cela par charité. Les âmes qui ont un désir sincère de souffrir, loin de garder aucune amertume contre ceux par qui elles ont souffert, les aiment au contraire plus ten-

¹ Pobrecitas.

drement. Vous jugerez par là si vous avez acquis des vertus nouvelles pendant ce saint temps de la croix. Notre-Seigneur, qui rend toujours cent pour un, fera, j'espère, que cette maison deviendra meilleure encore qu'elle n'était avant cette épreuve. La vérité souffre, mais ne périt pas! Que Dieu vous garde, ma fille, et vous rende aussi sainte que je l'en supplie¹. »

Marie de Saint-Joseph et ses sœurs comprirent ce langage; les deux coupables, traitées avec une délicate générosité, déplorèrent bientôt leurs erreurs. Béatrix, dont la responsabilité était plus grande, pleura sa faute avec d'interminables larmes. A mesure que la lumière renaissait dans son âme, l'éclat du jour terrestre diminuait à ses yeux. Obscurcis par les pleurs, ils se fermèrent enfin complètement. Sa mère, qui l'avait suivie au Carmel, s'humiliait devant Dieu de l'injustice avec laquelle elle avait autrefois traité Béatrix et de l'impuissance qui en était résultée pour elle de prévenir sa faute et son châtement. C'était un touchant spectacle de voir cette jeune fille aveugle, appuyée sur le bras de sa mère et guidée par elle désormais dans le chemin de la pénitence et du salut. Leur union ne fut plus troublée; une sainte mort les réunit là où la lumière est sans voiles, l'affection sans mécomptes et le zèle sans erreur².

Pendant l'affaire des carmélites déchaussées de Séville avait été portée devant le Conseil du roi. Phi-

¹ Lettre 243.

² Béatrix de la Mère de Dieu vécut jusqu'à quatre-vingt-six ans; elle mourut en odeur de sainteté.

lippe II en fit faire une information juridique, et le père Ange de Salazar, convaincu cette fois des torts des carmes mitigés, résolut de mettre fin à toutes ces calomnies en rétablissant Marie de Saint-Joseph dans sa charge de prieure.

Mais là se présenta une difficulté imprévue. Marie de Saint-Joseph, soit par humilité, soit par une crainte mal entendue de la responsabilité qui allait de nouveau peser sur elle, refusa la réparation qu'on lui offrait. Alors la sainte reprit la plume : naguère elle l'engageait à souffrir en silence ; mais l'heure de la réhabilitation était venue, et c'est avec une fermeté qui n'admet aucune discussion qu'elle lui ordonne de ne pas s'y soustraire. « Vous, ma fille, lui dit-elle¹, quittez à cette heure la folle pensée de ne pas reprendre votre charge de prieure. Quand nous le désirons, quand nous y travaillons tous, vous venez nous entraver par des enfantillages ! car vos scrupules ne sont pas autre chose. Ce n'est pas votre affaire, c'est celle de l'ordre tout entier. Ce dénouement est si réellement utile au service de Dieu, à l'honneur de votre maison et à celui du père Gratien, que je voudrais déjà le voir accompli. Et quand même vous n'auriez rien de ce qu'il faut pour remplir cette charge, ce n'en serait pas moins la seule chose convenable. A plus forte raison quand « faute de mieux..... », comme dit le proverbe..... Donc, ma fille, taisez-vous, obéissez, et ne murmurez pas. Souvenez-vous que ce serait me causer un très grand déplaisir.

¹ Le 24 juin 1579.

Les objections que vous avez faites suffisent et au delà pour constater que vous ne le désirez pas. Et en vérité, celui qui en aura l'expérience, comprendra, sans qu'on le lui dise, que c'est une très lourde croix; mais Dieu vous aidera. »

Que répondre à de telles paroles? Marie de Saint-Joseph ne pouvait, en effet, que se taire et obéir. Dès le mois de juillet elle fut rétablie dans sa charge, et pendant cinq années elle gouverna les carmélites de Séville avec une sagesse accrue par l'expérience des mauvais jours. En 1584, deux ans après la mort de sainte Thérèse, elle alla fonder à Lisbonne un nouveau monastère. Elle ne revint en Espagne qu'en 1603, et mourut, au couvent de Cuerva, en grande réputation de sainteté¹.

¹ Boll., p. 191, paragr. 824.

CHAPITRE V

APAISEMENT ET FIN DE LA PERSÉCUTION

1579-1580

L'année 1579 devait amener de meilleurs jours pour la réforme; pourtant son commencement ne fit rien présager de bon. Thérèse, forcée de regagner Tolède, y demeurait à demi prisonnière, et le nonce, d'accord avec le général de l'ordre, défendait de fonder désormais aucun monastère déchaussé. Il s'efforçait même de détruire, ou tout au moins de ruiner ceux qui existaient. Le père Gratiien et ceux de ses frères qui avaient acquis quelque notoriété, étaient obligés de se cacher chez des amis fidèles ou dans des retraites sauvages, sur des montagnes inaccessibles. Le présent était douloureux et l'avenir très sombre pour le Carmel.

C'est l'heure que Dieu semblait attendre pour prendre la défense de ses serviteurs. Par une de ces délicatesses divines dont l'histoire des saints offre plus d'un exemple, saint Joseph fut chargé de l'annoncer à Thérèse.

« Vous m'apprenez, dit-elle au père Juan de Jésus Rocca¹, que le nonce est fort irrité contre moi, qu'il

¹ Lettre du 25 mars 1579.

me traite de femme inquiète, vagabonde, et qui ne songe qu'à courir. Tout cela ne m'attriste guère; mais ce qui me fait saigner le cœur, c'est que mes enfants souffrent à cause de moi et qu'ils soient obligés de se cacher pour n'être pas emprisonnés. Pourtant sachez, mon père, pour vous consoler et vous rassurer, sachez que la veille de Saint-Joseph, une sœur de cette maison étant en oraison¹, ce grand saint, la Sainte Vierge et Notre-Seigneur lui apparurent. Les deux premiers intercédèrent pour la réforme, et Notre-Seigneur dit à cette sœur que l'Enfer se réjouissait de voir la réforme vaincue, mais qu'à l'heure même où le nonce avait rendu la sentence qui devait la détruire, Dieu l'avait sauvée. Il lui dit aussi que nos frères devraient avoir recours au roi et qu'ils trouveraient en lui le cœur d'un père.

« La Sainte Vierge et saint Joseph dirent encore d'autres choses, qu'une lettre ne saurait répéter, et annoncèrent enfin qu'avec le bon plaisir de Dieu, je sortirais de cette prison d'ici à vingt jours. Réjouissons-nous donc, car dorénavant la réforme ira grandissant.

« Pour vous, mon père, il vous faut rester jusqu'à nouvel ordre chez doña Maria de Mendoza. Ne quittez pas sa maison de peur d'être arrêté, jusqu'au jour où nous serons libres. Dites une messe d'actions de grâces en l'honneur de mon père saint Joseph, et ne m'écrivez pas que je ne vous en prie. Dieu veuille vous rendre un saint et parfait religieux. »

¹ C'est d'elle-même qu'elle parle.

L'événement justifia la prédiction faite à la sainte ; un incident qui semblait devoir envenimer encore les affaires, servit au contraire à éclaircir l'horizon. Le comte de Tendilla, qui avait contribué à la fondation des carmes déchaussés de Grenade, étant allé trouver le nonce pour le prier d'accorder à ceux-ci un moment d'audience, n'obtint de lui qu'un refus, et le nonce s'exprima de telle façon sur la réforme et les réformés que le comte de Tendilla, blessé, lui répondit en termes assez vifs pour que le nonce s'en trouvât offensé. Il s'en plaignit à Philippe II et lui demanda satisfaction. « Cela est juste, répondit le roi, et nul dans mon royaume ne doit manquer de respect au représentant du souverain pontife ; mais, ajouta-t-il, je sais aussi l'opposition que les carmes mitigés font à ceux de la réforme, et j'ai lieu de la croire mal fondée puisque ceux-ci mènent une vie très sainte. Obligez-moi, Seigneur nonce, de protéger la vertu. Au jugement de tout le monde, vous ne semblez pas la favoriser assez, et l'on sait trop que vous n'aimez guère les déchaussés. »

Ces paroles, dans la bouche d'un prince aussi absolu que Philippe II, furent un coup de massue pour le nonce. Il sentit qu'il était allé trop loin dans sa partialité pour les mitigés, et prévint que la réforme soutenue par le roi, par le Conseil d'État et par les personnages les plus haut placés du royaume, finirait par triompher. Il savait, d'autre part, que le pape Grégoire XIII, malgré les instances du général des carmes, ne s'était jamais déclaré contre les déchaussés, que

soutenait à Rome l'ambassadeur de Philippe II. Fût-ce grâce à la souplesse de la nature italienne ou à des réflexions plus chrétiennes? Toujours est-il que, lorsque le comte de Tendilla se présenta pour faire les excuses qu'il devait au nonce, celui-ci le reçut gracieusement, et lui fit entendre qu'il désirait la paix : « Soyez persuadé, ajouta-t-il, que mes intentions sont droites. Je serais charmé que Sa Majesté nommât elle-même des commissaires, pour terminer avec moi cette affaire. »

Ce désir fut transmis au roi, qui choisit aussitôt quatre « assistentes » pour délibérer avec le nonce sur les questions en litige. Ce furent don Luis Manriquez, grand aumônier; Laurent de Villavicienza, prédicateur ordinaire du roi; le père Hernando del Castillo et le père Hernandez, tous deux dominicains. Le choix de ce dernier remplit Thérèse de joie; il avait été visiteur apostolique, bien informé par conséquent des différends survenus entre les mitigés et les déchaussés, et grand protecteur de ceux-ci. « Quand j'eus appris, dit-elle, que le roi l'avait nommé commissaire, je regardai notre affaire comme terminée. »

En effet, dès le 1^{er} avril, la commission s'assembla, et le nonce, d'accord avec elle, délivra les carmes déchaussés de la suprématie des mitigés. Il nomma visiteur des provinces de Castille et d'Andalousie, le père Ange de Salazar, lequel, bien qu'il appartint à la mitigation, était cependant aimé et accepté des déchaussés à cause de sa modération. S'il avait eu autrefois le tort de se laisser aller contre Thérèse à des rigueurs injustes, il s'était depuis bien adouci en-

vers elle, et ses préjugés contre la réforme s'étaient peu à peu changés en estime. Son premier acte fut de rendre la liberté à la sainte. Elle revint de suite à Avila, dans son cher couvent de Saint-Joseph d'où elle allait reprendre bientôt le labour de ses fondations.

En même temps, le père de Salazar visitait tous les monastères réformés de Castille, y apportant cette fois, non plus la terreur, mais la paix. Il allait passer en Andalousie quand une maladie arrêta son zèle. D'heureuses nouvelles l'y précédèrent : le nonce et ses quatre assesseurs avaient décidé que, sans avoir égard aux décrets du chapitre de Plaisance, la réforme du Carmel serait maintenue dans son intégrité, que les religieux déchaussés n'habiteraient jamais chez les mitigés; qu'ils choisiraient leurs prieurs, et qu'on prierait le roi de demander au pape d'ériger la réforme en province particulière. Ces trois articles furent signés le 15 juillet de l'an 1579. Thérèse, dès le mois d'avril, avait regardé la guerre comme finie; déjà, il ne lui restait plus que de la compassion pour ses adversaires, avec la reconnaissance qui ne lui faisait jamais défaut envers ses protecteurs. Le 21 avril, elle écrivait au père Gratien :

« Jésus soit avec vous, mon père : puisse-t-il vous avoir donné des Pâques aussi bonnes que je le désire! Dieu fait peu à peu nos affaires, de telle sorte que nous serons bientôt délivrés de ces longues séparations, et que je pourrai enfin vous parler de mon âme. ... Mais j'ai trouvé plaisant d'apprendre qu'à l'heure

qu'il est vous vous mettez de nouveau à désirer des épreuves. Laissez-nous en paix, pour l'amour de Dieu! Vous ne seriez pas tout seul à les supporter. Reposons-nous au moins quelques jours.

« Je sais bien que c'est un pain si précieux que celui qui l'a vraiment goûté, ne fût-ce qu'une fois, comprend qu'il ne saurait y avoir pour l'âme un aliment meilleur; mais, prévoyant que ce pain amer sera imposé à d'autres en même temps qu'à nous, je ne puis en ce moment le désirer. La différence est grande entre souffrir soi-même et voir souffrir ceux qu'on aime. Je vous laisse à décider lequel procure le plus de mérites. »

La protection du roi et le bon vouloir du nonce n'étaient cependant pas tout : c'était au pape à se prononcer sur la séparation des carmes déchaussés et leur érection en province. La demande que le roi allait lui en faire pouvait être traversée par les mitigés. Les fils de Thérèse crurent prudent de députer deux des leurs pour soutenir à Rome même les intérêts de leur cause. Ce moyen, déjà employé après le second chapitre d'Almadovar, n'avait pas réussi : le père Pierre des Anges, chargé de la négociation, s'était laissé séduire à Naples par ses adversaires et était rentré chez les mitigés. — Cette fois, on prit mieux ses mesures; la sainte fut consultée sur le choix à faire, et ne pouvant envoyer ceux qui avaient déjà combattu avec un zèle qui les aurait rendus suspects, elle conseilla de prendre le père Juan de Jésus Rocca dont la prudence ne laissait rien à désirer. Compa-

gnon fidèle des chefs de la réforme, il avait assez souffert avec eux pour que sa fermeté ne laissât aucun doute. On lui adjoignit Diego de la Trinité, prieur de Pastrana.

Ils partirent sous des noms et des vêtements d'emprunt, car le moindre soupçon pouvait nuire au succès de leur mission. Le nonce lui-même l'ignora. Le roi seul et les protecteurs les plus dévoués de la réforme leur donnèrent des recommandations pour ceux dont l'assistance pouvait leur être utile. La somme nécessaire au voyage fut fournie par la charité de quelques amis et la générosité des carmélites. Elles donnèrent, sans compter, le plus clair de leur avoir sans se demander qui leur donnerait ensuite à elles-mêmes le pain quotidien. Leur existence était en jeu dans cette crise suprême, et Thérèse leur avait demandé leur concours, en termes tels qu'un refus était impossible.

« Si vous ne fournissez pas cette somme, écrivait-elle aux prieures de Valladolid, de Véas et de Tolède, je ne saurai comment la gagner. Je n'ai qu'un bras, et je souffre plus, croyez-le, d'avoir ainsi à mendier obole par obole, que de travailler de mes mains. » Les plus courageux efforts répondirent à cet appel, et la somme fut bientôt complète.

C'était un étrange équipage que celui qu'il fallut procurer à ces deux religieux : le père Juan de Jésus avait revêtu l'habit de gentilhomme et portait l'épée. Quittant le nom de sa mère qui était devenu le sien, il avait pris celui de son père, et se nommait désormais Joseph de Bullon. Son compagnon, le prieur de

Pastrana, avait le même costume. Don François de Bracamonte, gentilhomme d'Avila, leur avait fourni des habits, des armes et le prétexte de leur voyage : Joseph de Bullon, disait-on, allait à Rome solliciter les dispenses nécessaires pour que son ami, don François, pût épouser doña Anna de Bracamonte, sa cousine germaine.

La plus ardente à contribuer aux frais du voyage fut Anne de Jésus, prieure de Véas. Présentée à Thérèse en 1570, au Carmel d'Avila, cette âme vaillante avait été de suite agréée par la sainte. « Soyez la bienvenue, lui dit-elle; je ne vous regarderai pas comme une novice, mais comme ma compagne dans l'œuvre de Dieu. »

Anne de Jésus justifia cette parole : elle mit au service de l'ordre sa rare intelligence et de très grandes vertus. « Anne a les œuvres, moi j'ai le bruit, disait parfois Thérèse; j'ai jeté les fondements de l'édifice; mais c'est elle qui le soutient. »

La suite a montré quelle part de mérites devait revenir à chacune d'elles. Ce qui est sûr, c'est qu'à l'époque où les chefs du Carmel étaient captifs ou réduits au silence, l'édifice entier de la réforme ne reposait que sur ces deux femmes. Thérèse, captive elle-même et liée par l'obéissance, ne pouvait agir; mais Anne agissait pour elle; elle réussit à mettre en mouvement les défenseurs du Carmel, à soutenir les persécutés et à fortifier leur confiance ébranlée par la calomnie et les défections.

« Ma fille et ma couronne, lui écrivait Thérèse au

moment où Joseph de Bullon et son compagnon s'embarquaient à Alicante, je ne me lasse pas de remercier Dieu de l'aumône qu'il m'a faite en vous amenant dans cette religion du Carmel. Dieu pourvut les fils d'Israël, à leur sortie d'Égypte, d'une colonne qui les guidait la nuit et les défendait le jour contre les ardeurs du soleil; vous êtes cette colonne qui nous éclaire et nous défend. Tout ce que vous avez fait pour ces deux religieux est très bon. Que le Seigneur, pour qui vous avez travaillé, vous le rende et donne à cette négociation le succès que nous en attendons¹. »

Anne de Jésus avait été associée à Thérèse pour l'aider dans son œuvre comme Anne de Saint-Barthélemy, dans une sphère plus humble, pour la soutenir et la soulager. Toutes deux apportèrent en France le grain de sénevé du Carmel. On sait quel en fut l'accroissement. Anne de Jésus était à la tête des six carmélites espagnoles que le cardinal de Bérulle amena à Paris au mois d'octobre de l'année 1604².

Cependant les deux députés continuaient leur route. Ils débarquèrent en Italie après une heureuse traversée et arrivèrent à Rome au commencement d'août³.

Quelques amis fidèles furent seuls informés de leur présence et pendant plusieurs mois ils durent garder l'incognito. Le père Tostado était à Rome, et le chapitre des mitigés allait s'y assembler pour l'élection d'un

¹ Lettre 248.

² Voir le beau volume de M. l'abbé Houssaye, *Monseigneur de Bérulle et les Carmélites*.

³ 1579.

général. En Espagne, d'ailleurs, la guerre entreprise contre le Portugal retardait l'intervention du roi.

Ces jours d'attente furent employés par le père Juan de Jésus à instruire ses protecteurs de ce qui concernait la réforme. Au mois de décembre arrivèrent enfin les pièces sans lesquelles on ne pouvait rien faire. C'étaient les procès-verbaux des visites canoniques, les rapports faits au nonce et à ses assesseurs, tous favorables aux déchaussés, enfin une supplique de Philippe II au pape, par laquelle il sollicitait la séparation du Carmel réformé et son érection en province.

Grégoire XIII, dont la modération ne s'était jamais démentie malgré les attaques dont la réforme avait été l'objet, fut touché de ces témoignages unanimes¹. Il chargea de l'examen de cette cause la congrégation des réguliers, présidée par le cardinal Maffei. L'un de ses membres, Montalto, depuis célèbre sous le nom de Sixte-Quint, se déclara dès le début l'un des plus ardents défenseurs du Carmel réformé.

L'année 1579 allait finir : c'était l'anniversaire de cette funeste nuit de Noël où la sainte avait tant pleuré sur le sort de ses fils prisonniers. « Comme je me souviens, écrit-elle au père Gratien le 24 décembre, des tristes moments que vous m'avez fait passer par votre lettre reçue ce soir-là, il y a juste un an ! Dieu soit béni, lui qui nous donne des temps meilleurs !

¹ « Quel portrait, écrivait Thérèse à Marie de Saint-Joseph, ont fait de nous tous ces seigneurs ! Ils nous imposent l'obligation rigoureuse d'être telles qu'ils nous ont dépeintes, sous peine de les faire mentir. » (Lettre 263.)

Certes, ce fut une telle nuit, que, dussé-je encore vivre bien des années, je ne l'oublierais pas ! »

Les premiers mois de l'année 1580 amenèrent à Rome des alternatives diverses. Le pape désirait que les pièces du procès fussent communiquées au chapitre général des carmes. Ce chapitre s'assembla le 22 mai, jour de la Pentecôte : le père Jean-Baptiste Caffardo fut élu général de l'ordre, et les délégués capitulaires, pressés de retourner dans leurs provinces respectives, lui confièrent le soin d'exprimer leur opinion au sujet de la réforme.

Cependant, le cardinal Montalto avait si vaillamment plaidé en faveur des carmes déchaussés que tous les membres de la congrégation des réguliers s'étaient décidés à adopter ses conclusions. Mais le père Caffardo, appuyé sur l'autorité du cardinal Buoncompagni, neveu du pape et protecteur des mitigés, fit retarder le jugement.

C'était à lui seul, disait-il, qu'il appartenait de faire un rapport sur cette affaire dont l'ordre entier l'avait chargé. Il proposait un arrangement très favorable, assurait-il, aux deux partis. Cet arrangement consistait à donner alternativement aux déchaussés un provincial de leur observance et un de la règle mitigée, qui se remplaceraient tous les trois ans. Moyennant cette faveur, ils devraient renoncer à former une province à part.

Le cardinal Buoncompagni parla dans ce sens à

¹ Lettre 271 (édition Migne).

Grégoire XIII, et trouva moyen de le rendre assez favorable à cette idée. Les deux députés de la réforme se trouvèrent alors dans un embarras d'autant plus grand que l'ambassadeur d'Espagne, don Luis de Requesens, était alors absent de Rome et que, sans lui, ils n'avaient aucun moyen d'arriver au pape. Les cardinaux de la congrégation des réguliers auxquels ils s'adressèrent leur répondirent que l'affaire était trop avancée pour qu'ils pussent désormais s'en mêler.

Découragés, les pauvres frères se décidèrent à quitter Rome pour ne pas assister à ce qu'ils considéraient comme la ruine de la réforme. Ils s'en allèrent prendre congé d'André Spinola, l'un des deux prélats de la chambre du saint-père, qui leur avait été utile en plus d'une rencontre. La Providence les attendait là. Spinola les engagea à voir au moins avant de partir le cardinal Sforza, auquel l'estime de Grégoire XIII assurait une grande influence, et qui, d'ailleurs, en qualité de protecteur de l'Espagne, avait droit à savoir ce qui intéressait le royaume.

Juan de Jésus suivit ce conseil, et Sforza, l'ami de la dernière heure, ou plutôt l'agent providentiel de Dieu, réussit là où tous les autres avaient échoué.

Quelque désespérée que parût la cause du Carmel réformé, Sforza alla trouver le pape et ne craignit pas de la plaider énergiquement devant lui. Il fit ressortir les merveilleux exemples de vertu donnés à l'Espagne par les fils et les filles de Thérèse, et affirma que l'opposition des mitigés venait en grande partie de la crainte qu'ils avaient de se voir un jour obligés à re-

prendre eux-mêmes la règle primitive. Grégoire XIII, frappé de ces raisons et aussi de l'intérêt persévérant que le roi d'Espagne portait à la réforme, promit d'y réfléchir. « Dans deux jours, dit-il à Sforza, je jugerai définitivement cette affaire en consistoire, après avoir entendu le rapport de la congrégation des réguliers et les observations du général des carmes. »

Il tint parole. Le 22 juin¹, après avoir écouté attentivement les plaidoyers de Montalto et de Sforza et pris connaissance des pièces les plus importantes de l'affaire, Grégoire XIII décida, en dernier ressort, que les carmes et les carmélites de la réforme formeraient désormais une province séparée du reste de l'ordre et qu'ils auraient un provincial élu parmi eux.

Le bref, qui apprit à l'Espagne cette décision, portait que la nouvelle province resterait comme les autres sous l'obéissance du général des carmes, et que celui-ci aurait le droit de visite et de correction, mais seulement par lui-même ou par un religieux de la réforme, sans pouvoir retirer les déchaussés de leurs monastères ni les transférer dans d'autres provinces.

Les carmes et les carmélites réformés devaient jouir de tous les privilèges et indulgences des mitigés, tant qu'ils ne seraient pas en contradiction avec les décrets du concile de Trente. Il leur était défendu de passer chez les mitigés ni dans aucun autre ordre, les chartreux exceptés, sans l'autorisation du pape. Enfin, il était interdit, sous peine d'excommunication, aux supé-

¹ De l'année 1580.

rieurs mitigés et au général lui-même, d'inquiéter ni de molester en rien les religieux qui embrasseraient la réforme.

On ne pouvait désirer une approbation plus haute, un triomphe plus complet. « Il ne s'était jamais rien fait avec une telle autorité, écrit la sainte au père Gratien. Ce qui donne à entendre, ajoute-t-elle, avec son esprit de foi habituel, que le Seigneur *veut* les déchaussés, et qu'il les destine à de plus grandes choses que nous ne pensons. »

Le bref, expédié de Rome le 22 juin, n'arriva que le 15 août entre les mains du roi¹. Philippe II était alors à Badajoz, se préparant à passer la frontière pour commencer la guerre avec le Portugal. Cette grave entreprise ne diminuait pas l'intérêt passionné qu'il portait aux questions religieuses. Il examina donc lui-même les lettres pontificales. L'exécution du bref était confiée à tous les évêques d'Espagne, et spécialement à ceux de Tolède, de Palencia et de Séville, illustres amis du Carmel réformé; mais l'un de ceux-ci étant mort, le roi trouva préférable qu'un seul homme fût chargé de cette mission. A défaut du père Hernandez que Dieu venait de rappeler à lui, il fit agréer par le pape un autre dominicain, le père Juan de las Cuevas, prieur de Talavera.

L'année 1580 s'acheva pendant cette négociation, et l'érection du Carmel réformé en province ne put avoir lieu que quelques mois plus tard.

¹ Boll., p. 203, paragr. 879.

Le 31 mars 1581, un chapitre solennel s'ouvrit à Alcalá. Les prieurs de tous les couvents déchaussés s'y rendirent, accompagnés chacun d'un de leurs frères. Ils se réunirent sous la présidence du commissaire apostolique, Juan de las Cuevas, qui, en présence de plusieurs grands seigneurs, de quelques éminents religieux et de tous les novices et étudiants du collège d'Alcalá, proclama régulièrement la séparation du Carmel réformé. Les assistants apposèrent leur signature au bas de cet acte qui confirmait à jamais l'œuvre de sainte Thérèse. Ensuite eurent lieu les élections. Le père Gratien fut à l'unanimité nommé provincial; le père Mariano, secrétaire; saint Jean de la Croix, Antoine de Jésus, Nicolas Doria et Gabriel de l'Assomption, définiteurs.

Les jours suivants furent employés à rédiger les constitutions, à résoudre les difficultés de détail et à expédier au père Caffardo, à Rome, le récit de ce qui s'était fait.

Avant de se séparer, le chapitre voulut exprimer sa reconnaissance au roi Philippe II et à ceux qui avaient si constamment protégé la réforme. Il fut décidé qu'à perpétuité une messe et des prières quotidiennes seraient dites dans tous les monastères des carmélites pour attirer sur leurs bienfaiteurs la faveur du ciel.

L'influence de sainte Thérèse se révèle dans ce témoignage de gratitude. En voici un autre plus touchant encore : à sa prière, Juan de Jésus et Diego de la Trinité se rendirent à Véas pour porter à Anne de Jésus les remerciements de l'ordre tout entier et leur

reconnaissance personnelle du concours généreux qu'elle avait donné à leur voyage. La sainte, à cette époque, était à Palencia, occupée d'une fondation dont nous parlerons en son lieu. Ce fut pour elle une double joie de se dérober au triomphe et d'en renvoyer l'honneur à sa fille de prédilection. « La gloire de nos œuvres appartient à Anne, » répétait-elle, et elle voulut que l'heureux succès du voyage de Rome lui fût entièrement attribué.

Ainsi se termina la guerre des mitigés contre leurs frères. Cette guerre avait duré six ans, et peu s'en fallut qu'elle ne renversât l'œuvre de sainte Thérèse. Quoi qu'en dise son humilité, il est évident que c'est elle qui soutint presque seule l'édifice chancelant de la réforme. Par son intelligence, sa modération, sa confiance en Dieu, elle parvint à déjouer les ruses de ses ennemis, et vit enfin la lumière et la liberté dissiper l'ombre douloureuse dont son œuvre était entourée.

Écoutons-la encore : elle se recueille en face du succès et le présente à ses enfants, non comme un triomphe, mais comme un enseignement solennel pour le présent et pour l'avenir. « A cette heure, dit-elle¹, nous sommes en paix, personne ne nous trouble plus dans le service de Notre-Seigneur. Aussi, mes frères et mes sœurs, puisque Sa Majesté divine a si bien entendu nos prières, à l'œuvre ! et servons-le de toutes nos forces, Que ceux qui vivent aujourd'hui considèrent les grâces qu'il nous a faites, les peines et les troubles

¹ *Fondations*, chap. xxix.

dont il nous a délivrés; ils en sont les témoins oculaires. Que ceux qui viendront après nous et trouveront tout aplani sous leurs pas, se gardent de déchoir en rien de la perfection de leurs aînés. Qu'on ne dise pas d'eux et par leur faute, ce qu'on dit de certains ordres dont on ne peut louer que les commencements. Ayons toujours devant les yeux l'exemple des prophètes et des saints qui ont porté cet habit du Carmel; veuillons être ce qu'ils ont été. Le combat durera peu et la fin sera éternelle; laissons donc là des choses qui n'existent pas en comparaison de cette fin.

« Maintenant, ajoute-t-elle¹, je puis dire ce que disait le saint vieillard Siméon, car j'ai vu ce que je désirais voir pour cet ordre de Notre-Dame. Je vous demande donc de ne pas importuner le Seigneur pour que je vive, mais au contraire pour que j'aie me reposer, puisque vous n'avez plus besoin de moi. »

Thérèse sentait que sa tâche était achevée. Dix-huit mois à peine lui restaient à passer sur la terre. La fécondité de ses derniers jours n'en devait être que plus admirable. L'infatigable ouvrière ne cessa de travailler pour la gloire de son Maître qu'à l'heure suprême de la mort.

¹ Lettre à Marie de Saint-Joseph, 1581.

LIVRE QUATRIÈME

LES ŒUVRES ET LES LETTRES DE SAINTE THÉRÈSE

CHAPITRE PREMIER

LES OUVRAGES DE SAINTE THÉRÈSE

La fécondité des saints est une des manifestations de la puissance divine. Sans elle, on ne s'expliquerait pas que sainte Thérèse, dont l'existence fut si extraordinairement remplie, dont les travaux et les souffrances ne connurent presque pas de relâche, ait encore trouvé le temps d'écrire.

Elle écrivit pourtant, bien qu'elle s'en défendit. Les directeurs de sa conscience, étonnés et charmés de ce qu'ils découvraient en elle, ne se contentèrent pas de l'entendre; ils voulurent pouvoir lire et approfondir les choses merveilleuses qu'elle leur révélait, avec une originalité de langage tout à fait nouvelle. Ils exigèrent qu'elle écrivit l'histoire de sa vie, non pas tant pour redire ses fautes que pour mettre son esprit en pleine valeur, pour mieux s'expliquer à elle-même sa nature morale, et discerner plus clairement l'action de Dieu

sur son âme et le concours que sa volonté y avait apporté.

Plus tard, on l'obligea encore à écrire le récit de chacune de ses fondations, puis les enseignements qu'elle donnait à ses filles pour les conduire « au chemin de la perfection »; enfin les élans de son âme dans la prière. Il lui fallut se résigner à dévoiler les mystérieuses communications du maître divin qui parlait à son cœur d'une manière plus intime et plus pénétrante peut-être qu'il ne l'avait fait pour aucun de ses amis de la terre.

Bénéissons ces saintes exigences! Sans elles nous n'aurions connu de sainte Thérèse que la vie extérieure. Nous aurions admiré sans doute les proportions harmonieuses, la splendeur et la grâce de l'édifice qu'elle a construit; mais l'intérieur du sanctuaire, le tabernacle, les lampes allumées, qui éclairent d'une flamme vive et pure les mystérieuses profondeurs du temple, qui nous les aurait révélés?

Thérèse seule pouvait le faire. Certes, elle ne se doutait guère qu'en quittant parfois le fuseau pour la plume, elle deviendrait un des écrivains les plus estimés de son pays; que la gloire littéraire viendrait s'ajouter à ses autres gloires; et qu'elle, qui n'en avait cherché aucune; elle, qui avait renoncé « au point d'honneur » si cher à tout cœur espagnol, trouverait dans ce renoncement même un des honneurs les plus enviés et les plus rarement accordés aux femmes.

Pouvait-elle s'imaginer que ses écrits sans apprêt, sans souci de la forme, son naturel et sa simplicité

charmeraient ses compatriotes, ces Castillans fiers et pompeux, « illustrissimes et magnifiques, qui n'entendent pas la plaisanterie, et veulent être traités beaucoup mieux qu'ils ne le méritent » ?

Elle se plaint au contraire de la peine qu'elle trouve à écrire, de son style « long et diffus ». Elle s'excuse de répéter souvent les mêmes choses, « car le temps lui manque pour se relire » ; elle aimerait mieux filer et gagner quelques maravédis pour acheter du pain.

La valeur littéraire des œuvres de sainte Thérèse est leur moindre mérite ; le lecteur en oublie la forme tant il est saisi par le fond. Les mots ne sont plus qu'un voile transparent, à travers lequel la pensée se fait jour et pénètre jusqu'aux dernières profondeurs de l'esprit. Chacun y peut lire son histoire, l'éternelle histoire du cœur humain, misérable par lui-même, généreux et sublime quand le doigt de Dieu l'a touché.

Vous seul, Seigneur, pouvez parler ainsi, est-on tenté de s'écrier quand la sainte répète les paroles divines. Dieu lui parle en effet, et par elle parle aux âmes qu'elle a charge d'instruire. C'est Dieu même qui la met, au moment où elle prend la plume, dans l'état mystique qu'elle doit décrire. Les expressions, les comparaisons lui viennent sans qu'elle les cherche. Elle écrit d'un trait, sans prévoir d'avance ce qu'elle va dire ; sa manière est inimitable et sublime, parce qu'elle est presque impersonnelle.

Overbeck a représenté sainte Thérèse écrivant sous la dictée divine. Elle est debout, le crayon d'une main, un livre dans l'autre ; sa tête est un peu relevée,

ses yeux attentifs; elle écoute; un rayon venu du ciel l'éclaire, et le crucifix suspendu au mur semble l'inspirer. Aucun des portraits de la sainte ne rend mieux l'idéal que nous nous faisons de son âme et de ses traits.

I

LA VIE DE SAINTE THÉRÈSE ÉCRITE PAR ELLE-MÊME

Thérèse écrivit pour la première fois le récit de sa vie sur l'ordre du père Ybáñez, dominicain célèbre, qui l'aida puissamment à la fondation du premier couvent de la réforme. C'était en 1561, la sainte avait alors quarante-six ans. Deux ans après, le monastère de Saint-Joseph étant établi, et le succès de la réforme en partie assuré, un autre dominicain, frère Garcia, de Tolède, pria Thérèse d'écrire de nouveau l'histoire de sa vie. C'est cette seconde relation, plus complète que la première, qui nous a été conservée.

« Je souhaiterais, dit-elle, dans son avant-propos, que de même qu'on m'oblige à dire très exactement la manière de mon oraison et les grâces que j'ai reçues de Dieu, on me permit aussi de faire connaître le nombre et la grandeur de mes péchés. Ce me serait beaucoup plus facile. Mais on me lie les mains sur ce sujet. Il ne me reste donc qu'à conjurer ceux qui liront cette histoire, de se souvenir toujours que j'ai été si mauvaise qu'il n'est aucun des saints qui se sont convertis dont l'exemple me puisse consoler.

« Dès qu'il plut à Dieu de les toucher, ils cessèrent

de l'offenser, tandis que moi, durant de longues années, je ne devins pas meilleure. Il semblait que je résistasse à plaisir aux grâces divines, et je me rendais compte pourtant des obligations qu'elles m'imposaient.

« Dieu soit béni de m'avoir si patiemment attendue ! Je ne saurais trop l'en remercier. Je souhaite que ce récit serve à sa gloire, qu'il me fasse mieux connaître à ceux qui me l'ont demandé, et qu'ils m'aident en retour à faire enfin un bon usage de toutes les grâces que j'ai reçues. »

La relation de la sainte s'arrête à l'année 1563. Elle contient l'histoire de sa jeunesse, de sa vocation, de ses terribles maladies et de ses longues infidélités. Elle y raconte ensuite les oppositions faites de toutes parts à l'idée de la réforme du Carmel, et la réfutation victorieuse qu'y fit la fondation de Saint-Joseph d'Avila, suivie bientôt de plusieurs autres. C'était la preuve convaincante de la divinité de sa mission.

La pensée ne vint pas à Thérèse de compléter plus tard l'histoire de sa vie. Il faut en chercher la suite dans le livre des fondations, dans ses lettres, dans ses instructions à ses filles et dans ce que ses contemporains ont dit d'elle. Les œuvres de la sainte ne se rattachent les unes aux autres par aucun lien ; elles lui furent dictées par la nécessité du moment ou par l'obligation qu'on lui en faisait. Sa vie est surtout l'histoire de son âme et de ses rapports avec Dieu ; c'est une sorte de confession, destinée à n'être lue que de ceux qui l'exigeaient d'elle.

Sur les quarante chapitres qui la composent, plus de

vingt sont consacrés à traiter de l'oraison mentale. C'est pour elle l'intérêt suprême, l'unique nécessaire, le bien d'où découle tous les biens. Rien ne lui semble plus important que d'expliquer clairement les opérations de la grâce divine dans son âme ; aussi ajouta-t-elle en terminant ce long travail et en l'adressant à son directeur :

« Voilà, mon père, l'état où je suis ; je souhaite que ce que j'ai écrit vous soit utile à quelque chose, je ne l'ai pas fait sans peine à cause de mon peu de loisir ; mais j'estimerai cette peine heureuse, si elle vous donne sujet de louer Dieu.

« Je prie Sa divine Majesté de vous conduire par la main et de vous rendre un si grand saint que vous puissiez soutenir de votre vertu et éclairer de vos lumières cette misérable créature qui, en osant écrire sur un sujet si élevé, n'a eu d'autre dessein que de vous obéir.

« Je me suis beaucoup étendue au sujet de l'oraison ; mais quand je songe aux avantages que j'en retire, à la contrition que j'y ressens de mes fautes, aux avis importants que j'y reçois touchant les affaires que j'ai à traiter, il me semble n'en avoir pas encore dit assez.

« Vous connaîtrez par cet écrit mes véritables sentiments, en même temps que les dispositions qu'il a plu à Dieu de me donner. Je sou mets les unes et les autres à votre jugement ; vous savez maintenant tous les replis de mon âme. »

Ceux qui, après le père Ybañez et le frère Garcia, liront le premier écrit de sainte Thérèse, la connaîtront

presque aussi bien qu'eux. Le naturel incomparable de son style, la clarté si simple de ses expressions, laissent voir le fond de son âme, comme on voit le fond d'un ruisseau limpide. L'eau vive qui bouillonne, s'élançe et s'écoule, est bien l'image des mouvements tumultueux de son cœur, de ses hésitations d'abord et de ses défaillances au début de sa course. Mais le courant vainqueur l'entraîne, lui fait surmonter les obstacles, dédaigner les rivages trompeurs, et s'avancer enfin, avec une force toujours croissante, vers le fleuve de vie qui va la conduire jusqu'à l'Océan de l'amour infini.

Ceci s'adresse aux âmes que les illusions trompeuses de ce monde ne suffisent pas à contenter. Qu'elles fassent donc avec sainte Thérèse le chemin d'abord pénible, mais bientôt aplani, qui conduit aux réalités surnaturelles. Elles ne sauraient avoir de meilleur guide, et cette esquisse rapide n'a d'autre objet que de leur inspirer la pensée de lire Thérèse elle-même, et le courage d'entrer dans la voie qu'elle indique. Les saints, qui l'y ont suivie depuis trois siècles, sont innombrables, et leur reconnaissance envers elle peut se résumer dans cette page du grand évêque d'Orléans :

« La vie de sainte Thérèse m'a charmé, dit-il ; j'ai rarement reçu dans ma vie une bénédiction, une impression de grâce plus simple et plus vive.

« Ce qui me frappe le plus dans cette vie, c'est de voir jusqu'où peut aller l'amour, la tendresse de Dieu pour les âmes : c'est vraiment extraordinaire.

« J'admire que Dieu puisse se complaire à entrer

dans un commerce si intime et si tendre avec une pauvre petite créature, qu'il se plaise à y mettre ses délices et à faire en elle des choses merveilleuses.

« Ce qui me frappe encore plus, c'est à quel point on sent que tout cela est vrai, certain. Quel sens divin, sublime et cependant si simple ! Quelle grâce Dieu a faite à son Église en lui faisant révéler ces merveilles de son amour et de son infinie bonté par sainte Thérèse !

« C'est aussi une bien grande grâce que Dieu me fait, que le goût de cette belle et sainte lecture. Après le bonheur et la grâce d'éprouver ces choses, bien loin sans doute, vient la grâce d'en goûter le récit, d'en comprendre quelque chose, d'admirer de si divines merveilles¹. »

II

LE LIVRE DES FONDATIONS

C'est l'histoire des commencements des quinze monastères réformés que sainte Thérèse établit dans les deux Castilles et jusqu'en Andalousie. Il faut y ajouter la fondation des deux premiers couvents de carmes déchaussés, à Durvelo et à Pastrana, dont elle a aussi raconté l'histoire. Bien qu'elle n'ait pas pu partager avec saint Jean de la Croix et son compagnon les premières rigueurs de leur vie contemplative, elle avait été à tel point l'inspiratrice de leur vocation

¹ *Vie de Mgr Dupanloup*, vol. III, p. 367.

qu'aucun détail de leurs débuts dans la vie parfaite ne lui resta étranger. On peut dire d'elle, en toute vérité, ce que disait saint Paul de lui-même, et ce que répètent après lui les âmes, que sépare l'espace matériel, sans que leur union en soit diminuée : *Absens corpore, præsens autem spiritu.*

C'est encore à l'exigence de ses directeurs et à l'obéissance de la sainte, qu'est dû ce livre si vivant des *Fondations*. Il est rempli de faits intéressants, très suivi et très complet malgré ses apparentes lacunes. C'est là qu'il faut chercher l'histoire des vingt dernières années de la vie de sainte Thérèse qu'elle n'a pas songé à écrire ailleurs.

Tout s'y trouve : ses difficultés, ses répugnances, ses souffrances physiques et morales, l'opposition sans motif des uns, le mauvais vouloir systématique des autres, le dévouement spontané de quelques-uns et la fidélité de ceux qui, incrédules d'abord, mais bientôt gagnés à sa cause, devinrent ses plus ardents serviteurs et ses meilleurs amis. Pour ceux-là, Thérèse est prodigue d'éloges et infatigable dans sa reconnaissance, tandis qu'elle atténue le mal et tait les noms de ceux dont elle eut à se plaindre. Pourtant, sa sincérité habituelle laisse deviner en partie ce qu'elle ne dit pas ; elle ne sait pas dissimuler, on voit ses impressions et le fond de sa pensée au travers de ses réticences.

Elle explique ainsi les raisons qui l'amènèrent à écrire ce livre.

« Je n'ai pas seulement lu, dit-elle, mais j'ai éprouvé plus d'une fois combien il importe de pratiquer l'obéis-

sance. C'est par elle qu'on avance au service de Dieu et que l'on acquiert l'humilité, avec l'assurance de ne pas s'égarer dans le chemin du ciel. Notre-Seigneur m'ayant donc fait connaître le prix de cette vertu, je tâche de la pratiquer, malgré la répugnance que j'y trouve en certaines occasions.

« En l'année 1562, frère Garcia de Tolède m'ordonna d'écrire comment s'était faite la fondation de Saint-Joseph d'Avila et plusieurs autres choses qui pouvaient être utiles à mes sœurs. Onze ans après, comme je me trouvais à Salamanque, le père Ripalda, recteur de la Compagnie de Jésus, ayant lu ce récit, crut qu'il serait avantageux de raconter aussi les sept autres fondations déjà faites et les commencements de nos pères déchaussés. Il me commanda donc d'y travailler. Mes grandes occupations, jointes à mon peu de santé, me faisaient trouver cela impossible, et je m'en allai demander à Dieu son secours. Alors j'entendis cette parole : « Ma fille, l'obéissance donne des forces. »

« Puisse cette sainte obéissance m'obtenir la grâce de bien rapporter les faveurs que Dieu nous a faites dans ces fondations ! Je parlerai de chacune en particulier, le plus brièvement que je pourrai, car mon style est si long, que, quelque soin que je prenne de ne pas trop m'étendre, je crains d'ennuyer les autres et moi-même. »

Thérèse écrivit le récit des dix premières fondations, jusqu'à celle de Séville inclusivement, dans l'espace de trois ans. Elle fut plusieurs fois tentée d'abandonner ce travail, qui lui paraissait secondaire en comparaison

des charges multipliées qui pesaient sur elle pendant ces années laborieuses ; mais Dieu ne le lui permit pas. On aime à voir aux saints ces instants de faiblesse, qui font apercevoir l'aiguillon dont Dieu se sert pour les animer à son service. La charmante naïveté de la sainte le rend tout à fait sensible.

« Je commençai, dit-elle, en l'année 1573, à raconter ces fondations. Après en avoir écrit quelques-unes, je résolus d'en rester là ; je ne me confessais plus au père Ripalda, et cela me semblait une peine inutile ; mais le père Gratien de la Mère de Dieu¹ m'ordonna de continuer. Je lui représentai, pour m'en excuser, mon peu de loisir et les autres raisons qui me vinrent à l'esprit ; car j'appréhendais fort d'ajouter cette fatigue à celles que j'avais d'ailleurs. Mais il ne se laissa pas persuader et il se borna à me dire d'y travailler quand je le pourrais. Je l'ai donc fait par soumission, et je l'achève ce quatorzième jour de novembre dans le monastère de Saint-Jean de Tolède où je suis présentement. »

Plus tard, après la grande persécution qui mit en péril la réforme du Carmel, Thérèse écrivit l'histoire des cinq autres monastères qu'elle établit encore avant de mourir. Nous ne dirons ici qu'un mot des souffrances incroyables qui accompagnèrent chacune de ces entreprises presque surhumaines qu'on appelle une fondation.

« Je ne rapporte pas, dit-elle, les grandes incommodités dont je souffris par les chemins, soit du soleil, soit

¹ Il se trouvait à Tolède en même temps que sainte Thérèse, en 1576.

du froid et de la neige, qui durait parfois tout le jour, et surtout de la fièvre et de bien d'autres maux dont j'étais sans cesse travaillée. J'éprouvais de si grandes douleurs qu'elles m'arrachaient quelquefois des plaintes, et je demandais à Notre-Seigneur pourquoi il m'imposait des choses au-dessus de mes forces.

« Un jour, allant de Malagon à Véas, je me trouvai réduite à un tel état, qu'en présence du long chemin qui me restait à faire, je perdis courage; les paroles du prophète Élie me revinrent en mémoire et je dis à Dieu comme lui : « C'en est assez, Seigneur, je n'ai plus la force de souffrir. » Sa divine Majesté, touchée de ma faiblesse, me délivra en un instant de ma fièvre et de mes autres maux.

« Quand Dieu me donnait la santé, je supportais avec joie la fatigue, et je ne me souviens pas que la crainte du travail m'ait jamais empêchée d'entreprendre aucune fondation. Les voyages m'effrayaient d'avance quand ils étaient longs; mais, une fois partie, je les comptais comme peu de chose en comparaison du service de Dieu et de la gloire que devaient lui rapporter ces monastères. J'étais heureuse surtout de contribuer à augmenter le nombre des églises, en songeant à toutes celles que détruisaient les hérétiques; enfin ma joie était complète quand je voyais des âmes si pures louer Dieu avec ferveur et pratiquer parfaitement l'obéissance, la mortification, l'amour du silence et de la solitude¹. »

¹ Le manuscrit du livre des *Fondations*, écrit tout entier de la main de sainte Thérèse, est conservé au palais de l'Escurial.

III

LE CHEMIN DE LA PERFECTION

La fondation du premier monastère de la réforme était récente : sainte Thérèse venait à peine de se réunir à ses filles, quand elles lui demandèrent de mettre par écrit les enseignements qu'elle leur donnait chaque jour de vive voix. Frère Garcia de Tolède secondait leurs instances, et la sainte, sans prévoir encore le miraculeux développement de son œuvre, se rendait compte cependant que « ces pierres vivantes » devaient être taillées, ajustées et polies, de manière à pouvoir assurer l'avenir.

Elle consentit donc de grand cœur à mettre son expérience au service de leur bonne volonté : « Je ne vous dirai rien, assure-t-elle en commençant, que je n'aie reconnu en moi ou dans les autres. » Moins personnel et moins intime que le récit de sa vie, ce livre révèle la fondatrice avec ses rares facultés d'organisation, son art souverain de persuasion et d'entraînement. Elle s'y oublie elle-même et ne songe qu'aux grands intérêts dont elle est chargée. Son unique objet est que Dieu soit servi parfaitement dans cette étroite enceinte, et que la pénitence, qu'elle et ses filles ont embrassée, serve à procurer le salut des hérétiques et des pécheurs. Elle n'a quitté le paisible séjour de l'Incarnation que pour cela.

« Je ne puis voir, dit-elle, tant d'âmes se perdre sans en être navrée de douleur. Pour celles qui sont déjà

perdues, il n'y a plus de remède ; mais je voudrais de toutes mes forces qu'il ne s'en perdit pas davantage. C'est pour ce sujet que nous sommes ici assemblées ; c'est le but de notre vocation, c'est ce que nous devons sans cesse demander à Dieu. »

Thérèse commence ensuite à instruire ses filles de leurs obligations : elle leur enseigne la pauvreté qui sera désormais leur partage, la charité qui doit régner entre elles, la compassion pour les faiblesses d'autrui, le mépris du point d'honneur, l'indifférence pour les dignités et les charges. Elle leur dit le bonheur de leur vocation, les opérations admirables de l'amour divin, la sainte joie des affections surnaturelles, l'assistance efficace et douce qu'on reçoit des amis de Dieu, le bienfait des souffrances, la liberté qu'elles trouveront dans le dépouillement, et le bonheur suprême de voir arriver la mort sans la craindre. Un souffle puissant anime ses paroles ; elle se meut à l'aise dans cette atmosphère haute et large, elle rend la perfection aimable et la fait trouver accessible.

« Nous ne prétendons pas seulement, dit-elle, vivre en religieuses, mais en ermites, à l'imitation de nos pères des siècles passés. S'il peut y avoir un ciel sur la terre, cette maison en sera un sans doute, pour les âmes qui n'auront d'autre désir que de plaire à Dieu. »

Mais la sanctification de leurs âmes ne serait pas un mobile assez généreux pour animer les filles du Carmel à la recherche de la perfection. Thérèse s'élève plus haut. Son amour pour l'Église et pour sa patrie, sa compassion pour les infortunés qu'entraînent à leur

perte les guerres de religion, lui font bientôt franchir l'enceinte du monastère. Les treize religieuses qui y sont enfermées doivent travailler et souffrir pour obtenir de Dieu qu'il ne se laisse pas sans témoignage parmi les hommes, pour qu'il envoie à son Église des apôtres et des pasteurs dignes d'elle. Le secours doit venir à la chrétienté, non par les forces séculières, mais par les armes spirituelles. Affirmer cela en Espagne et sous le règne de Philippe II, ne témoignait pas moins de courage que de bon sens de la part de la sainte.

« Puisque nous sommes, continue-t-elle, incapables de rendre nous-mêmes service à notre divin Roi, efforçons-nous au moins d'aider ceux qui, possédant la science et la doctrine, travaillent avec courage pour Lui. Pensez-vous, mes filles, qu'il leur faille peu de vertu pour vivre dans le monde, pour traiter avec lui, et demeurer pourtant ses ennemis ! Il leur faut vivre sur la terre comme en un lieu de bannissement ; ils doivent être des anges et non des hommes. Et nous, que Dieu met en lieu où nous sommes affranchies des affaires, des engagements et des conversations humaines, nous devons, par nos prières, soutenir leurs combats. Nous aurons ainsi combattu pour Dieu, et, pour ma part, j'estimerai heureux les travaux que j'ai soufferts pour établir cette maison. »

Telle fut, telle est encore la mission du Carmel. Sa part est glorieuse dans la lutte de la vérité contre l'erreur ; il est au premier rang de ceux qui souffrent et se dévouent pour arrêter le mal qui envahit le monde ; il prie pour les pécheurs et détourne le cours de la justice

de Dieu ; il contribue au triomphe du bien. Les prières et la pénitence des filles de Thérèse ont, dans une mesure plus considérable qu'on ne l'imagine, aidé à la régénération religieuse et sociale entreprise par le concile de Trente ; et maintenant, aux heures de trouble, le Carmel prie encore et sauve le monde, qui ne s'en doute pas. Le chemin de la perfection, c'est la charité.

IV

LE CHATEAU DE L'ÂME

Ce fut au travers de la persécution suscitée contre la réforme par les carmes mitigés, que Thérèse écrit son livre des *Demeures*. Elle était à Tolède, à demi prisonnière, et c'était la moindre des épreuves qui l'accablaient alors après bien d'autres. Fût-ce pour l'en distraire, en détournant l'activité de son esprit sur un autre sujet, ou simplement parce qu'ils sentaient eux-mêmes le besoin d'un accroissement de lumières pour conduire les filles du Carmel dans les voies divines ? Toujours est-il que le père Gratien de la Mère de Dieu et le docteur Velasquez, depuis évêque d'Osma, se réunirent pour la prier d'écrire encore sur l'oraison.

Ils lui en donnèrent pour motif que le livre de sa vie ayant été saisi par l'Inquisition, les enseignements qu'il contenait étaient sans effet et qu'il fallait nécessairement y suppléer.

La sainte, affaiblie par l'âge et les infirmités¹, n'obéit pas sans répugnance. « A quoi bon ? disait-elle au

¹ C'était en 1577 ; elle avait soixante-deux ans.

père Gratien qui la pressait de commencer. A quoi servira que j'écrive encore sur ce sujet, que tant de savants ont traité? Je ne suis qu'une ignorante, et je ne sais comment m'exprimer. Pour Dieu, laissez-moi filer ma quenouille, aller au chœur, et remplir comme les autres mes devoirs de religion¹. »

Le Seigneur répondit lui-même aux objections de Thérèse. C'était la veille de la fête de la Trinité; la sainte, après avoir quitté le père Gratien, songeait sans grand élan au titre qu'elle pourrait prendre pour l'ouvrage qu'on lui demandait, lorsque Dieu même le lui fournit. Il lui montra un globe de cristal d'une beauté merveilleuse, qui représentait un château fort; il était partagé en sept demeures distinctes. Dans la septième, placée au centre, le roi de gloire était assis, environné d'une splendeur qui illuminait jusqu'aux murs du château. Les autres demeures étaient d'autant plus éclairées qu'elles se rapprochaient davantage du centre. Cette clarté divine ne dépassait pas l'enceinte extérieure du château. Au dehors régnaient les ténèbres; des animaux immondes, des reptiles de toutes sortes peuplaient les fossés.

Tout à coup, Thérèse vit la lumière disparaître, le cristal devint terne, une odeur empestée se répandit dans l'air, et, par la porte ouverte, les bêtes venimeuses se précipitèrent dans le château. Tel est, lui fut-il dit, l'état de l'âme souillée par le péché mortel².

¹ *Histoire des Carmes déchaussés*, t. II, chap. x.

² Yèpes (livre I, chap. xx). La sainte lui raconta cette vision à une époque où il remplît près d'elle l'office de confesseur.

Le maître était resté au centre, mais caché et comme impuissant. La sainte comprit par cette vision que Dieu est, par son essence même, en chacune de ses créatures, et que les suites effrayantes du péché viennent de ce qu'il est commis, non seulement devant Dieu, mais en Dieu même. Elle sentit en même temps combien il serait utile d'enseigner aux âmes à chercher le Seigneur aux plus intimes profondeurs d'elles-mêmes où il habite réellement, plutôt que dans une contemplation extérieure et indéterminée.

L'idée fondamentale du livre était trouvée. Thérèse l'intitula : *les Demeures ou le Château intérieur*, et résolut d'y définir les sept degrés de l'oraison, à l'aide desquels l'âme gravit la mystérieuse échelle de Jacob, pour entrer dans la septième demeure où elle sera enfin réunie à son maître.

Le jour même de la Sainte Trinité, Thérèse commença à écrire, et son travail fut achevé le 29 novembre de la même année. Six mois lui avaient suffi à composer ce traité de l'oraison, l'un des plus élevés et des plus complets parmi ceux que nous ont laissés les auteurs mystiques.

Un préjugé fâcheux s'attache à cette œuvre et la représente comme abstraite et difficile à comprendre ; c'est une erreur, et, au contraire, si peu versé qu'on soit en ces matières, l'esprit les trouve intelligibles sous la plume de sainte Thérèse. Elle n'a d'autre dessein que d'expliquer à ses filles ce que Dieu lui a fait connaître des merveilles qu'il opère dans les cœurs dociles, et les pièges qu'invente le démon pour s'y opposer. Elle

le fait en termes très simples et se sert de comparaisons faciles à saisir. Les âmes auxquelles elle s'adresse sont inexpérimentées dans les choses surnaturelles; il faut donc avant tout leur parler clairement pour les faire pénétrer peu à peu jusqu'aux profondeurs mystérieuses du règne de Dieu.

Ce traité est regardé comme un chef-d'œuvre par ceux qui marchent à la suite de sainte Thérèse dans le chemin des parfaits. Il n'est pas moins utile aux âmes que Dieu conduit d'une autre manière; ils y trouvent des lumières faites pour les aider puissamment dans leur combat contre le monde et contre leurs passions; Thérèse y démontre que la perfection ne consiste pas dans les grâces extraordinaires, les visions et les extases. Dieu les donne à qui il lui plaît, et le plus souvent au prix de souffrances telles que bien téméraire serait celui qui envierait aux saints autre chose que leurs vertus. Chacune de ces grâces surnaturelles a pour contrepoids des épreuves dont la moindre dépasse les forces ordinaires. Dieu exige des saints des preuves d'amour dont frémit la nature humaine; mais il met à la portée de tous l'accomplissement de sa volonté. C'est, en même temps que la condition essentielle du salut, le chemin assuré de la réalisation de ses desseins providentiels sur chacune de ses créatures¹.

¹ Le « Château de l'âme » ne fut connu que de peu de personnes pendant la vie de sainte Thérèse; le père Gratien craignait que l'Inquisition ne s'en emparât comme elle l'avait fait du livre de sa vie. Il le confia cependant à don Cerezo Pardo, auquel il avait de grandes obli-

V

LES PARAPHRASES DU PATER

« Le Pater est à lui seul une preuve de la divinité de Jésus-Christ ; l'homme était impuissant à composer une telle prière. Tout y est, dans une admirable simplicité ; elle est calme, unie, distincte, et chaque demande profonde et touchante sans apparence d'émotion¹. »

Sainte Thérèse a commenté à deux reprises cette prière divine : la première fois en terminant le « Chemin de la perfection » où elle n'occupe pas moins de vingt-cinq chapitres, et la seconde sous la forme de méditations pour chaque jour de la semaine. Elle adresse aux simples d'esprit, en même temps qu'à ses filles, les explications que Dieu lui suggère, et élève à l'aide du Pater tout l'édifice de la sanctification des âmes, depuis la foi qui en est la base jusqu'au sommet de l'union avec Dieu.

Thérèse a trouvé dans le Pater sa vie tout entière, le moyen infallible d'arriver à Dieu et de recevoir de lui tout ce qu'il faut pour elle et ses filles. Aussi, leur enseigne-t-elle à le dire de manière à suffire aux besoins de chacune d'elles, depuis la converse qui ne sait pas lire jusqu'aux âmes les plus avancées dans la contemplation.

gations, et la fille de ce seigneur s'étant faite religieuse au Carmel de Séville, y apporta le précieux manuscrit. On l'y conserve encore dans une reliure d'argent, enrichie d'émeraudes.

¹ Mgr Dupanloup (notes inédites).

« Rendons grâces à Dieu, leur dit-elle, de nous avoir appris cette prière. Je ne saurais voir sans étonnement que ce peu de paroles renferme réellement toute la perfection. Sans avoir besoin d'aucun livre, il nous suffit de l'étudier pour y trouver tout ce qu'il nous faut. Notre-Seigneur nous y enseigne à prier de telle sorte que, si j'en étais capable, je pourrais, en bâtissant sur ce fondement, faire un grand traité de l'oraison.

« Quand je cherche à comprendre pourquoi Jésus-Christ n'a pas expliqué plus clairement ces choses si élevées, il me semble que cette prière devant être générale, il a voulu que chacun croie la bien entendre et puisse en la disant demander tout ce qui suffit à ses besoins. Ainsi les contemplatifs, qui méprisent les choses périssables, ne demandent à Dieu que les faveurs célestes, tandis que ceux qui sont engagés dans le monde le prient de leur donner les biens temporels nécessaires à eux et à leur famille.

« Mais quant à pardonner les offenses et à soumettre à Dieu notre volonté, nous y sommes tous obligés ; il n'y a que du plus ou du moins. Les parfaits se soumettent parfaitement, pardonnent parfaitement, au lieu que les autres se bornent à satisfaire tant bien que mal à ces devoirs. Nous avons un maître si bon qu'il accepte tout, et si nous disons seulement cette prière sincèrement elle suffit à l'engager à nous exaucer. Il aime tant la vérité qu'il donne toujours plus qu'on ne lui demande. »

Thérèse commence alors l'explication des demandes du Pater. Elle le met à la portée des esprits qui n'ont

pas l'habitude de s'appliquer à Dieu, mais qui, par cela seul qu'ils sont chrétiens, doivent au moins savoir ce qu'ils disent quand ils prient.

« Lorsque je récite le Credo, il est juste que je sache ce que je crois, et quand je récite : Notre Père, je dois savoir aussi quel est le père que j'invoque. — A moins, ajoute-t-elle plaisamment, qu'on ne croie qu'il suffit de prier par coutume et de prononcer des paroles sans les comprendre. Que les savants en décident ! Mais je désire, mes sœurs ; que nous ne nous en contentions pas, et je prie Dieu de ne pas permettre qu'en récitant une prière si sainte nous oublions celui qui nous l'enseigne avec tant d'amour. »

La sainte passe rapidement de la prière vocale à l'oraison et montre que l'une mène à l'autre avec l'assistance de la grâce. Elle enseigne à ses filles le moyen de recueillir leurs pensées et leur apprend que Dieu fait souvent passer tout à coup les âmes de la prière méditée à l'oraison de quiétude, première forme de la contemplation. Elle ramène à chacune des demandes du Pater, les autres degrés de l'oraison ; l'union, l'extase et le ravissement. Puis, descendant de ces hauteurs, elle leur décrit les tentations qu'elles auront à traverser : la fausse humilité, le goût des pénitences indiscretes, la présomption. Elle affirme que la crainte de Dieu, jointe à son amour, leur suffira pour vaincre le démon. Ces deux sentiments, une fois bien affermis dans l'âme, la mettent à même d'agir avec une sainte liberté et de s'oublier enfin pour commencer à se rendre utile à son prochain.

« Il ne m'était jamais venu à l'esprit, ajoute Thérèse comme conclusion, que cette prière renfermât de si grands secrets, ni qu'elle pût enseigner aussi complètement le chemin qu'il faut suivre pour arriver à Dieu. Maintenant que j'achève de la dire avec vous, je commence à comprendre combien est grande la consolation qu'elle renferme...

« Si le père Dominique Bañez, qui m'a obligée à faire cet écrit, juge qu'il puisse vous être utile, j'en serai contente. S'il trouve, au contraire, que ce n'est pas digne d'être lu, vous vous contenterez, s'il vous plait, de ma bonne volonté. »

Cette paraphrase du Pater, appliquée aux besoins de la vie religieuse, n'est pas la seule que la sainte ait écrite. Avant de chercher pour ses filles, dans cette courte et sublime prière, des instructions détaillées, elle y avait trouvé pour les âmes moins avancées dans la perfection le sujet de considérations faciles à méditer et à résumer.

Il y en a sept, autant que de demandes dans le Pater, une pour chaque jour de la semaine. « Nous voyons, au sixième chapitre du Lévitique, dit Thérèse, que pour empêcher le feu sacré de s'éteindre, Dieu commanda aux prêtres d'y apporter chaque jour du bois. De même, pour que l'amour ne s'éteigne pas dans nos âmes, il faut le rallumer tous les jours par l'Oraison dominicale; c'est le bois le mieux fait pour l'entretenir.

« Et de peur que l'âme ne s'attîdisse en répétant si fréquemment cette sainte prière, il m'a semblé à propos d'en partager les sept demandes en autant de médita-

tions et de donner à Dieu pour chacune d'elles un nom particulier, qui résume ce que nous désirons obtenir de lui.

« Ce moyen réveillera notre attention et nous excitera à aimer Dieu plus ardemment. Nous dirons donc :

« Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié.

« Notre Roi, que votre règne arrive.

« Époux de mon âme, que votre volonté soit faite.

« Notre Pasteur, donnez-nous, aujourd'hui, le pain dont nous avons besoin.

« Notre Rédempteur, pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à nos frères.

« Notre Docteur, ne nous laissez pas succomber à la tentation.

« Notre Juge, délivrez-nous du mal. »

Chacune de ces paroles est commentée par la sainte d'une manière courte et substantielle qui convient également aux forts et aux faibles, car le Pater est pour le chrétien le pain spirituel dont aucun ne saurait se passer.

Ces sept méditations sont suivies de dix-sept autres¹, ou plutôt, selon le texte espagnol, d'« exclamations » ou d'effusions après la communion. Ce sont les élans de la sainte vers Dieu, sa peine d'être encore loin de lui, le déchirement qu'elle éprouve entre son désir de jouir de lui et le zèle qui l'excite à répandre son amour. Elle prie pour les pécheurs, pour les âmes en-

¹ Édition Migne, 1840.

durcies, afin que Dieu les délivre de leur esclavage, pour les cœurs lâches ensevelis dans leur mollesse; elle rappelle à Dieu sa miséricorde et le supplie de donner à ses créatures la liberté parfaite, qui consiste à ne plus pécher.

VI

LES PENSÉES SUR L'AMOUR DE DIEU

EXPLICATION DE QUELQUES PAROLES DU CANTIQUE DES CANTIQUES

Ces pensées complètent la description faite par Thérèse de l'état d'une âme arrivée à la septième demeure, c'est-à-dire au sommet de l'union avec Dieu. Elle y révèle l'amour que Dieu témoigne à l'homme au centre de son être. Il emprunte à l'amour humain, dans le Cantique des Cantiques, son langage le plus passionné pour exprimer sa divine tendresse. Il se montre tour à tour sous les traits d'un père, d'un ami, d'un frère, d'une mère. C'est un voyageur qui réclame l'hospitalité, un voisin qui frappe à la porte, un enfant qui demande à naître. Cela ne suffit pas, il arrive au dernier terme de l'amour : c'est un amant, c'est un époux; l'âme peut se livrer à lui sans crainte, il comblera les profondeurs de son insatiable besoin d'aimer.

La sainte explique, avec l'autorité de son expérience, ces images qui nous dépassent. « Ne vous étonnez pas, dit-elle, quand vous rencontrez, dans l'Écriture sainte, des expressions si vives de l'amour de Notre-Seigneur. Celui qu'il nous a témoigné par ses actes va si au delà de ces paroles qu'il m'étonne bien davantage. Ces mots tendres, qui vous surprennent, n'approchent pas de

l'affection exprimée par sa vie et par sa mort. Ils renferment pourtant un sens mystérieux, car les hommes instruits auxquels j'en ai demandé l'explication m'ont répondu qu'aucun docteur n'avait pu traiter ce sujet d'une manière satisfaisante. Je ne saurais me flatter d'y réussir mieux qu'eux ; je prétends seulement, mes filles, partager avec vous les consolations que j'y trouve quand il plaît à Notre-Seigneur de m'en donner quelque intelligence. Pourvu que nous ne disions rien de contraire à la foi, il nous est permis de considérer les trésors renfermés dans l'Écriture sainte et d'exprimer ce que nous croyons en comprendre, avec l'approbation de ceux qui sont chargés de nous conduire. »

Thérèse commence alors à expliquer cette parole mystérieuse du Cantique des Cantiques : « Que le Seigneur me baise d'un baiser de sa bouche. » Ce baiser signifie la paix que Jésus-Christ donne à l'âme. La paix est inséparable de l'amour et les fruits de cette paix sont admirables. « Dieu, dit la sainte, emploie tant de moyens pour faire alliance avec nos âmes, qu'il ne tient qu'à nous d'être ses amis. » Pourtant, elle met ses filles en garde contre l'illusion des fausses paix, de la paix dans la tiédeur, dans les petites fautes et parfois même dans les plus grandes. Elle leur fait l'histoire des fausses dévotions à tous les degrés, des erreurs dans lesquelles on tombe sur soi-même et sur les vertus qu'on croit posséder. « Quand il m'arrive de rencontrer des personnes de cette sorte, ajoute-t-elle, elles me font trembler d'être moi-même dans l'illusion, plus que tous les pécheurs que j'ai connus. »

Et puis, continuant à décrire les mystérieuses manifestations de l'amour divin, Thérèse ajoute : « Lorsqu'il plaît à Notre-Seigneur de donner à une âme le baiser de paix, il contracte avec elle un lien qui ne peut être compris que de ceux qui en ont ressenti la douceur. L'être tout entier se sent fortifié comme par une liqueur précieuse qui le pénètre et le remplit de joie. C'est, à mon avis, ce que l'épouse exprime en disant : Le lait qui coule de vos mamelles est plus délicieux que le vin; son odeur surpasse celle d'un parfum exquis.

« L'âme se trouve alors enveloppée de lumière et son époux lui fait connaître le néant du monde. Elle ne voit pas le maître qui l'instruit, mais elle sait avec certitude qu'il est en elle et la nourrit de ce lait délicieux qui l'affermite dans la vertu et la rend digne de nouvelles faveurs. Elle est renouvelée jusqu'en ses dernières profondeurs par cet aliment céleste et comprend que toutes les joies terrestres réunies n'approcheraient pas de ce bonheur au-dessus des sens. Enfin, elle est instruite et fortifiée par celui qui est la source de la grâce, et Dieu, de son côté, prend plaisir à lui témoigner sa tendresse, comme une mère se plaît à contempler et à caresser son enfant.

« Heureuse du baiser divin de son maître et transformée par ses bienfaits, l'âme chante son bonheur en disant : Je me suis assise près de celui que j'aime; rien n'est comparable au fruit qu'il m'a donné. Il m'a fait entrer dans son cellier et boire d'un vin excellent; il a ordonné en moi la charité.

« O vous, qui vous exercez à l'oraison, dit la sainte,

pesez chacune de ces paroles et voyez en combien de manières nous pouvons considérer Notre-Seigneur ! Il est cette manne du ciel où se rencontrent toutes les saveurs ; celle des enfants d'Israël au désert n'en fut que la figure. Il est l'ombre¹ qui cache l'accomplissement des promesses divines, selon cette parole de l'ange à la vierge Marie : La vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre¹. C'est avec raison que l'on parle de l'ombre de la divinité², car il y a ici-bas comme un nuage qui nous empêche de la voir. A travers ce nuage, il plaît parfois au soleil éternel de laisser passer un de ses rayons pour nous faire comprendre qu'il est près de nous. »

Après avoir ainsi ravi sa créature et l'avoir fortifiée par le vin mystérieux et les fruits divins qui l'ont rendue capable de servir et de souffrir, le Seigneur ordonne en elle la charité³, c'est-à-dire règle les mouvements de son cœur.

« Il me semble, dit à ce sujet Thérèse, que l'on peut ici comparer l'âme à de l'or très pur, que Dieu prend plaisir à enrichir de pierres précieuses d'une valeur inestimable. Elle devient alors si brillante que son éclat ne peut plus demeurer caché ; l'amour qu'elle éprouve pour son maître déborde au delà d'elle-même et se répand sur d'autres âmes, à la sanctification desquelles il lui est donné de contribuer. Elle comprend que la charité lui est ordonnée et s'oublie entièrement

¹ « Virtus Altissimi obumbrabit tibi. »

² « Umbra sum ab æstu. »

³ « Ordinavit in me charitatem. »

elle-même. L'intérêt de ses frères est désormais le seul qui la touche parce qu'elle connaît l'amour de Dieu pour chacune de ses créatures. C'est ainsi que la Samaritaine quitta Notre-Seigneur pour rendre ses concitoyens participants de son bonheur, et elle en fut récompensée par le profit qu'ils retirèrent de sa prédication. Quelle meilleure consolation pouvons-nous avoir en cette vie que celle d'être utiles à quelques âmes ?

« Je ne m'étendrai pas davantage sur ces choses, ajoute en terminant la sainte; je n'ai voulu vous découvrir qu'une partie des mystères que renferme cet admirable cantique dans son apparente obscurité. Ils sont tels que je ne pourrais sans témérité m'engager plus avant dans cette explication. Que le divin époux de vos âmes vous donne l'expérience de ce que j'ai tâché de vous faire entendre, et qu'il daigne surtout y ajouter la faveur de n'en pas profiter seulement pour vous-mêmes. Ainsi soit-il. »

CHAPITRE II

LES LETTRES DE SAINTE THÉRÈSE

Les lettres de sainte Thérèse la font connaître mieux peut-être qu'aucune de ses œuvres. On l'y trouve tout entière avec sa haute sagesse, son aimable bon sens, son infatigable dévouement à ses amis, son courage, son entrain, et aussi sa gaieté, qui illumine et adoucit ses enseignements les plus austères.

Malheureusement, les lettres de la jeunesse de la sainte n'ont pas été conservées; le récit de sa vie y supplée sans nous en dédommager complètement. Les plus anciennes ne remontent qu'à l'an 1561. Thérèse avait quarante-six ans, l'œuvre de la réforme était en préparation, et avec elle ce qu'on peut appeler la vie publique de la sainte.

Ses premières lettres sont adressées à son frère, Laurent de Cepeda. C'était l'aîné de la famille, le protecteur et l'auxiliaire dévoué de Thérèse pendant toute sa vie. Jeune encore, il avait quitté l'Espagne pour les Indes Occidentales dont la découverte récente offrait aux gentilhommes castillans un moyen de fortune et de gloire. Trois frères de Thérèse s'engagèrent dans ces

expéditions aventureuses et deux y périrent. Laurent seul revint, après un séjour de vingt-quatre années. Il rejoignit sa sœur à Séville, au moment où la fondation de cette ville semblait près de périr. Son arrivée providentielle la sauva, et depuis ce jour les filles de Thérèse eurent en lui un frère dont l'intelligence égalait le dévouement.

C'était un chevalier dans toute la force du terme, une âme élevée, un vrai chrétien. Quoique marié et père de famille, les intérêts temporels tenaient peu de place dans son cœur. Thérèse lui rendit au centuple tout le bien qu'elle reçut de lui, en l'initiant à la vie divine. L'oraison, la mortification, les œuvres de charité consolèrent ses dernières années. Il mourut en 1580, deux ans avant sa sœur, qui le pleura en remerciant Dieu d'avoir fait de lui un bienheureux. « Il était, dit-elle, si détaché de la vie, qu'il ne prenait plaisir qu'à parler de l'éternité. » Heureuse famille, heureux pays et heureux temps, où de pareils sentiments n'étonnaient personne!

Quelques passages des lettres de la sainte feront mieux connaître Laurent de Cepeda. La première est datée du 30 décembre 1561; Thérèse était encore à l'Incarnation d'Avila et son frère déjà au Pérou :

« Que je suis contente, mon cher frère, de savoir que vous prenez le chemin du ciel : c'est ce que je désirais le plus apprendre, et jusqu'à présent cela m'avait donné de grandes inquiétudes. Je regarde comme une des plus grandes grâces que Dieu m'ait faites de vous avoir fait comprendre le néant du monde et de vous

avoir inspiré le dessein de vous en retirer. Qu'Il vous donne d'avancer toujours de plus en plus dans son service. Puisque la récompense qui nous attend doit être sans mesure, nous ne devons pas nous arrêter en chemin; il faut faire au moins chaque jour quelques pas en avant, en sorte qu'il paraisse, comme c'est la vérité, que nous sommes à la guerre, et que nous ne voulons ni nous reposer, ni rien négliger, que nous n'ayons remporté la victoire. »

Le 17 janvier 1570 :

« Je rends grâces à Dieu du dessein qu'Il vous a inspiré¹. J'espère que ce sera pour sa gloire et pour votre plus grand bien. On ne cesse de prier pour vous dans toutes nos maisons, afin que Dieu vous ramène heureusement dans votre patrie. Puisque c'est votre intention de vous attacher désormais à Lui, qu'Il vous fasse prendre le meilleur parti pour vous et pour vos enfants.

« Vous ai-je mandé que nous avons six couvents de religieuses et deux de religieux? Ceux de religieux sont des écoles de perfection, et quant aux autres, ils sont en tout semblables à celui de Saint-Joseph d'Avila. Vous ne sauriez croire combien je suis encouragée de voir le zèle et la pureté avec lesquels Dieu est servi dans ces maisons. Je vous ai dit aussi, mon cher frère, combien le secours que vous avez fait passer à ma sœur² est venu à propos. J'ai toujours admiré son courage dans les afflictions et dans l'indigence par lesquelles Dieu l'a éprouvée; peut-être veut-il aujourd'hui

¹ De revenir en Espagne.

² Jeanne d'Ahumada, femme de Jean d'Ovalle.

la consoler. Pour moi, je n'ai besoin de rien, j'ai plus qu'il ne me faut. Aussi lui donnerai-je une partie de ce que vous avez eu la générosité de m'envoyer, et j'emploierai le reste en bonnes œuvres à votre intention. En vérité, le monde est si intéressé, que cela me donne l'horreur de l'argent.

« Ce sera une grande satisfaction pour moi de vous revoir. J'en reçois si peu de toutes les choses de la terre, que, peut-être, Notre-Seigneur veut-il que j'aie celle-ci et que nous nous réunissions pour travailler à sa gloire et au salut des âmes. Je suis touchée, plus que je ne puis le dire, d'en voir tant qui se perdent, et vos pauvres Indiens me font une peine extrême. Dieu veuille les éclairer ! Il faut convenir que la misère est grande partout, aussi bien ici que là-bas. J'ai occasion de voir différents pays et de parler à quantité de gens, et la plupart du temps les hommes me semblent pires que des bêtes. Il faut, en vérité, que nous n'ayons pas le moindre souci de la dignité de notre âme pour la dégrader au point où nous le faisons. Prions Dieu qu'il nous éclaire.

« ... Je souhaite de tout mon cœur que vous compreniez la grâce que le Seigneur vous a faite, en donnant une si belle mort à votre chère femme. J'espère qu'elle n'a plus maintenant besoin de nos prières et que Dieu l'a mise en son repos. Efforcez-vous, cher frère, de surmonter votre chagrin ; considérez qu'il n'appartient qu'à ceux qui ne croient pas à la vie éternelle de s'affliger excessivement sur le sort de ceux qui en jouissent en sortant de la vie misérable de ce monde.

Mille compliments, je vous prie, à mon frère don Jérôme; cette lettre servira pour vous deux. J'ai bien de la joie d'apprendre qu'il prend des arrangements pour revenir ici dans quelques années. Je voudrais que nous fussions tous réunis afin de nous prêter un mutuel secours pour nous retrouver un jour dans l'éternité. »

Le 2 janvier 1577, après le retour et l'établissement de don Laurent aux environs d'Avila, Thérèse lui écrit :

« Savez-vous, mon cher frère, que c'est le démon qui vous porte à vous repentir d'avoir acheté la terre de la Serna, et cela pour vous détourner de remercier Dieu de la grâce qu'il vous a faite en vous procurant cette acquisition? Mettez-vous donc une bonne fois dans l'esprit que vous ne pouviez faire une meilleure affaire, puisque vous assurez par là du bien à vos enfants, et quelque chose de plus que du bien, de l'honneur. Encore un coup, prenez garde que c'est une véritable tentation et ne pensez plus qu'à louer Dieu. N'allez pas vous imaginer que si vous aviez plus de temps à vous, vous feriez plus d'oraison; désabusez-vous de cette idée. Un temps aussi bien employé que celui qu'on passe à prendre soin du bien de ses enfants, ne nuit jamais à l'oraison. Dieu donne parfois en un moment plus de grâces qu'il n'en accorde à de longues prières; la mesure du temps n'est pas celle de ses faveurs, et celui que vous emploierez à améliorer vos terres sera bien employé. Vous serez charmé, en été, d'y aller passer quelques jours; Abraham et Jacob ne laissaient pas d'être des saints parce qu'ils prenaient soin de leurs troupeaux, mais comme nous sommes naturellement ennemis du

travail, le moindre nous fatigue. Il m'en arrive autant à moi-même, et c'est pour cela sans doute que Dieu permet que j'aie toujours mille affaires qui m'embarassent.

« Dites s'il vous plaît à Térésita¹ qu'elle ne craigne point que j'aime personne autant qu'elle, qu'elle distribue les images et qu'elle en donne quelques-unes à ses frères; j'ai grande envie de la voir. Ce que vous avez écrit d'elle à Séville m'a fort édifiée. On m'a envoyé ici² vos lettres qui ont fort diverti nos sœurs. Elles les ont lues à la récréation. Qui voudrait vous interdire la plaisanterie, mon cher frère, ferait bien d'abord de vous ôter la vie; mais comme c'est à des saintes que vous avez affaire, vous n'y prenez pas garde et vous avez raison. Ce sont de véritables saintes que ces filles, elles me jettent à chaque instant dans la confusion.

« C'était hier la fête du Nom de Jésus, nous eûmes grande réjouissance au couvent. Dieu vous rende votre présent. Je ne sais comment reconnaître tous vos bienfaits, à moins que vous ne veuillez accepter en échange ces couplets que je fis un jour que j'étais très absorbée en oraison. Il me semblait, à mesure que je les composais, qu'une douce paix s'introduisait dans mon âme. Je ne sais si je m'en souviendrai; c'est seulement pour vous montrer que d'ici même je cherche à vous procurer quelque délassement.

Vous triomphez, ô beauté sans seconde,
Par vous, j'éprouve un tourment enchanteur,

¹ La plus jeune des enfants de Laurent.

² A Tolède.

Et vos attraits me détachent du monde
 Sans qu'il en coûte un soupir à mon cœur.

Qu'il est puissant, ce nœud qui joint ensemble
 Les deux objets les moins faits pour s'unir!
 Tant que ce nœud, par vos soins les assemble,
 Les plus grands maux se changent en plaisir.

Le rien s'unit à l'Être par essence,
 Et l'Immortel me paraît impuissant.
 L'indigne objet de votre complaisance
 A peine existe, et vous le rendez grand.

« Le reste ne me revient pas. Quelle cervelle de fondatrice ! Cependant, je croyais être fort sensée quand je fis ces vers, et j'imagine qu'ils pourront augmenter votre dévotion. N'en dites rien à personne, et que Dieu vous pardonne le temps que vous me faites perdre ! »

Le 17 janvier 1577 :

« Que Dieu a de bontés pour nous, mon cher frère ! Je croirais volontiers qu'il veut faire éclater sa puissance en élevant à un si haut degré de faveur des sujets aussi peu méritants que vous et moi. Depuis huit jours, je suis dans un tel état, que je ne vois pas comment je pourrais fournir aux affaires si cela devait durer longtemps. Mes ravissements m'ont reprise, de façon qu'il n'est pas en mon pouvoir d'y résister ni de les dissimuler. Cela m'arrive quelquefois en public et même à matines, et je demeure après si honteuse que je voudrais pouvoir me cacher. Je me sens vivre et agir comme dans une sorte d'ivresse ; je sais bien que l'âme est alors en bon état ; mais aussi comme ses puissances ne sont pas libres, elle a de la peine à travailler. J'étais demeurée, près de huit jours auparavant, dans une très grande sécheresse, à tel point que j'étais inca-

pable d'avoir seulement une bonne pensée, et, d'une certaine façon, j'en étais bien aise, car cette aridité me faisait connaître clairement le peu que je puis par moi-même. J'en ai assez dit : le reste ne se peut écrire, ni même se dire. Nous devons, mon cher frère, remercier Dieu l'un pour l'autre. Je vous prie au moins de le faire pour moi, car je suis dans l'impuissance absolue de lui marquer ma reconnaissance comme je le devrais et comme je le voudrais. »

Enfin, le 28 février 1577, la sainte donne à son frère des conseils et des moyens de pénitence dont l'austérité, tempérée par d'affectueux ménagements, est de nature pourtant à faire éprouver quelque étonnement quand on songe que don Laurent était alors d'un âge avancé, et de plus en proie à de pénibles infirmités.

« Pour accorder, dit-elle, quelque chose à votre ferveur, je vous envoie un cilice, fait d'une autre façon que celui que vous avez coutume de porter. Les pénitences, vous le savez, ne doivent point être de notre choix. Vous pourrez mettre celui-ci deux jours par semaine, depuis votre lever jusqu'à votre coucher; mais gardez-vous bien de le porter la nuit. C'est à cette condition seulement que je vous permets de vous en servir. Dans vos douleurs de reins, ne le mettez point du tout, et lorsqu'en santé vous vous en servirez, ne le serrez pas trop. Quand on le met tous les jours, on s'y accoutume, et il ne semble pas si piquant que lorsqu'on ne le met que de temps à autre. Enfin, faites en sorte, je vous prie, qu'il ne vous rende pas malade.

« Pour la discipline, le temps que vous la prendrez

doit être court, afin que vous la sentiez plus vivement. C'est l'ordinaire, lorsqu'elles ne sont pas longues, de faire souffrir davantage et pourtant d'incommoder moins. Ne vous la donnez pas non plus d'une si grande force, et ne pensez pas qu'il y ait de l'imperfection à y aller un peu plus doucement. Ce n'est pas en cela, je vous en répons, que la perfection consiste.

« J'envoie, avec votre agrément, un cilice à Térésita, avec une discipline qu'elle m'a fait demander; elle me prie qu'elle soit de celles qui font le plus de mal. Dites-lui mille amitiés de ma part. Le père Julien d'Avila m'a écrit des merveilles de cette chère enfant; j'en ai remercié Dieu et je le prie de la soutenir sans cesse de sa main¹. Vous vous servirez de mon cilice quand vous aurez de la peine à vous recueillir pour le temps de l'oraison, ou quand vous aurez envie de faire quelque chose pour Dieu. Rien ne réveille plus l'amour; il y a tant de satisfaction, quand on aime Dieu, à faire quelque chose pour lui! Écrivez-moi comment vous vous trouverez de cette babiole, car nous ne pouvons guère nommer cela autrement, pour peu que nous voulions nous rendre justice et considérer ce que Dieu a souffert pour nous. Je ne puis pourtant m'empêcher de rire quand je fais réflexion qu'en échange des confitures et de l'argent que vous m'envoyez, je vous fais présent d'un cilice. »

¹ Térésita reçut l'habit du Carmel des mains de sainte Thérèse l'année même de sa mort. Elle prit et garda le nom de sa tante, Thérèse de Jésus, et mourut en odeur de sainteté au couvent d'Avila dont elle fut prieure.

C'est avec cette gaieté et cet irrésistible charme que Thérèse savait faire accepter les pratiques les plus pénibles de la perfection monastique. Aucun des siens n'échappa à son zèle ; aucun de ceux qu'elle honora de son amitié ne refusa de la suivre dans cette voie étroite où elle savait si aimablement les entraîner à sa suite. Après son frère Laurent, ce fut sa sœur Jeanne d'Ahumada, qu'elle prépara à la mort par l'habitude de la pénitence. Ses autres frères, ses neveux de tous les âges, eurent aussi part à son dévouement. Sa sollicitude à leur égard était toujours en éveil.

« L'éducation des jeunes gens, disait-elle, est très importante et très difficile ; à Dieu ne plaise que mes frères négligent celle de leurs enfants et les laissent devenir vicieux et libertins ! Si vous n'avez, dès à présent, un très grand soin de mes neveux, ils pourront bien, avant peu, fréquenter les gens les plus éventés d'Avila. »

Ailleurs, elle dit à Laurent :

« Obligez-moi de ne pas défendre à votre fils aîné de m'écrire : il peut en avoir besoin ; une lettre qui ne me fatigue presque point le contente infiniment. »

Un autre des frères de Thérèse, don Augustin d'Ahumada, fut un vaillant et heureux capitaine ; il remporta dix-sept victoires sur les peuplades de l'Amérique du Sud. Le roi voulait, en récompense, lui donner un gouvernement, mais sa sœur lui conseilla de ne pas l'accepter, en l'assurant que son salut y serait en péril. Il se soumit à son avis ; mais, quelques années après, il se laissa nommer à un autre poste important. Thérèse lui écrivit encore d'y renoncer, s'il ne voulait périr de la

double mort du corps et de l'âme. De nouveau, il se soumit, et bien lui en prit, car peu après la ville qu'il devait administrer fut conquise par les Indiens, et tous les habitants passés au fil de l'épée.

Après la mort de sainte Thérèse, un troisième gouvernement fut offert à don Augustin; mais il mourut avant d'en prendre possession, et son confesseur¹ fut témoin de l'assistance qu'il reçut de sa sœur à ses derniers moments.

Sa sollicitude pour l'âme de ses frères n'empêchait pas Thérèse de leur demander parfois conseil pour la sienne. Son humilité égalait sa confiance envers eux; elle savait que l'amitié se nourrit d'échanges, et qu'il n'est pas d'un cœur généreux de toujours donner sans consentir à rien recevoir. C'était Laurent surtout qu'elle aimait à consulter sur le sens des paroles divines qu'elle entendait dans l'oraison.

Un jour que, accablée d'affaires extérieures, elle se plaignait à Dieu de ne plus pouvoir retrouver son âme, entraînée loin de lui par le courant des préoccupations terrestres, elle entendit intérieurement cette réponse : « Cherche-toi en moi. » Ce mot, en apparence si simple, contient de mystérieuses profondeurs. La sainte ne se crut pas capable de les sonder toute seule. Elle écrivit à Laurent et le pria de lui en dire son sentiment. Celui-ci consulta leur ami commun, don Alvaro de Mendoza², et l'évêque eut l'idée de faire écrire par

¹ Le père Valdemia. Il déclara juridiquement ce fait dans les informations ordonnées pour la canonisation de la sainte.

² Évêque d'Avila.

Laurent d'abord, puis par Julien d'Avila, par François de Salcedo, et par saint Jean de la Croix, ce qu'ils pensaient de cette parole.

Les quatre réponses lui furent envoyées. Elles n'ont point été conservées; mais, en connaissant de réputation ces saints personnages, il est facile d'imaginer ce qu'ils pouvaient dire. La substance de leurs opinions est, du reste, tout entière dans la lettre qu'écrivit la sainte à l'évêque, après qu'il les lui eut transmises.

Cette lettre, restée célèbre en Espagne sous le nom de *el Vexamen*, ou la satire, est la critique la plus fine et la plus charmante qui se puisse faire sur un sujet aussi sérieux. Chacun l'avait traité selon les habitudes de son esprit; aucun n'avait résolu la question. Aussi Thérèse se permet-elle de leur répondre en plaisantant, et ses railleries sont plus pénétrantes que ne l'étaient leurs dissertations. Elle suppose que Dieu, en disant à l'âme : « Cherche-toi en moi », veut lui faire entendre qu'elle doit avant tout le chercher Lui-même et accomplir sa volonté. C'est, sous une autre forme, cette parole de l'Évangile : « Celui qui voudra sauver son âme¹, la perdra, celui qui la perdra pour l'amour de moi, la sauvera. »

Il faut lire cette lettre en entier. Elle est datée de Tolède, au mois de février 1577 :

« Monseigneur,

« Si l'obéissance ne m'y forçait, je n'accepterais sûrement pas la qualité de juge dont vous m'honorez,

¹ C'est-à-dire sa vie, son bonheur.

et je ne manquerais pas de bonnes raisons pour la refuser. Ce n'est pas cependant parce que mon frère est du nombre des contendants, que je serais portée à donner en sa faveur une entorse à la justice. Non, ces messieurs me sont tous quatre également chers, m'ayant tous aidée à supporter mes travaux; mon frère même est venu le dernier, comme nous achevions de boire le calice des souffrances; mais il en a eu sa part et en aura encore dans la suite, s'il plaît à Dieu.

« J'ai la tête bien affaiblie par la quantité de lettres qu'il m'a fallu écrire depuis hier soir; j'aurais voulu me réjouir seulement un instant par la lecture de ces ouvrages; mais vous ne permettez pas que je m'en tienne là. Il faut vous obéir.

« D'abord, selon toute apparence, c'est l'époux de nos âmes qui a dit ce mot : « Cherche-toi en moi. » Je n'en veux pas davantage pour conclure que François de Salcedo a pris à gauche, en disant que cela signifie que Dieu est en toutes choses. Voyez un peu la belle découverte !

« Il parle aussi beaucoup d'entendement et d'union. Mais dans l'union l'entendement n'agit pas. Or, s'il n'agit pas, comment peut-il chercher? J'ai été fort contente de ce verset de David : « J'écouterai ce que dit en moi le Seigneur. » Certainement, on doit faire grand cas de cette paix dans les puissances de notre âme, nommées *peuple* par le prophète; mais comme je suis bien décidée à ne rien approuver de tout ce qui a été dit, je soutiens que ce verset ne vient point ici à propos, car la parole en question ne dit point « écoute », mais « cherche ».

« Voici cependant encore pire, et si François de Salcedo ne se dédit pas, je le dénoncerai à l'Inquisition, ma voisine. Tout le long de son écrit il dit et répète : ceci est de saint Paul. C'est l'Esprit saint qui s'exprime ainsi, et puis il finit en disant qu'il n'a su dire que des sottises ! Qu'il se rétracte immédiatement, sinon il verra !

« Pour le père Julien d'Avila, il commence bien et finit mal ; aussi ne mérite-t-il aucune préférence sur ses concurrents. On ne lui demande pas qu'il nous explique comment la lumière incréée et la lumière créée s'unissent ensemble, mais comment nous devons nous chercher en Dieu. On ne lui demande pas non plus qu'il nous dise ce que sent une âme lorsqu'elle est parfaitement unie à son créateur, et si, alors, elle garde ou non le sentiment de son être. L'entendement n'est pas assez libre en cet état, pour de pareilles disputes. Que veut-il dire encore par cette parole : « Quand l'âme est purifiée » ? Pour moi je crois qu'il n'est point ici question de pureté, puisqu'il s'agit d'un don surnaturel que Dieu fait à qui bon lui semble.

« Si quelque chose pouvait y disposer, ce serait uniquement l'amour.

« Mais je pardonne à maître Julien ses écarts, en considération de ce qu'il a été moins loin que le père Jean de la Croix.

« La doctrine de celui-ci serait bonne à qui voudrait bien faire d'abord les exercices de la Compagnie de Jésus, mais elle est ici absolument déplacée. Que nous serions à plaindre si nous ne pouvions chercher Dieu qu'après que nous serions morts au monde ! La Magde-

leine, la Chananéenne, la Samaritaine, étaient-elles mortes au monde quand elles trouvèrent Dieu? Il débite encore un tas de beaux discours sur la nécessité de ne faire qu'une seule et même chose avec Dieu; mais quand l'âme a reçu de Lui cette faveur signalée, il ne peut plus lui dire de le chercher puisqu'elle l'a trouvé.

« Dieu me délivre de ces gens d'une spiritualité si haute, qu'ils veulent, sans examen ni choix, ramener toutes choses à la contemplation parfaite! Quoi qu'il en soit, il faut lui savoir gré de nous avoir si bien expliqué ce qu'on ne lui demandait pas. Voilà ce qu'on gagne à parler de Dieu; on en tire parfois un profit auquel on ne s'attendait guère.

« Quant au pauvre Laurent de Cepeda, il en a dit plus qu'il n'en sait; mais, en faveur de ses strophes pieuses et de la petite récréation qu'il nous a donnée, nous lui pardonnons volontiers son peu d'humilité d'avoir, comme il le dit lui-même, traité des matières si au-dessus de sa portée. Il mériterait pourtant une petite correction pour le conseil qu'il donne aux bonnes âmes de pratiquer l'oraison de quiétude. Comme si la chose dépendait d'elles! Dieu veuille qu'il tire quelque profit de sa témérité. Son travail n'a pas laissé de me faire plaisir, quoique au fond je trouve qu'il a raison d'en être un peu honteux¹.

¹ Thérèse écrivit peu de jours après à Laurent pour lui adoucir l'impression de ses critiques :

« Je me suis bien doutée de ce qui arriverait de ma sentence et que vous n'en seriez pas content; mais il ne m'aurait pas convenu de traiter la matière sérieusement; et, à ne vous pas mentir, je ne pouvais guère porter un autre jugement de votre ouvrage. Je n'ai pas

« Enfin, monseigneur, on ne peut décider lequel de tous ces écrits est le meilleur, puisque aucun n'est exempt de faute. Dites donc à ces messieurs qu'ils se corrigent, et peut-être ferai-je bien de me corriger moi-même, pour ne pas ressembler à mon frère dans son peu d'humilité. Je ne veux pas vous ennuyer davantage de mes extravagances; je me contente de vous renouveler, monseigneur, l'assurance du profond respect avec lequel, etc. »

Cet évêque, auquel la sainte écrivait avec une si affectueuse familiarité, était celui qui le premier l'avait défendue et soutenue dans son entreprise de réforme. Il avait eu, seul, le courage d'approuver la fondation du monastère de Saint-Joseph dans sa ville épiscopale, et depuis quinze ans il était le supérieur en même temps que le protecteur des premières filles du Carmel.

En 1577, peu de mois après le concours et la satire qu'on vient de lire, don Alvaro fut appelé à l'évêché de Palencia. Thérèse vit dans cette circonstance le moyen qu'elle ne cherchait pas, mais que la Providence lui fournissait sans doute, de remettre le Carmel d'Avila sous l'autorité du général des carmes. C'était la seule des maisons de la réforme qui demeurât dans une sorte d'indépendance et d'isolement; la sainte, exilée à Tolède, n'y résidait plus, son premier pasteur allait s'éloigner, la défaillance et le relâchement étaient

laissé cependant de vous donner quelque louange si vous y prenez garde. J'avais la tête ce jour-là si embarrassée d'affaires, qu'il est encore étonnant que j'aie pu m'acquitter bien ou mal de cette obligation. »

plus à craindre pour ces religieuses, privées des visites régulières de l'ordre, que la persécution qui trempait les cœurs et relevait les courages. Thérèse n'hésita donc pas à rendre ses premières filles solidaires des autres; mais elle voulut auparavant avoir l'agrément de don Alvaro. La reconnaissance lui en faisait un devoir, et l'évêque, attaché au Carmel par des liens si anciens et si forts, ne devait pas les voir se rompre sans tristesse. Il approuva pourtant la sagesse de la sainte et se rendit à ses raisons. Il exigea seulement qu'en échange de sa séparation momentanée de ses filles d'Avila, elles lui donnassent asile après sa mort. Il espérait que Thérèse reposerait près de lui; mais les événements trompèrent son attente, et son corps fut seul déposé dans la chapelle funéraire qu'il avait fait construire à cet effet.

L'éloignement ne refroidit pas les sentiments des carmélites pour don Alvaro, et lui-même, de Palencia, leur vint encore souvent en aide. Une lettre de Thérèse, du mois de septembre de la même année, remercie l'évêque de sa générosité.

« Dieu veuille payer à Votre Seigneurie, son aumône qui est venue bien à propos! Nous ne savions plus à qui nous adresser, et François de Salcedo, plus en peine que nous, était tenté de vous écrire : « Monseigneur, nous n'avons plus de pain. » Je ne l'ai pas laissé faire, car je supporte plus volontiers le besoin pour moi et mes filles que la pensée d'augmenter vos charges. Que Dieu récompense votre charité et accroisse vos ressources!

« Ne vous affligez pas, continue la sainte, de la pauvreté à laquelle nous sommes exposées maintenant que l'évêque votre successeur ne nous vient plus en aide. L'aumône fraternelle des autres monastères nous assistera plus que ne pourrait le faire notre nouveau pasteur, car nous ne saurions nous flatter d'en jamais trouver un qui nous aime comme vous nous aimiez ! Toute notre peine est d'être privées de votre présence ; sauf cela, il ne semble pas que nous ayons subi aucun changement ; nous vous sommes toujours soumises, et vous devez compter sur la même affection de la part de nos supérieurs, surtout du père Gratien auquel nous avons sans peine communiqué le tendre attachement que nous avons pour vous. »

Avec quelle délicatesse la sainte adoucit, à ce fidèle ami des mauvais jours, la blessure encore vive de la séparation ! Elle termine en lui disant aimablement qu'elle et ses filles sont très mortifiées de la recommandation qu'il leur fait de prier pour lui :

« Pouvez-vous douter un moment de notre exactitude à remplir ce devoir ? Ce serait, en vérité, nous faire injure. »

Après don Alvaro de Mendoza, d'autres évêques justement illustres s'honorèrent d'être les amis de sainte Thérèse. Il faut citer en première ligne don Antonio, de la royale famille de Bragance, évêque d'Eborac ; puis don Alonso Velasquez, évêque d'Osma, et enfin don Sanche d'Avila, évêque de Jaen.

Don Antonio de Bragance étudiait la théologie à Salamanque lorsqu'il y fit la connaissance de Thérèse.

Il profita si bien des sages conseils qu'il reçut d'elle à cette époque qu'il devint un des plus saints évêques de son temps. Son humilité, sa charité, son inépuisable générosité le firent adorer de son peuple pendant la peste qui désola le Portugal au seizième siècle. Il désirait vivement fonder un monastère du Carmel réformé dans son diocèse, et, dès qu'il fut installé à Eborá, il pria Thérèse d'y venir elle-même. Mais le moment n'était pas propice, la sainte venait de recevoir la défense d'établir de nouvelles maisons de la réforme sous peine d'excommunication. Elle répondit donc à don Antonio, le 16 janvier 1578 :

« Si j'ai différé jusqu'ici d'écrire à Votre Grandeur, c'est que j'attendais le jour où je pourrais lui mander que le calme avait succédé aux orages qui, depuis le mois d'août, ont éclaté sur la réforme; mais ce jour est encore bien loin, et nos affaires vont de mal en pis. »

Elle lui raconte alors les circonstances les plus saillantes de la persécution, puis elle ajoute :

« Je me sens toute soulagée de vous avoir fait ce récit. Peut-être vous aura-t-il un peu ennuyé, mais, puisque vous avez bien voulu contracter l'obligation de nous protéger et que vous daignez souhaiter que nous allions faire une fondation sous vos yeux, il était nécessaire de vous donner connaissance de tous ces obstacles. Ce ne sont pas les seuls, car nos pères de l'observance mitigée ont obtenu du général, dans un chapitre réuni à cet effet, que désormais aucune religieuse de la réforme, et moi principalement, ne pourrait sortir de

son couvent sous peine d'excommunication. L'unique objet de cette ordonnance est d'arrêter le cours des fondations. C'est une chose déplorable de voir la multitude de sujets qui se présentent pour être reçus parmi nous et qu'il faut refuser vu le petit nombre de nos monastères et l'impuissance où l'on nous met d'en fonder d'autres. Pourtant, comme ce n'est pas par ma faute que la bonne œuvre reste incomplète, je regarde ces contradictions comme une faveur du ciel qui veut sans doute me procurer le repos dont j'ai besoin. J'envisagerais la chose d'un œil tout différent s'il était question de vous obliger, monseigneur; le travail ne serait plus alors pour moi qu'un délassement. Il m'est si dur de penser que je ne vous verrai plus que l'ordre d'aller fonder une maison près de vous serait la plus douce consolation que je puisse recevoir.

« Un dernier empêchement, car il faut vous prévenir de tout, c'est que le père Tostado est vicaire général de tout le Carmel en Portugal, et il serait fâcheux, pour moi, de tomber entre ses mains. Il me traverserait en tout, et l'édifice de la fondation serait bientôt renversé. C'est à vous de voir, monseigneur, quels remèdes apporter à cela. Tout ce que je puis dire, c'est que nous ne manquons pas de saintes religieuses pour seconder vos pieuses intentions.

« Ne vous étonnez pas de ne pas avoir, dans ces premiers temps de votre installation, tout le recueillement que vous voudriez. Dieu vous en récompensera au double par la suite. C'est ainsi qu'il a coutume d'en user avec ceux qui sont obligés de quitter la retraite pour

s'occuper de son service. Tâchez cependant de vous réserver quelques moments dans la journée pour vous recueillir, car c'est par le recueillement que nous avançons dans la vie spirituelle. »

Et la sainte termine sa lettre par cet agréable *post-scriptum* :

« Pour l'amour de Dieu, monseigneur, faites-moi grâce de tous ces titres honorifiques dont vous chargez vos adresses ! rien ne me tourmente davantage. »

L'abus des titres, en Espagne, était en effet arrivé à un tel excès que le roi Philippe II fut obligé de le restreindre par un édit. Cela explique le peu de goût de Thérèse pour tout ce qui se prétendait sérénissime, magnifique ou seigneurie. Elle n'aimait que les choses simples, et tout en estimant à sa valeur l'illustration d'une grande naissance, elle ne trouvait pas opportun d'en rehausser l'éclat par une emphase ridicule.

Don Sanche d'Avila, de la noble maison de Velada, fut successivement évêque de Carthagène, de Jaen, de Piacenza et de Siguença. Il avait confessé Thérèse à Avila lorsqu'il n'était que prêtre, et fort jeune encore, puisque l'honneur de prêcher à la béatification de la sainte lui était réservé. Thérèse, pleine de respect pour son caractère et sa science, le nommait son père et son maître. Lui, de son côté, avait souvent recours aux lumières de sa pénitente, qui répondait alors à ses doutes et calmait ses inquiétudes par des réflexions d'une sagesse profonde. Telles sont celles qu'elle lui adressa au mois d'octobre 1580, alors qu'il venait d'être élevé à la dignité épiscopale.

« Quant à la peine que vous vous faites de ne pas sentir au dedans de vous cette ferme résolution de ne jamais offenser Dieu, je ne la trouve pas fondée, pourvu qu'en effet vous ne l'offensiez point quand l'occasion s'en présente. C'est la preuve la plus convaincante que vous puissiez avoir que tel est votre désir. D'ailleurs, votre empressement à vous approcher chaque jour de Notre-Seigneur au saint autel et le regret que vous avez lorsque vous en êtes privé, sont des marques bien certaines de votre amour pour lui. Occupez-vous donc sans cesse des grâces infinies que vous recevez de ses mains libérales, et ne vous arrêtez pas tant au détail de vos misères; car nous en avons tous une bonne provision, moi surtout, et c'est assez, je crois, de nous les présenter en gros.

« Pour ce qui est des distractions que vous éprouvez en récitant l'office divin, j'y suis sujette comme vous, et je vous conseille d'attribuer cela, comme je le fais, à la faiblesse de tête. Le Seigneur sait bien que, puisque nous le prions, notre intention est de le bien prier.

« Ma santé est meilleure, Dieu merci, quoique je ne sois guère sans souffrir; mais ce n'est rien que cela, et puisqu'il faut se résoudre à vivre, le mieux, sans doute, c'est de vivre en souffrant. »

Les distractions de sainte Thérèse dans la prière sont consolantes; elles l'assaillaient sans doute comme elles assaillent tous ceux qui ont une certaine dose d'imagination, et Palafox, qui l'a bien connue, prétend qu'il lui est arrivé souvent de régler les affaires de trois

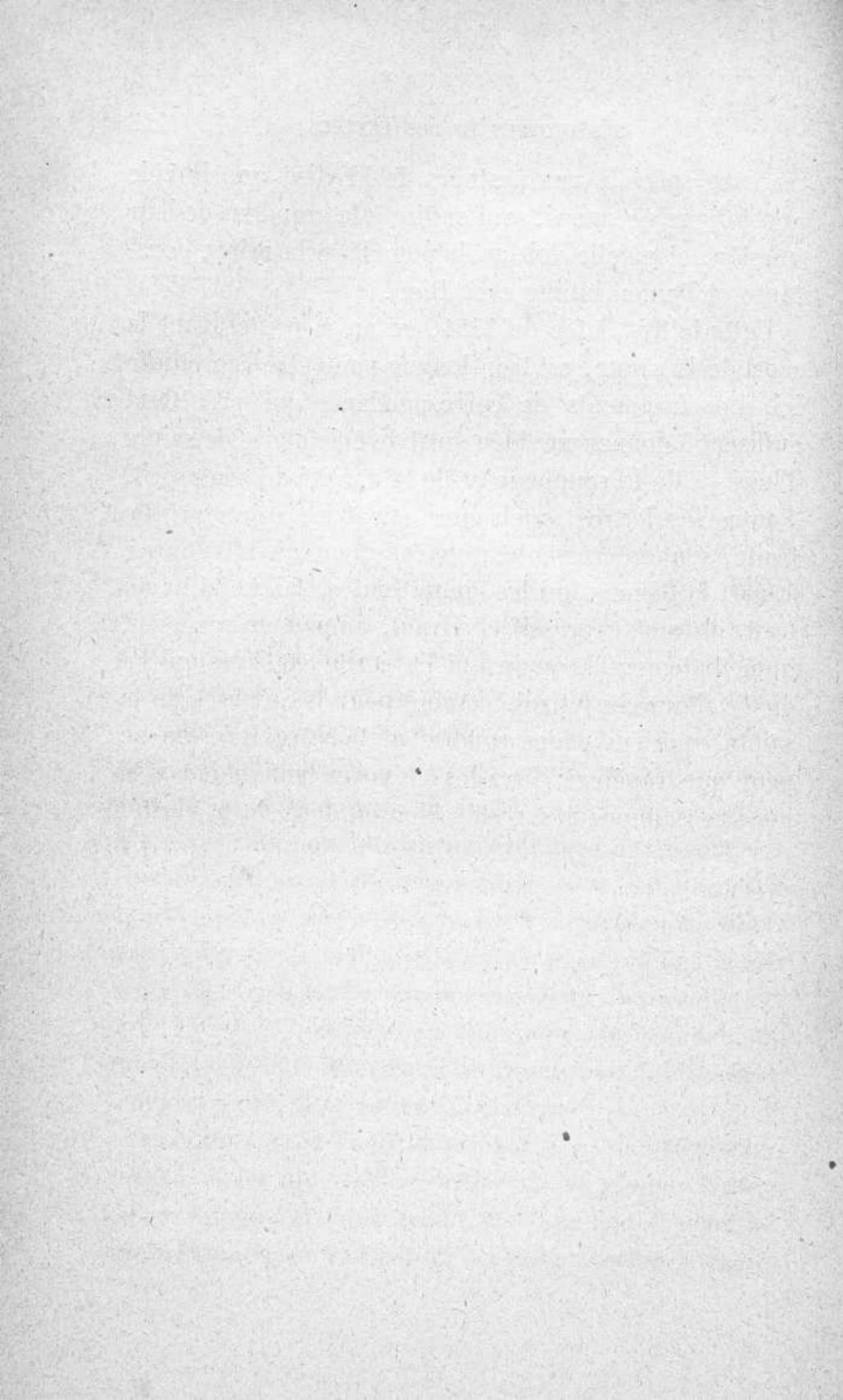
ou quatre monastères en disant son bréviaire. Quoi qu'il en soit, l'évêque de Jaen, rassuré par son aveu autant que par ses encouragements, sut concilier sa vie intérieure avec les devoirs de sa charge. Il laissa, dans les diocèses dont il fut successivement évêque, le souvenir de grandes vertus ; on a conservé de lui un traité sur la vénération due aux reliques des saints.

En parlant des amis de sainte Thérèse, il est impossible d'oublier don Alonzo Velasquez, évêque d'Osma. Né à Tudela de Duero, il avait mené dès sa jeunesse une vie très sainte. Plus tard, les hautes dignités dont il fut revêtu ne l'empêchèrent pas de pratiquer une pauvreté apostolique si étroite qu'il visitait son diocèse à pied. Le roi Philippe II voulut le nommer à l'évêché de Compostelle ; mais il lui représenta que ni Sa Majesté ni lui-même ne seraient assurés de leur salut tant qu'il occuperait cette place, parce que ses infirmités le rendaient incapable d'en remplir les obligations. Philippe II, après avoir inutilement insisté, accepta sa démission, à la condition que l'archevêque désignerait son successeur et qu'il consentirait à recevoir une pension. Don Alonzo affirma au roi que mille écus suffiraient à le faire vivre avec deux chapelains et deux domestiques ; mais Philippe, plein d'admiration pour son désintéressement, lui assigna un revenu suffisant pour finir dignement ses jours. Il se retira à Talavera.

Les lettres que Thérèse adressa à ce saint évêque sont parmi les plus belles sorties de sa plume. L'une d'elles est un véritable traité de l'oraison. Il semble que la Providence l'ait conservée pour enseigner d'une

manière spéciale aux pasteurs de l'Église que le zèle apostolique ne saurait seul suffire à la grandeur de leur mission, et qu'elle doit avoir pour base la prière constante et l'union intime avec Dieu.

Cette lettre, datée de 1581, un an à peine avant la mort de la sainte, est trop longue pour être reproduite ici. Les fragments de correspondance qui précèdent suffisent à donner une idée du style épistolaire de sainte Thérèse, de la souplesse et de la variété de son esprit. Toutes ses lettres, quels que soient les sujets qu'elle traite, sont intéressantes; chacune, en mettant même à part la flamme qui les anime toutes, laisse jaillir un trait, un mot expressif et vivant, auquel on reconnaît immédiatement la main qui l'a écrite et l'âme qui l'a dictée. Pour ces lettres, comme pour les œuvres de la sainte, que ces pages voudraient faire revivre, on ne peut que répéter : lisez-les et voyez vous-mêmes si nous ne sommes pas restés bien en deçà de la vérité.



LIVRE CINQUIÈME

LES DERNIÈRES FONDATIONS DE SAINTE THÉRÈSE ET SA MORT

CHAPITRE PREMIER

VISITE DE PLUSIEURS MONASTÈRES, FONDATION DE VILLANUEVA DE LA XARA

I

C'était au mois d'avril de l'année 1579 que le nonce, Philippe Segá, revenu à des sentiments plus équitables pour la réforme, avait nommé le père Ange de Salazar visiteur des carmes déchaussés. L'œuvre d'apaisement ainsi commencée s'acheva l'année suivante au chapitre d'Alcala; mais Thérèse n'avait pas attendu cette heureuse conclusion pour reprendre sa vie laborieuse. Revenue à Avila, elle n'y demeura que quelques semaines avant de se mettre en route pour Valladolid, Salamanque, Albe, Médine, Tolède, et enfin Malagon, où le père Ange l'envoyait à titre de prieure.

La sainte ne devait profiter de sa liberté recouvrée que pour obéir encore et se dévouer toujours. Un peu de repos dans ce cher monastère de Saint-Joseph, première fleur éclose sur l'arbrisseau de la réforme,

lui eût été doux; mais non, il fallut repartir, quitter cette solitude bienfaisante, et retrouver ailleurs les sollicitudes de la grande mission qui lui était confiée.

Une nuance de lassitude se fait entrevoir dans la lettre que Thérèse écrit au père Gratien pour lui annoncer cette décision. Les saints ne sont pas à l'abri de ces défaillances passagères, et le courage dont témoignent cependant leurs œuvres n'en est que plus méritoire.

« Mon père¹, vous verrez, par la lettre ci-jointe, ce qu'on veut faire de la pauvre petite vieille. Peut-être suis-je trop soupçonneuse, mais il y a apparence que le besoin du couvent de Malagon a moins de part au choix que l'on fait de moi que le désir qu'ont nos pères mitigés de me tenir éloignée d'eux. Cela m'est un peu sensible, non pas que j'aie peine d'aller en cette maison, mais je ne suis guère propre à y être prieure. J'ai mandé au père de Salazar que, ne pouvant suivre tous les exercices d'une communauté, je ne saurais en bien remplir la première place; pour le reste je n'ai pas de répugnance, advienne que pourra. Fallût-il, par obéissance, m'en aller jusqu'au bout du monde, plus je souffrirai, plus j'aurai de joie de faire quelque chose pour l'amour de Dieu auquel je dois tant!

« Oh! quelle solitude pour mon âme d'être si loin de vous! Je la ressens tous les jours davantage. Par charité, mon père, recommandez cette affaire à Notre-

¹ D'Avila, le 10 juin 1579.

Seigneur. Le passé nous apprend comme on murmura plus tard de ces voyages et qui en murmurerait ; mais de cela, peu importe. »

La sainte, on le voit, ne s'abusait pas sur la situation qu'on lui faisait ; son oreille entendait encore l'écho des voix malveillantes qui l'avaient dénoncée comme une femme inquiète, vagabonde, ennemie de la stabilité, alors que son âme attristée par les luttes précédentes, et son corps fatigué par soixante-quatre ans d'une vie si peu ménagée n'aspiraient qu'au silence et à quelques moments de paix avant la mort. Peu de jours après avoir ordonné à Thérèse de se rendre à Malagon, le père de Salazar lui envoya une seconde obédience pour visiter les monastères de Valladolid et de Salamanque, avec injonction de l'exécuter sans délai. Don Alvaro de Mendoza et sa sœur doña Maria, fondateurs du couvent de Valladolid, avaient demandé cette faveur au père de Salazar ; celui-ci « qui ne sait pas dire non, tant sa nature est bonne » et qui de plus avait un grand désir d'obliger « ces bons seigneurs », changea l'itinéraire de la sainte et l'envoya au nord pendant qu'on l'attendait au midi. Du reste, si Malagon souffrait, Salamanque n'était pas moins à plaindre, et ces deux maisons avaient également besoin du secours de leur mère. Thérèse écrit donc à Marie-Baptiste, prieure de Valladolid : « Vous saurez, ma fille, que le jour du Corpus-Christi¹, notre père vicaire m'envoya un commandement pour aller à votre maison, avec tant

¹ Le 18 juin 1579.

de censures et de menaces en cas de rébellion, que la volonté de ce bon seigneur évêque de Mendoza sera certes bien accomplie.

« Je prévois que je partirai d'ici le lendemain de la Saint-Jean. Voyez donc, à cette heure, courir la pauvre petite vieille. Du même pas, elle s'en va droit à Malagon, non sans passer par Salamanque. C'est là, ma fille, qu'est la nécessité la plus pressante; les pauvres sœurs ne font pas plus de bruit que des mortes, ce qui m'oblige davantage vis-à-vis d'elles. J'ai encore du courage pour d'autres aventures; mais dites à vos filles qu'elles ne me fassent pas cette réception bruyante qu'elles aiment, et je vous demande à vous la même grâce. C'est me mortifier que de faire tant d'accueil à qui le mérite si peu; vous me ferez beaucoup plus de plaisir en faisant droit à ma demande. »

Thérèse partit d'Avila le 25 juin, avec sa compagne Anne de Saint-Barthélemy; elles s'arrêtèrent quelques jours à Medina del Campo et arrivèrent le 3 juillet au couvent de Valladolid. Marie-Baptiste, ses filles et les « bons seigneurs » l'y reçurent avec grande affection. La sainte resta près d'eux environ un mois, heureuse de leur joie, mais tristement préoccupée des affaires publiques et de la guerre qui se préparait entre l'Espagne et le Portugal. Il y avait près d'un an¹ que l'infortuné roi don Sébastien avait été enseveli sous des monceaux de cadavres, au champ de bataille d'Alcazar-Quivir. Le cimenterre d'un Maure, en tranchant cette

¹ C'était le 4 août 1578.

jeune et brillante existence, allait être cause de tous les malheurs qui fondirent alors sur le Portugal. Le plus proche parent de don Sébastien, le cardinal Henri, son grand-oncle, lui avait succédé sans contestation ; mais il avait soixante-dix ans, et son règne n'était qu'une trêve entre les nombreux prétendants à cette riche proie. Lui-même le sentait, et ses derniers jours étaient assombris par la certitude des compétitions qu'amènerait sa mort. Il ne se nommait pas de successeur, prévoyant bien que sa volonté ne serait qu'une barrière impuissante à contenir l'ambition des princes qui se disputeraient sa couronne. Les plus redoutables rivaux étaient Philippe II, par le droit de sa mère Isabelle de Portugal, fille aînée d'Emmanuel le Fortuné, grand-père du roi don Sébastien ; et Jean, duc de Bragance, époux de Catherine de Portugal, petite-fille du même Emmanuel, seul représentant de l'illustre maison de Bragance.

Ce Jean de Bragance était neveu de don Antonio, archevêque d'Eborá. On se souvient de l'affection de ce prélat pour sainte Thérèse, et du désir qu'il lui avait plus d'une fois exprimé de voir fonder un couvent de la réforme dans son diocèse. Thérèse, instruite des préparatifs de guerre qui se faisaient en Espagne, lui écrivit de Valladolid pour le prier d'intervenir près de son neveu pour obtenir s'il se pouvait un arrangement qui évitât l'effusion du sang.

« De grâce, monseigneur, faites-moi savoir s'il y aurait autour de vous quelques nouvelles de paix, car ce que j'entends dire par ici me met dans une grande

affliction. Si cette affaire se termine par la guerre, je crains de grands malheurs pour votre royaume de Portugal, et le nôtre même ne peut manquer d'en souffrir beaucoup. On me dit que c'est le duc de Bragance qui soutient chez vous le parti de la guerre, et j'en suis doublement peinée parce qu'il vous appartient.

« Pour l'amour de Dieu, puisque vous devez avoir une grande influence sur Sa Seigneurie, travaillez à un accommodement. Notre roi, me dit-on, fait pour cela tout ce qu'il peut; c'est un argument en faveur de sa cause, et chacun dit ici qu'il a le bon droit de son côté, qu'il a fait pour s'en assurer toutes les recherches possibles. Dieu veuille envoyer sa lumière et faire connaître la vérité, sans confier une décision pareille au hasard des combats! En ce temps où il y a si peu de chrétiens, c'est un grand malheur de les voir se détruire les uns les autres. Si l'on en doit venir à cette extrémité, je désire la mort pour ne pas en être témoin¹. »

Cette lettre ne fut pas sans influence sur l'archevêque, et par lui sur les membres de la maison de Bragance, car l'année suivante², à la mort du vieux roi Henri, le parti de la paix prévalut. Philippe II joignit à sa couronne celle du Portugal, et ce ne fut que soixante ans plus tard³ que Jean IV, huitième duc de Bragance, délivra sa patrie du joug des Espagnols et affermit sa dynastie sur le trône qu'elle occupe encore.

¹ Lettre 258, 22 juillet 1579.

² En 1580.

³ En 1640.

A la fin de juillet, Thérèse se prépara à quitter Valladolid. Il lui tardait d'être à Salamanque, où depuis six ans ses filles souffraient dans une maison malsaine, que leur disputait encore contre toute justice Pedro de la Vanda qui l'avait vendue.

Un incident fâcheux faillit mettre obstacle au départ. La veille du jour fixé, Anne de Saint-Barthélemy tomba malade. Une fièvre ardente l'obligea à se mettre au lit, et son mal s'augmentait du regret de voir partir la sainte seule le lendemain. Après matines, Thérèse vint à elle : « Ne vous troublez pas, ma fille, lui dit-elle, une de nos sœurs m'accompagnera, et Marie-Baptiste vous enverra me rejoindre, dès que vous irez mieux. » Elle cherchait à la consoler, mais elle-même était triste et toutes deux souffraient de se quitter. Vers minuit, Thérèse revint et dit à Anne : « Dormez-vous? — Je dormais, répondit la malade, subitement réveillée. — Levez-vous, reprend alors la sainte, et voyez comment vous vous trouvez. » Anne s'assied sur son lit et se sent subitement guérie. « Béni soit le Seigneur! s'écrie joyeusement Thérèse, je lui ai demandé de vous rendre la santé; nous voilà toutes deux exaucées! »

Anne se leva immédiatement et quelques heures après, à l'aube du jour, elles étaient en route¹. Médine et Albe ne les arrêtèrent que le temps nécessaire à un court repos; elles arrivèrent à Salamanque avant la fête de l'Assomption.

¹ Bolland, p. 196, paragr. 845, déposition d'Anne de Saint-Barthélemy dans le procès de béatification de sainte Thérèse.

La sainte trouva dans cette ville les épreuves qu'elle prévoyait, et trois mois se passèrent avant qu'elle pût établir ses filles dans une maison paisible et saine. Dieu ne l'abandonnait pas cependant; il lui vint en aide de plus d'une manière pendant ces jours pénibles, et l'un de ces secours fut presque un miracle; c'est Anne de Saint-Barthélemy qui le raconte :

« Un jour, dit-elle, étant à Salamanque après notre séjour à Valladolid, la sainte mère Thérèse de Jésus se trouva dans un grand embarras, ayant à répondre plusieurs lettres pressées. « Si vous saviez écrire, me dit-elle, vous m'aideriez bien pour toutes ces lettres. — « Que Votre Révérence, lui répondis-je, me donne donc « un modèle, et j'essayerai. » Elle me donna aussitôt une lettre d'une sœur qui avait une belle écriture; mais je lui dis que j'aimerais mieux copier la sienne; sur quoi elle écrivit de sa main deux lettres qu'elle me donna. Le soir même, après m'être un peu exercée, j'écrivis, en imitant son écriture, une lettre aux sœurs de Saint-Joseph. A partir de ce jour je sus écrire, et je pus l'aider dans sa correspondance. Personne ne me l'avait appris; je ne savais lire que dans un livre imprimé, et je déchiffrais à grande peine les caractères tracés à la main. D'où je compris que c'était un bienfait de Dieu, qui voulait que j'aidasse ma mère dans les nombreux travaux et les embarras qu'elle supportait si allégrement¹. »

La sainte, en effet, avait besoin du secours de sa

¹ Bolland, p. 496, paragr. 846.

fidèle compagne. Malgré la joie intérieure de l'union divine qui parfois la transfigurait, le poids de l'âge et des infirmités se faisait douloureusement sentir à son corps épuisé. C'est pendant ce séjour à Salamanque, que, malade et entourée des soins inquiets de ses sœurs et de leur médecin, elle leur dit en souriant : « A quoi bon prendre tant de peine pour une personne qui n'a plus que trois ou quatre ans à vivre¹? »

Thérèse quitta Salamanque dans les premiers jours de novembre, avec le regret de n'avoir pu procurer à ses filles qu'un soulagement momentané. Elle avait choisi, parmi elles, Géronima du Saint-Esprit, qu'elle destinait à être prieure du couvent de Malagon. Le père de Salazar consentait à la décharger elle-même de ce fardeau. De Salamanque, elle descendit à Avila, où elle ne resta que quelques jours, puis elle se remit courageusement en route malgré la mauvaise saison.

Pendant trois jours, une pluie continuelle transperça les pauvres voyageuses au fond de leurs chariots mal couverts; elles arrivèrent enfin à Tolède, puis à Malagon, qui n'en est que peu éloigné, le 25 novembre, jour de la fête de sainte Catherine.

Les difficultés ne manquèrent pas à la sainte dans ce monastère. Fondé l'un des premiers² par doña Luisa de la Cerda, il avait été longtemps sagement gouverné par la mère Briande de Saint-Joseph; mais une maladie grave et presque sans espoir était venue entraver son zèle, et Thérèse, à son retour de Séville, avait jugé

¹ Ribera, livre IV, chap. v, page 343.

² En 1568.

nécessaire de la transporter à Tolède, où des soins éclairés lui étaient donnés.

Malheureusement, la sous-prieure chargée provisoirement des fonctions de la mère Briande, était incapable de la suppléer. Inquiète, ardente, troublée par les regrets de ses sœurs, Anne de la Mère de Dieu n'apportait dans sa direction ni le calme, ni l'autorité, ni le charme affectueux nécessaires à une mission si délicate et si complexe. Égarée par sa bonne volonté même, elle mettait le trouble là où elle aurait dû maintenir la paix. Les religieuses obéissaient, mais souffraient et se plaignaient. Plus d'une fois, des lettres sévères de Thérèse étaient venues leur rappeler que « la soumission extérieure n'est rien sans celle du cœur ».

Le malaise cependant ne diminuait point : les sœurs faisaient de leur mieux pour obéir à l'autorité que soutenait leur première mère; mais la paix n'était qu'apparente; des fièvres épidémiques vinrent augmenter leur découragement et désorganiser la vie commune.

On fut obligé de reconnaître que le monastère avait été bâti dans une situation malsaine et qu'il fallait l'abandonner. Doña Luisa donna asile aux carmélites dans sa villa de Paracuelos pendant qu'on leur construisait une maison dans un site plus salubre; elles attendaient Thérèse pour s'y installer.

Arrivée le 26 novembre, la sainte voulut préparer elle-même le logement de ses filles; elle y entra le 1^{er} décembre et fit si bien que tout fut prêt à les rece-

voir le 8, fête de la Conception. Elle s'était donné « bien du mal, écrit-elle au père Gratien, pour que ses filles pussent s'installer en un jour de si heureuse mémoire ». Les sœurs vinrent en procession, escortant le Saint Sacrement, « bien contentes, dit encore Thérèse, ni plus ni moins que des lézards qui sortent au soleil d'été ».

Les difficultés s'aplanirent comme par enchantement pendant les deux mois que la fondatrice demeura à Malagon. Les sœurs acceptèrent de sa main la nouvelle prieure, Géronima du Saint-Esprit, qui bientôt répara le désordre de l'administration de « cette pauvre fille qui entraînait tout dans le tourbillon de son mouvement perpétuel ». — « C'est une terrible chose, ajoute la sainte, que le mal causé par une supérieure. Les religieuses en le voyant se scandalisent, et leur conscience se trouble entre le jugement qu'elles en portent et l'obéissance qu'elles ne peuvent enfreindre. La faute en est à ceux qui n'ont pas su prévoir le mal. » Thérèse excuse les autres en s'accusant elle-même : elle l'a déjà fait en confession, raconte-t-elle, car les fautes d'autrui n'excitent dans son cœur de mécontentement que contre elle-même.

II

Ce fut pendant le séjour de Thérèse à Malagon que se décida la fondation de Villanueva de la Xara, petite ville située dans la Manche, sur les confins de la Nouvelle-Castille et du royaume de Valence.

Cette fondation avait été demandée à la sainte quatre ans auparavant. En 1576, pendant son séjour à Tolède, un prêtre de Villanueva était venu lui apporter des lettres du conseil municipal et du curé de la paroisse, don Augustin Ervias. Ils la priaient de venir dans leur bourg fonder un monastère de carmélites déchaussées, et d'y admettre huit jeunes filles et une veuve qui s'étaient cloîtrées depuis près de deux ans, dans un ermitage dédié à sainte Anne.

Le moment était mal choisi pour une entreprise de ce genre : Thérèse, à demi prisonnière, ne pouvait quitter Tolède et trouvait d'ailleurs peu opportun d'entreprendre une fondation dans un village pauvre, dont les habitants étaient incapables de soutenir des religieuses. De plus, ces neuf postulantes, quelque grand bien qu'on lui en dit, ne laissaient pas de l'effrayer. Qui lui répondait de leur aptitude à la vie austère du Carmel? Les règles qu'elle s'étaient données elles-mêmes les disposeraient-elles à la soumission envers d'autres règles et d'autres supérieurs? Thérèse avait vu de trop près les difficultés que les « béates » avaient plus d'une fois créées à ses filles, pour ne pas se défier un peu de cette proposition.

Elle allait donc répondre par un refus pur et simple, lorsque son confesseur, le docteur Velasquez, lui conseilla de ne pas rompre entièrement l'affaire. « Là, disait-il, où tant d'âmes se sont réunies au nom de Dieu pour travailler à une même œuvre, il est à croire que cette œuvre est bonne. » La sainte répondit donc d'une manière bienveillante aux lettres et au messager, et,

sans leur rien promettre dans le présent, leur laissa cependant quelque espoir pour l'avenir.

Les pauvres recluses prirent patience et continuèrent à prier. C'étaient assurément de belles âmes; entraînées par l'exemple de sainte Catherine de Cardone, elles avaient embrassé la pénitence et l'oraison dans une clôture si étroite qu'on peut à peine se l'imaginer. Sainte Catherine elle-même les y avait encouragées peu de temps avant d'aller jouir au ciel des fruits de ses mérites.

Cette sainte, dont l'existence extraordinaire émerveilla l'Espagne pendant quinze ans, avait, par une révélation divine, fondé un monastère de carmes déchaussés dans le désert presque inaccessible où elle-même s'était réfugiée. Le bourg de Villanueva se trouvait à une distance d'environ trois lieues de ce monastère, dédié à Notre-Dame du Secours, et les religieux furent bientôt en rapports avec les habitants du pays.

Leur prieur, le père Gabriel de l'Assomption, et le père Antoine de Jésus évangélisèrent les recluses de Sainte-Anne. Touchés de leurs vertus et de leur désir d'être carmélites, ils épousèrent leur cause et se firent leurs avocats auprès de Thérèse. « Il n'y eut rien, dit celle-ci, qu'ils ne fissent pendant quatre années pour m'encourager à cette fondation. Lorsque je fus à Malagon, qui n'est éloigné que de vingt-six heures de Villanueva, le père Gabriel vint me trouver et m'assura que le docteur Ervias et le conseil municipal de la ville s'engageaient à fournir ce qui était nécessaire à la sub-

sistance des sœurs. Il me représenta avec force que cette fondation serait agréable à Dieu.

J'hésitais encore cependant; je ne trouvais pas que ce qu'on offrait fût bien assuré, et d'un autre côté je craignais que ces neuf demoiselles ne se liguassent ensemble contre les sœurs que j'amènerais. J'ai reconnu depuis que c'était le démon qui abattait mon courage et m'ôtait ma confiance en Dieu. Mais les prières de ces bonnes filles triomphèrent de ces artifices. Un jour que je venais de communier, Notre-Seigneur me demanda d'un ton fort sévère « quels étaient donc les trésors qui m'avaient aidés dans tant de fondations ». Il m'ordonna « de ne pas tant délibérer avant d'accepter celle-ci, parce qu'elle serait utile à plusieurs âmes et qu'il y serait bien servi ».

Persuadée par cette parole souveraine, Thérèse n'hésita plus. Elle écrivit à l'heure même au père de Salazar pour obtenir de lui l'autorisation de fonder cette maison et d'y mener les sœurs qu'elle jugerait capables des charges de prieure et de sous-prieure. La réponse ne se fit pas attendre, et le choix des religieuses, pour lequel on avait « tant prié », fut « très bon¹, ce qui n'était pas une médiocre grâce, à cause du nombre inaccoutumé de postulantes qu'on s'engageait à recevoir ».

Le samedi 13 février 1580, le père Antoine de Jésus

¹ Ce furent Marie de la Croix et Elvire de Saint-Ange, destinées à être prieure et sous-prieure; puis Constance des Martyrs et Anne de Saint-Augustin plus tard déclarée vénérable. Deux de ces sœurs étaient de la maison de Tolède et les deux autres de Malagon.

et Gabriel de l'Assomption, étant venus à Malagon chercher la sainte, on se mit en route pour Villanueva. C'était la veille du dimanche de la Quinquagésime. « Le temps fut si beau, ce jour-là, dit Thérèse, et je me trouvai tout à coup si bien portante, après avoir été malade jusqu'au dernier moment, que je ne me souvenais plus de mes souffrances. Cela montre à quel point il importe de ne pas faire attention à ses maux quand Dieu veut de nous quelque chose. En un instant il change la faiblesse en force et la maladie en santé. S'il ne le fait pas, c'est qu'il nous est plus utile de souffrir, et quel meilleur usage peut-on faire alors de sa vie, que de la sacrifier au service d'un si grand roi? »

Le Seigneur se plut à récompenser la générosité de sa servante par plusieurs faits miraculeux : ce voyage fut un triomphe. Le peuple se pressait sur le passage des religieuses, les maisons où l'on s'arrêtait étaient d'avance tellement encombrées de curieux sympathiques qu'on était obligé d'avoir recours aux alguazils pour les écarter. Les cultivateurs arrivaient en foule et demandaient instamment la bénédiction de la sainte.

Pour éviter ce concours qui froissait son humilité, Thérèse voulut, après avoir couché à Robledo, en partir longtemps avant l'aube, à trois heures du matin. A peine en route, l'essieu de son char se rompit. Malgré cet accident, le chariot continua à rouler pendant plusieurs lieues, jusqu'à ce qu'on fût en mesure de le réparer. Enfin, après trois jours de marche, la sainte arriva au couvent de Notre-Dame du Secours, et les frères qui l'accompagnaient la prièrent de s'y arrêter.

Laissons-la raconter elle-même ses impressions dans ce lieu sanctifié par la vertu de sainte Catherine de Cardone.

« Le couvent, dit-elle, est situé dans un désert assez agréable; les religieux vinrent en bon ordre au-devant du père Gabriel, leur prier; ils étaient pieds nus et portaient des manteaux de gros drap. Je ne pus les voir sans attendrissement, tant il me semblait retrouver en eux la sainteté de nos anciens pères et des premiers temps du Carmel.

« Je les considérais dans ce désert comme des fleurs odoriférantes dont la blancheur exprime la pureté, et je suis persuadée qu'ils sont tels devant Dieu car ils le servent fidèlement. Il suffit de les voir pour comprendre leur satisfaction d'avoir renoncé au monde. Dieu les en récompense en les élevant fort au-dessus des choses de la terre. Nous entrâmes dans l'église en chantant le *Te Deum*. Cette entrée est sous terre comme celle d'une caverne¹ et représente celle de notre père Élie. Toutes ces choses me donnaient une telle joie intérieure que la fatigue d'un voyage plus long encore que

¹ L'église avait été construite sur la grotte de Catherine de Cardone, à qui on en creusa une autre plus solitaire en forme de sépulcre. Elle y passa les cinq dernières années de sa vie, entourée d'un si grand concours de peuple que la campagne aux alentours était parfois toute couverte de chariots. Les pères n'avaient d'autre ressource que de l'élever sur une sorte de chaire portée à bras, pour qu'elle donnât à tous sa bénédiction. Affligée de voir troubler ainsi sa solitude, Catherine voulut s'enfuir dans un autre désert où personne ne se soucierait d'elle. Elle fit chercher l'ermite qui l'avait autrefois accompagnée; mais il était mort et Dieu ne lui permit pas d'accomplir son dessein.

celui que nous avons fait m'eût semblé compensée et au delà. Mon seul regret était de ne plus trouver vivante la grande sainte par le ministère de laquelle Notre-Seigneur avait voulu fonder ce monastère¹. »

Pendant de longues années encore, les religieux de Notre-Dame du Secours ne furent en effet appelés que « los frailes de la buena mujer », les frères de la sainte femme. La dévotion que l'on conservait en ce lieu pour la mémoire de Catherine de Cardone y attirait beaucoup de pèlerins et des dons généreux. L'église, pourvue de beaux ornements, put offrir, sans trop se dépouiller, ceux qui allaient être nécessaires à la maison des carmélites. Thérèse reçut au tombeau de la sainte recluse un don plus précieux encore : après qu'elle eut communiqué, Catherine lui apparut, brillante de gloire et entourée de plusieurs anges. Elle lui dit de ne pas se lasser de fonder des couvents de la réforme et lui promit de l'assister toujours. « Cette assurance me consola et m'anima au service de Dieu, dit Thérèse. J'espère, avec le secours de cette sainte, achever heureusement ma journée. Tout passe, et ma vie s'est passée en désirs plus qu'en œuvres; je ne puis trouver mon salut que dans la miséricorde de Dieu. »

Thérèse demeura trois jours au couvent de Notre-Dame du Secours; elle en repartit avec ses filles le matin du premier dimanche de Carême². Un grand nombre de religieux l'accompagnèrent; ils descendirent

¹ Elle était morte deux ans et demi avant la venue de Thérèse, le 12 août 1577.

² Le 21 février 1580.

avec elle l'âpre chemin de la montagne qui conduit à Villanueva. Arrivés dans la plaine, le joyeux carillon des cloches les salua de loin; les pâtres accouraient comme ils le faisaient autrefois pour la « buena mujer ». Bientôt le curé, don Ervias, les principaux du bourg et presque toute la population s'avancèrent en longue file à la rencontre des voyageuses. Les petits enfants, quittant le cortège, coururent en avant et arrivèrent les premiers auprès du chariot de la sainte. Ils ôtèrent leurs chaperons et s'agenouillèrent pour se faire bénir, puis ils marchèrent sagement devant elle la tête nue¹.

On s'arrêta à une petite distance de la ville, près d'une maison de campagne qui appartenait à un homme pieux et estimé nommé Miquel de Mondejar. Il s'avança, entouré de ses trois filles. Aucune d'elles ne songeait alors à quitter le monde, mais Thérèse se tournant vers elles leur dit : « Vous aussi, mes enfants, vous serez carmélites déchaussées. » Un sourire d'incrédulité effleura les lèvres des trois sœurs. La prophétie s'accomplit pourtant peu d'années après, et les heureuses élues du Seigneur comprirent le bienfait apporté par la sainte dans la maison de leur père².

¹ « Salieron muchos niños con gran devocion a recibirla; y en llegando al carro adonde ella iba se arrodillaron, y quitados sus caperuzas, iban delante hasta que llegaron a la Iglesia. » (Ribera, livre III, chap. ix.)

² « Ces trois jeunes filles se nommèrent au Carmel : Isabelle de Jésus, Françoise de Saint-Élie et Josépha de l'Incarnation. La dernière attesta la prédiction de sainte Thérèse dans l'enquête faite pour sa canonisation. » (Bolland, p. 199, paragr. 863.)

Le cortège se remit en marche et ne s'arrêta plus que devant l'église paroissiale.

Après le chant du *Te Deum*, la procession se reforma avec la croix, les bannières et les châsses, précédant le Saint Sacrement. Thérèse et ses sœurs, enveloppées de leurs manteaux blancs, le visage caché par leurs voiles, marchaient immédiatement après, suivies des frères carmes, des pères franciscains, qui avaient un couvent dans le voisinage et d'un dominicain que la sympathie avait amené là. « Son habit me fit grand plaisir à voir, » dit la sainte, toujours fidèle à ses amis.

Comme la distance à parcourir pour arriver à l'ermitage de Sainte-Anne était assez longue, on avait dressé plusieurs autels sur le chemin. La procession s'arrêtait, on chantait l'office du bréviaire des carmes, et le Saint Sacrement bénissait « ce bon peuple, qui faisait, pour l'amour de Dieu, tant d'estime de sept pauvres petites carmélites ». A la porte de l'ermitage, les recluses attendaient. Des larmes de joie s'échappaient de leurs yeux en voyant accompli ce qu'elles avaient tant désiré.

Chacune portait encore l'habit qu'elle avait en quittant le monde, n'ayant pas voulu en prendre d'autre que celui de la Sainte Vierge, « et pourtant, dit encore Thérèse, leur costume pouvait bien se nommer l'habito honesto¹, tant il était pauvre. Leurs visages amaigris témoignaient de leur pénitence; elles n'avaient vécu

¹ C'est le nom qu'on donnait à l'habit des béates, filles consacrées au service de Dieu sans règles bien déterminées.

depuis six ans que de leur travail, prenant sur leurs heures de sommeil pour ne pas diminuer celles de l'oraison, et se privant parfois de manger pour payer les messagers qu'elles m'envoyaient. Je ne parle pas de leurs autres austérités, de leurs mauvais lits et de leur étroite clôture dans cette pauvre demeure dont aucune n'avait jamais voulu sortir depuis qu'elles s'y étaient fixées. »

L'heure de la récompense était enfin venue : on plaça le Saint Sacrement dans la petite chapelle de Sainte-Anne, et le monastère désormais fondé garda le nom de la glorieuse aïeule du Sauveur.

Le ciel sembla vouloir compléter la fête par un bienfait inattendu. La sécheresse désolait les plaines de la Manche depuis près de deux ans; mais à peine les carmélites eurent-elles pris possession de leur nouvelle demeure qu'une pluie abondante vint réjouir les cultivateurs. Chacune attribua cette bénédiction à la venue de la mère Thérèse¹; on vint en foule l'en remercier; mais elle en renvoya la gloire à Dieu et le mérite à leur foi, « que la providence divine, leur dit-elle, a seule voulu récompenser ».

Peu de jours suffirent à Thérèse pour connaître ses nouvelles filles, dissiper ses craintes à leur sujet, et la remplir de joie au spectacle de leurs vertus. « Depuis que je les connais, racontait-elle plus tard en écrivant cette fondation, je ne doute plus qu'elles ne doivent leur entrée dans notre ordre à leurs mérites et à leurs

¹ « Cantaban muchos villancicos a proposito de la venida tan descendida de las religiosas. » (Yèpes, livre II, chap. xxix.)

prières. Aussi suis-je bien persuadée que j'ai rencontré dans ces âmes un riche trésor, et quelque peine qu'il ait pu m'en coûter, je ne voudrais pour rien au monde avoir perdu l'occasion de les aider. » Puis, s'étendant avec détails sur les vertus qu'elles pratiquaient avant sa venue : « Elles vivaient, ajoute-t-elle, dans une grande fraternité, aucune n'avait d'autorité sur ses compagnes; elles travaillaient toutes humblement à ce dont elles étaient capables, et les deux plus âgées traitaient les affaires essentielles. Les autres ne parlaient à personne. Leur porte sans serrure ne fermait qu'avec un verrou, mais aucune ne l'ouvrit jamais; la plus ancienne seule répondait quand on leur parlait du dehors. Leurs jours de fête étaient entièrement consacrés à la prière, les autres jours elles y donnaient encore plusieurs heures. Les livres dont elles se servaient pour leur conduite spirituelle étaient ceux de frère Louis de Grenade et du père Pierre d'Alcantara; elles employaient longtemps à réciter l'office divin, car elles savaient médiocrement lire le latin, et leurs bréviaires, donnés par charité par des prêtres qui ne s'en servaient plus, n'étaient pas pareils. Elles y faisaient bien des fautes; mais Dieu qui juge les intentions les excusait sans doute. Quand le père Antoine de Jésus vint à les connaître il les engagea à dire seulement l'office de la Sainte Vierge.

« Ces pauvres filles avaient un four séparé où elles faisaient cuire leur pain, et tout marchait parmi elles avec autant d'ordre que si elles avaient eu quelqu'un pour les diriger. Maintenant, leur vertu se fait bien voir

à la joie avec laquelle elles nous ont reçues, à leur obéissance envers la prieure que je leur ai donnée, aux prévenances et à l'affection qu'elles témoignent à chacune de nous. Toute leur crainte était de nous voir repartir à l'aspect de leur pauvreté. Mes compagnes m'ont avoué depuis, que, les premiers jours, la pensée de rester là après mon départ leur était pénible; mais quand elles eurent fait la connaissance de ces belles âmes, elles les aimèrent et demeurèrent volontiers près d'elles. Tel est le pouvoir de la sainteté! Du reste elles étaient décidées d'avance à supporter avec l'aide de Dieu toutes les difficultés et toutes les peines; une fille qui penserait autrement ne serait pas une vraie carmélite. Nos désirs doivent être de souffrir et non de nous reposer, pour imiter tant soit peu notre maître¹. »

Le 25 février, jour de saint Mathias, la sainte donna l'habit du Carmel aux neuf postulantes; elles avaient persévéré ensemble tout le temps de l'épreuve, la récompense ne fut refusée à aucune. Le père Antoine de Jésus participa à leur joie en prononçant le sermon de vêtue et en recevant leur consécration.

L'obéissance que le père de Salazar avait donnée à Thérèse pour la fondation de Villanueva se terminait le 19 mars. La sainte hâta donc les travaux nécessaires pour transformer l'ermitage de Sainte-Anne en un monastère régulier. Elle pourvut à tout avec son activité et son intelligence ordinaires. Le 18, veille de la

¹ Fondation de Villanueva de la Xara.

fête de saint Joseph, elle dirigeait encore les travaux destinés à amener l'eau dans l'intérieur de la clôture, quand tout à coup la grosse roue, destinée au puits, échappa aux mains maladroites d'un ouvrier et vint rouler jusqu'à la sainte qu'elle renversa. L'ouvrier épouvanté n'osait s'approcher, mais Thérèse se releva en souriant pour le rassurer. Le coup porté sur son bras malade avait été pourtant si violent que ce bras demeura désormais sans mouvement. Encore considéra-t-on comme un miracle que la sainte fût sortie vivante de cet accident.

Le surlendemain, après avoir célébré la fête de saint Joseph, Thérèse était prête à partir; ses filles l'entouraient tristement. A la douleur de la voir s'éloigner, s'ajoutait pour elles le chagrin de rester isolées dans un village pauvre, où la famine régnait déjà et semblait devoir augmenter jusqu'au temps de la moisson. Aucun moyen d'existence n'était assuré à ces pauvres filles; la bonne volonté du docteur Ervias et des habitants de Villanueva étaient peu de chose au milieu de la détresse générale. Pourtant la sainte partit confiante : « Vivez en bonnes religieuses, leur dit-elle, et je vous promets, au nom du Dieu tout-puissant notre maître, que rien ne vous manquera¹. »

Fortifiées par cette promesse, les carmélites de Sainte-Anne entrèrent bravement dans la carrière pénible qui s'ouvrait devant elles. Toutes leurs provi-

¹ « Ipsas sic consolata fuit, promittens illas in nomine Domini quod si religiose vixissent, nihil eis nunquam defuturum. » (*Acta canonisationis*, Boll., p. 251.)

sions consistaient en un coffre, qui contenait huit ou neuf de ces petites mesures de farine appelées alors *fanegas*; tout leur argent en deux réaux, recueillis non sans effort par la prieure.

La disette cependant croissait, aucun moyen humain ne pouvait faire trouver de blé à acheter dans Villanueva; mais Dieu ne trompa pas la confiance de ses servantes : Le coffre fut inépuisable : treize religieuses, deux tourières et deux pères carmes y trouvèrent le pain quotidien pendant les six mois que dura encore la famine, et jamais un pauvre demandant du pain au monastère ne s'en retourna les mains vides¹.

Plus tard, quand la moisson eut ramené l'abondance, les privations endurées et le changement de saison amenèrent dans le pays une maladie épidémique dont presque tous les habitants furent atteints. Le travail et les forces manquèrent aux sœurs atteintes à leur tour de la fièvre. Alors, aux rayons du soleil d'octobre, l'unique poirier de leur petit jardin se couvrit de fruits en si grande abondance que les malades y trouvèrent une ressource et un remède d'une merveilleuse efficacité. Chaque matin on en cueillait une grande corbeille qu'on envoyait vendre, et dont le prix défrayait les besoins du monastère. Il en restait encore assez pour les fiévreux du voisinage. Ce poirier miraculeux ne fut pas le dernier prodige que devaient voir les recluses de Sainte-Anne. L'année suivante, après que toutes eurent fait profession, avec une confiance dans l'avenir que

¹ Yèpes, p. 242.

justifiait le passé, la sœur Anne de Saint-Augustin, économe du couvent, s'aperçut en sondant sa bourse qu'il n'y restait plus un réal. Affligée de cette découverte, elle se promenait pensive dans la cour. Son pied souleva quelques pierres, un peu de sable, et soudain mit à découvert soixante réaux qu'aucune main humaine n'avait sûrement pu mettre là. Anne les prit en remerciant Dieu, et ces réaux se multiplièrent si bien, que, pendant une année entière, ils suffirent à toutes les dépenses du couvent¹.

Le Seigneur montra plus d'une fois encore sa prédilection pour les religieuses de Sainte-Anne². Quelques années plus tard, une belle église s'éleva sur l'emplacement de la petite chapelle, et ceux qui avaient vu la misère des premiers jours, ceux qui savaient que les sœurs n'avaient d'autre source de fortune que le lin que filaient leurs quenouilles, comprirent sans en pouvoir douter que c'était là l'œuvre de Dieu.

La glorieuse sainte Anne protégeait sa maison et s'était chargée d'accomplir la promesse de Thérèse.

¹ Yèpes, livre II, chap. xxx.

² Tous ces miracles sont rapportés dans l'histoire générale des carmes déchaussés.

CHAPITRE II

FONDATION DE PALENCIA

1581

Avant même que la fondation de Villanueva ne fût terminée, Thérèse avait reçu du père de Salazar l'ordre de se rendre à Valladolid pour y traiter de l'établissement d'un nouveau couvent.

Don Alvaro de Mendoza, le premier protecteur de la sainte à Avila, désirait avoir une maison de la réforme à Palencia, dont il était nommé évêque. Palencia est une ville du royaume de Léon aux frontières de la Vieille-Castille. Thérèse devait traverser les deux grandes provinces qui forment le centre de l'Espagne et remonter du midi au nord, en passant par les villes où ses premières fondations avaient été faites. Long et fatigant voyage pour une femme de soixante-cinq ans, dont les forces venaient de subir un si cruel ébranlement. La sainte pourtant n'hésita pas. Partie le 20 mars avec sa fidèle Anne et sa nièce Béatrix de Jésus¹, elle

¹ Béatrix de Jésus avait souffert plus que personne du trouble causé à la maison de Malagon par la maladie de la mère Briande et par l'incapacité de celle qui l'avait d'abord remplacée. La sainte, pour l'en dédommager, l'avait emmenée avec elle à Villanueva. Elle la ramena ensuite à Tolède, où elles eurent toutes deux la consolation

ne se reposa qu'un instant à Malagon et continua sa route jusqu'à Tolède, où le grand inquisiteur, don Gaspar de Quiroga, désirait l'entretenir d'une fondation à Madrid. C'était celle que Thérèse avait le plus à cœur, celle qu'il ne lui fut pas donné d'accomplir elle-même et dont l'exécution suivit de près sa mort, comme un suprême hommage rendu à ses désirs.

Les difficultés qui s'opposaient alors à l'établissement des carmélites déchaussées au centre du royaume ne furent pas la seule raison qui retint la sainte à Tolède. Arrivée le 26 mars, veille du dimanche des Rameaux, elle fut frappée le jeudi saint d'une attaque de paralysie beaucoup plus grave que les précédentes. On crut qu'elle allait mourir; les médecins parlaient d'un abcès au foie tant les douleurs étaient vives et la fièvre violente; mais leurs prévisions furent trompées. Après un mois de souffrances et de remèdes bien ou mal appliqués, il plut à Dieu de guérir sa servante, ou du moins de lui rendre, pour quelque temps encore, les forces nécessaires à son service. « Vraiment, écrivait Thérèse peu après, je pensais parfois que je me mourais; mais il m'importait aussi peu de mourir que de vivre. Dieu m'a fait cette grâce que je tiens pour très grande, me souvenant de la crainte que m'inspirait autrefois la pensée de la mort. Il sait mieux ce qui nous convient que nous ne le savons nous-mêmes¹. »

de revoir la mère Briande dont la vie touchait à son terme. — Enfin, après une année passée à reprendre des forces près de sa tante, Béatrix fut envoyée par elle à la fondation de Grenade. — Elles ne se revirent plus qu'au ciel.

¹ Lettre au père Gratien, 5 mai 1580.

La sainte quitta Tolède au commencement de juin; elle ne fit que passer à Madrid, et laissant de côté Avila qui l'eût détournée de sa route, elle arriva à Ségovie le 13 juin.

Une postulante prise à Madrid l'accompagnait; c'était Juana Lopez, sœur de Lopez de Velasca, membre du Conseil secret de Philippe II. Il avait rendu de grands services à la réforme et Thérèse lui payait une dette de reconnaissance en se chargeant de sa sœur orpheline, si pauvre qu'elle n'avait pas la modique somme nécessaire pour payer son trousseau. Elle ne savait pas même lire et Thérèse voulut le lui apprendre pour la faire religieuse de cœur. Un mois de leçons n'y pouvait suffire; cependant, avant de quitter Ségovie, la sainte jeta un voile noir sur la tête de son élève en lui disant : « Malheur à qui te l'ôtera, ma fille. » Les supérieurs le lui laissèrent, et Juana Lopez fit profession l'année suivante. Elle passa sa vie dans d'humbles travaux. Longtemps après la mort de sa protectrice, elle mourut elle-même saintement¹. Une colombe blanche s'échappant de ses lèvres avec son dernier soupir fut le miraculeux témoignage que Dieu se plut à rendre de la pureté de son âme.

Une grande douleur attendait Thérèse à Ségovie : Son frère Laurent, celui dont le dévouement l'avait secourue à Séville et soutenue depuis dans tant de circonstances, celui qui lui était uni plus encore par les liens du cœur que par ceux de la reconnaissance

¹ En 1620.

et du sang, l'ami de son âme, avec lequel nous l'avons vue échanger des lettres si intimes et si tendres, Laurent venait d'être emporté en quelques heures par un vomissement de sang.

C'était le 26 juin 1580. Peu de jours avant, il avait écrit à la sainte son regret de ne l'avoir pas vue à son passage près de lui¹, et d'avoir manqué cette occasion suprême de lui dire adieu. Il avait le sentiment de sa fin prochaine et le disait à sa sœur en lui recommandant ses enfants. Thérèse lui répondit gaiement, lui reprochant de « mettre son cœur à l'étroit » et attribuant, sans doute à la solitude de la campagne, la tristesse inaccoutumée de ce cher frère ; mais un jour de la semaine suivante, à l'heure de la récréation, les sœurs du couvent de Ségovie virent tout à coup la sainte pâlir ; une vision lui représentait son frère près d'expirer. L'émotion la suffoquait : « Mon frère est mort, » leur dit-elle, et se levant, elle se rendit au chœur pour assister cette âme si chère au moment même où elle paraissait devant le tribunal de Dieu.

Elle pria longtemps, puis sa douleur sembla se calmer, ses larmes s'arrêtèrent, son visage s'illumina d'une joie céleste, et d'une voix encore émue, mais déjà triomphante, elle entonna le *Te Deum*. Ses filles le chantèrent avec elle, et la sainte leur révéla en sortant de l'église que Dieu l'avait consolée en lui faisant connaître que Laurent, après quelques instants passés en purgatoire, était entré dans la joie du ciel.

¹ Ségovie n'est qu'à onze lieues d'Avila ; la Serna se trouvait entre ces deux villes.

Une assurance plus douce encore du salut de ce cher frère devait lui être donnée. Le lendemain, au moment où elle allait communier, Thérèse vit le prêtre qui s'avançait vers elle, escorté de saint Joseph et de Laurent, portant dans ses mains une torche brillante en signe de la béatitude dont il jouissait¹. Le Seigneur, pour consoler entièrement la sainte du regret qu'elle éprouvait que son frère n'eût pas reçu les derniers sacrements, lui fit entendre que cet appel subit fait à son serviteur était un témoignage de son amour pour lui et pour elle.

Thérèse quitta Ségovie peu de jours après. Elle alla d'abord à Avila pour rendre les derniers devoirs à son frère² et prendre soin des orphelins qu'il laissait « dans une grande solitude ». L'aîné, François, avait reçu à la Serna le dernier soupir de son père; le second, Lorenzo, était aux Indes, où il administrait une « encomienda³ », située dans la province du Pérou. La plus jeune, Térésita, accueillie par sa tante lorsqu'elle était arrivée à Séville à l'âge de dix ans, était novice à Saint-Joseph d'Avila. Pour celle-là, il n'y avait plus rien à craindre⁴; mais ses deux frères furent un sujet de constante sollicitude pour la sainte. Jusqu'à sa mort, elle prit soin de

¹ Thérèse raconta plus tard cette vision à son neveu François de Cepeda, fils de Laurent. Le récit en fut fait au procès de canonisation de la sainte. (Notes du P. Antonio de Saint-Joseph, vol. II, livre LV.)

² Il fut enterré dans l'église du couvent de Saint-Joseph, où il avait fait bâtir une chapelle spéciale en l'honneur de ce saint patriarche.

³ C'était une concession de territoire octroyée par le roi.

⁴ Elle vécut et mourut saintement dans ce monastère dont elle fut prieure sous le nom glorieux de Thérèse de Jésus.

leurs âmes et de leurs intérêts temporels, écrivant à Lorenzo pour le soutenir et lui affirmer que son père, « du lieu où il était, lui ferait plus de bien que sur la terre », et gardant auprès d'elle François, dont le cœur un peu faible, après s'être incliné vers la vie religieuse, n'eut pas le courage de persévérer dans cette sainte vocation. Il épousa une jeune fille de grande naissance, nièce des ducs d'Albuquerque et de l'Infantado, et mourut au bout de peu d'années à Quito, où il s'était rendu dans l'espoir de refaire sa fortune. Thérèse, dit-on, lui apparut à ses derniers moments et le consola en lui promettant le ciel, à la place de la patrie qu'il ne devait plus revoir.

D'autres pertes cruelles vinrent attrister l'âme de la sainte pendant les mois qui précédèrent encore la fondation de Palencia. Son vieil ami François de Salcedo, qui avait consacré à Dieu et au Carmel les dernières années d'une vie déjà saintement remplie, mourut à Avila au moment où elle y revenait. Elle eut à accomplir ses dernières volontés en même temps que celles de Laurent. Puis, ce fut le père Hernandez, le visiteur dévoué de la réforme depuis de longues années; enfin, Balthazar Alvarez, ami plus cher encore, « dont l'âme, si loin qu'il fût, semblait tenir compagnie à celle de Thérèse ». Il mourut, jeune encore, après de grands travaux pour Dieu et pour l'Église.

La sainte les pleura tous les trois. Ses lettres, à cette époque, trahissent une tristesse inaccoutumée; son âme, si sereine d'ordinaire, si vaillante au temps de la persécution, semble s'incliner un instant en voyant

mourir ceux qu'elle aime : « J'étais l'aînée de mon frère de quatre ans, dit-elle douloureusement, et je n'en finis pas de mourir ! » Les souffrances des autres, plus encore que les siennes, contribuaient à « affaiblir son cœur ». Une fièvre maligne qui sévissait alors en Espagne atteignit plusieurs de ses fils et de ses filles. « Je ne sais pourquoi Dieu me laisse sur la terre, dit-elle encore, si ce n'est pour voir mourir ses serviteurs. Priez pour moi, afin que je serve un peu notre Maître puisqu'il veut que je vive². »

Thérèse quitta Avila au commencement du mois d'août. Sur la route de Valladolid, elle s'arrêta à Medina del Campo, où Dieu fit voir d'une manière touchante que les souffrances de sa servante obtenaient de lui le privilège de soulager celles des autres. Une sœur de Médine, Anne de la Trinité, était atteinte d'un érysipèle à la tête dont le retour fréquent faisait craindre pour sa vie. Affaiblie par la fièvre, elle voulut cependant quitter son lit pour aller comme les autres au-devant de sa mère. La sainte s'approcha d'elle tendrement et toucha son mal. « Ayez confiance, ma fille, lui dit-elle, Dieu, je l'espère, vous guérira. » A l'instant même le visage de la malade reprit son état naturel, la fièvre disparut, et le médecin déclara qu'un miracle seul avait pu opérer cette guérison. Anne de la Trinité vécut vingt ans encore sans aucun retour de sa maladie³.

¹ Lettre au père Gratiën, 4 octobre 1580.

² Lettre à Marie de Saint-Joseph, 309, p. 248.

³ *Acta canonisationis*, p. 36.

Enfin, après de longs jours d'attente, Marie-Baptiste vit arriver à Valladolid la sainte accompagnée des sœurs qu'elle destinait à la fondation de Palencia. Son zèle impatient, joint à celui de l'évêque, lui faisait désirer de voir la maison établie de suite; mais les œuvres divines préfèrent des voies plus lentes. Thérèse tomba malade en arrivant, et pendant un mois on la disputa à la mort. Elle demeura ensuite si affaiblie, si abattue, envahie par un tel dégoût, qu'elle se sentait incapable de rien entreprendre. « Je ne sais, dit-elle, si la faiblesse qui me restait en était cause, ou si le démon cherchait à empêcher le grand bien qui est résulté de cette fondation. Toujours est-il que je n'avais plus la confiance que Dieu a coutume de me donner quand il s'agit de son service. Tout me semblait impossible et je ne trouvais personne qui sût relever mon courage. Au contraire, on me disait que le monastère ne pourrait subsister, que la ville était pauvre, et que les aumônes ne suffiraient pas à le soutenir.

« Or, il arriva que le père Ripalda, de la Compagnie de Jésus, vint à cette époque à Valladolid. Je m'étais autrefois confessée à lui et je lui exposai mon état en le priant de me venir en aide. Il commença aussitôt à m'encourager et me dit que ma lâcheté inaccoutumée était causée par ma vieillesse; mais je sentais bien que ce n'était pas cela. Je suis plus vieille maintenant que je ne l'étais alors, et je n'éprouve plus cette faiblesse. La fondation de Burgos, qui se traitait en même temps que celle de Palencia, ne m'inspirait pas plus d'attrait. La suite fit bien voir que les conseils des hommes ne

peuvent rien pour échauffer le cœur; il faut que la chaleur vienne de Dieu.

« J'étais dans cette incertitude et je priais Notre-Seigneur de me faire connaître sa volonté, lorsqu'un matin, après la communion, je l'entendis me dire d'un ton de reproche : « Que crains-tu, ne suis-je pas tous les jours le même? Quand ma grâce t'a-t-elle manqué? « N'hésite pas à faire ces deux fondations. »

« Seigneur, que vos paroles sont différentes de celles des hommes! Je me sentis animée d'un si grand courage, que rien, à partir de cette heure, ne me semblait difficile¹. »

Thérèse mit aussitôt la main à l'œuvre, et la Providence vint, comme toujours, d'une manière sensible, à son aide.

Des protecteurs, des amis inconnus, surgirent inopinément et facilitèrent l'établissement des carmélites à Palencia. C'étaient Suero de Vega, fils du président de Castille², qui offrit d'abord une maison pour commencer la fondation; puis le chanoine Reynoso, qui se chargea d'y mettre « des lits et plusieurs autres choses bien nécessaires après une journée de marche, dans un brouillard si épais et si froid qu'on ne pouvait se voir ». C'était le 28 décembre, jour de la fête des Saints Innocents; la sainte arrivait accompagnée de cinq sœurs³ et

¹ A la fondation de Palencia.

² Lui-même avait été gouverneur de Syracuse.

³ En comptant Anne de Saint-Barthélemy. Isabelle de Jésus devait être prieure, Béatrix et Agnès de Jésus, nièces de la sainte, et Marie du Saint-Esprit, native de Burgos, suffisaient aux premières charges du monastère.

de deux prêtres de Palencia¹ venus au-devant d'elle à Valladolid pour lui faciliter le voyage et l'installation.

Avant d'établir les personnes, il fallut préparer une chapelle et un autel pour dire la messe le lendemain. L'expérience de tant de fondations avait enseigné à Thérèse que, lorsque Dieu a pris possession d'une maison, « le démon a bien moins de pouvoir pour y susciter des troubles et des inquiétudes ». On dormit donc peu cette nuit-là dans le nouveau Carmel; la clochette d'appel fut suspendue à l'extérieur, et le matin, au point du jour, les deux prêtres de Palencia dirent la messe, en faisant mémoire du saint roi David auquel Thérèse avait une spéciale dévotion.

Le bon évêque de Mendoza, prévenu seulement alors de la venue de la sainte, arriva en hâte auprès d'elle. Heureux de revoir ces chères filles, qu'il avait le premier protégées, il s'engagea à leur fournir le pain quotidien; puis il ordonna à son intendant de subvenir à leurs plus pressantes nécessités, et cette bienfaisance de l'évêque s'étendant à ses diocésains, attira aux carmélites celle de la population de Palencia, « dont la bonté et la droiture sont telles, dit Thérèse, que je n'en connais pas de semblables ».

La satisfaction générale fut pourtant troublée un instant par le mauvais vouloir du corrégidor, lequel, craignant les charges que la pauvreté du Carmel pouvait apporter à la ville, s'était dès le début opposé à la fondation. Le silence avait été bien gardé, et le corrégidor,

¹ L'un se nommait Porrás et l'autre Vittoria.

mécontent que la prise de possession se fût faite à son insu, refusa nettement l'autorisation qu'on lui demandait.

Thérèse ne perdit pas courage; la contradiction était pour elle une des meilleures preuves de la sanction divine. Elle pria donc le père Gratien de retourner près de ce magistrat et de le prier de sa part de revenir sur sa décision.

Au nom vénéré de la sainte, le corrégidor sembla réfléchir; puis, du ton d'un homme dont les idées viennent de changer: « Allez, dit-il au père Gratien, et faites ce que vous voudrez, car pour mener ainsi les choses, il faut que la mère Thérèse ait reçu quelque ordre du ciel qui nous oblige tous à faire ce qu'elle veut. »

La fondation de Palencia était accomplie. A partir de ce jour toute opposition cessa dans le conseil de la ville, et le corrégidor lui-même devint le bienfaiteur des carmélites. « Personne, dit la sainte, ne songe plus ici qu'à se réjouir; on espère obtenir de Dieu, par nos prières, des grâces plus abondantes. Cette fondation est la plus étrange que j'aie vue, et ce constant bonheur me semblerait de mauvais augure si la contradiction ne l'avait précédé. »

Cependant, la maison où s'étaient établies les filles de Thérèse ne leur était prêtée que pour quelques mois, et leur mère, avant de les quitter, cherchait à leur procurer une demeure définitive. Deux autres maisons se trouvaient à vendre à Palencia. L'une dépendait d'une église en forme d'ermitage nommée Notre-Dame du

Chemin, envers laquelle le peuple de la ville et des environs avaient une grande dévotion. On y venait de tous côtés en pèlerinage. Malheureusement, cette maison, ou plutôt ces maisons, car il y en avait deux, étaient petites, peu agréables et les propriétaires fort exigeants. La sainte, voyant ces difficultés, crut qu'il valait mieux y renoncer, et ses amis lui trouvèrent une autre demeure au centre de la ville, non loin du palais de don Suero de Vega. Le marché allait se conclure lorsqu'un matin, au commencement de la messe, Thérèse se sentit saisie d'un grand doute sur l'opportunité de cette acquisition. Son inquiétude dura tout le temps du Saint Sacrifice. Quand vint le moment de la communion, la voix du Seigneur se fit entendre, montrant à Thérèse l'ermitage de Notre-Dame du Chemin : « Cette maison te convient, lui dit-il, on ignore à quel point je suis offensé en ce lieu; votre présence fera cesser ce mal. » Et comme la sainte semblait demander une assurance de plus : « C'est moi, » ajouta le Seigneur, et aussitôt toute incertitude s'évanouit.

Restait cependant la difficulté de rompre une affaire très avancée puisque tout était convenu. La mauvaise foi du propriétaire vint en aide à Thérèse. Celui-ci, croyant qu'elle voulait absolument sa maison, exigea trois cents ducats de plus. La somme n'était pas bien considérable, mais le procédé suffisait pour faire rompre le marché, c'est ce qui eut lieu.

Bientôt, convaincus par la sainte de l'avantage qu'il y avait pour l'honneur de Dieu à établir le Carmel auprès de Notre-Dame du Chemin, les deux chanoines

Reynoso et Salinas recommencèrent à négocier l'achat des petites maisons de l'ermitage. « Cela leur donna assez de mal, dit Thérèse, car Dieu permet toujours que ceux qui nous aident dans nos fondations y acquièrent beaucoup de mérites. Ces bons amis achetèrent donc et se donnèrent beaucoup de peine pour accommoder ces maisons. De plus, ils nous prêtèrent de l'argent pour payer; mais les propriétaires ne se contentèrent pas de leur signature et exigèrent en outre la caution de l'évêque. L'intendant de celui-ci, qui se nommait, je crois, Prudencio, leur dit en riant: « Quoi! vous voulez que je réponde pour une si grosse somme! » Et sans dire un mot de plus, il signa le contrat sans le lire.

« Au temps où nous vivons, ajoute la sainte, c'est un acte à signaler. Rien ne m'avait donné tant d'embarras dans les fondations précédentes que de trouver des gens qui voulussent bien nous servir de caution, même pour des sommes très inférieures. Ce n'est pas étonnant, puisque, ne possédant pas un quart d'écu, il fallait que ceux qui répondaient pour nous eussent une grande confiance en Dieu. Grâce à Lui, du reste, aucun n'y a jamais rien perdu; mais il n'y a pas de gens plus charitables que ceux que j'ai trouvés à Palencia. Il me semblait être revenue au temps de la primitive Église en voyant les habitants de cette bonne ville trouver que Dieu leur faisait une grâce en leur donnant l'occasion de pratiquer envers nous la charité. Tout le monde comprend maintenant l'utilité de notre présence dans cet ermitage solitaire, où beaucoup de

gens passaient la nuit, ce qui donnait lieu à de grands désordres¹. »

Cinq mois s'étaient écoulés dans ces alternatives; le nouveau monastère se trouva prêt au commencement de juin². C'était pendant l'Octave du Saint-Sacrement, l'évêque, désirant que la translation se fit avec une grande solennité, vint lui-même de Valladolid pour y assister avec son chapitre et tous les principaux du diocèse. On alla chercher les religieuses et on les conduisit à une paroisse nommée Saint-Lazare. Là, on prit le Saint Sacrement et la statue de Notre-Dame du Chemin, qu'on rapporta en grande pompe à son ermitage. Une bonne musique accompagnait le cortège, ce fut un édifiant spectacle. Dieu fut glorifié en ce jour dans la ville de Palencia, et la dévotion qu'inspirait au peuple le pèlerinage de Notre-Dame du Chemin ne s'affaiblit plus.

Peu de jours après, la sainte quitta ses filles. Elle s'était réjouie avec elles de l'heureux succès des négociations qui avaient enfin érigé la réforme en province distincte³. C'était vraiment l'heure du triomphe. La joie qu'elle en ressentait, « une des plus vives qu'on puisse éprouver ici-bas, » illuminait ses traits, et les jeunes sœurs étonnées comparaient l'éclat de son visage aux rayons du soleil.

Au matin du départ, les fidèles amis de Palencia ne

¹ Fondation de Palencia.

² 1581.

³ Le chapitre d'Alcala s'était tenu pendant le séjour de Thérèse à Palencia.

pouvaient se résoudre à quitter cette aimable sainte qu'ils avaient été si heureux de connaître. Suero de Vega et doña Elvira, son épouse, voulurent accompagner Thérèse jusqu'à une demi-lieue de la ville. Là, prenant tristement congé d'elle, Suero la supplia de lever un instant son voile, pour lui laisser voir une fois au moins son visage sur la terre afin qu'il pût la reconnaître au ciel. Touchée de ces instances, la sainte céda à son désir et le bénit ainsi que sa compagne, en les embrassant tous les deux avec une maternelle tendresse.

CHAPITRE III

FONDATION DE SORIA

1581

Thérèse quittait ses amis de Palencia pour entreprendre une autre fondation. On l'attendait à Soria, ville située à l'extrémité de la Vieille-Castille et dépendante de l'évêque d'Osma. Cet évêque se nommait don Alonzo Velasquez ; ses relations avec la sainte dataient du temps où il était chanoine de l'église théologale de Tolède. Il lui avait écrit pendant son séjour à Palencia pour lui proposer un établissement dans son diocèse, et Thérèse, sans hésitation ni défaillance cette fois, lui répondit qu'elle se tiendrait prête à partir quand il le jugerait bon.

L'évêque d'Osma avait été pour elle un ami précieux au temps où il n'était que le chanoine Velasquez. Leur connaissance s'était faite d'une manière singulière, cinq ans auparavant, à l'époque où la sainte était à Tolède par l'ordre des supérieurs de la mitigation. Son confesseur était alors Diego Yèpes, prieur des hiéronymites de la Sista, un saint religieux, réellement dévoué à son âme, dont il devait plus tard retracer fidèlement l'histoire. Le chanoine Velasquez, esprit distingué et

« très bon lettré », un peu absorbé par différentes charges, n'avait aucun rapport avec le Carmel, tout en n'ignorant pas son existence.

Tout à coup, vers la fin de l'année 1576, sans excuse ni motif, Yèpes cessa de venir au monastère; une force supérieure à sa volonté le retenait sans qu'il pût s'expliquer pourquoi, et comme la sainte se plaignait à Dieu de l'abandon où il la laissait, une voix secrète lui répondit : « Je veux que tu te confesses au docteur Velasquez. »

Thérèse, non sans quelque embarras, fit demander à celui-ci s'il voudrait bien se charger d'elle. Il répondit immédiatement qu'elle pouvait compter sur lui, et cette ouverture, raconta-t-il plus tard, lui causa une joie inexplicable, « plus vive que si on lui eut offert à l'heure même l'archevêché de Tolède ».

Il vint donc, et la sainte lui ouvrit son âme avec une consolation qu'elle n'avait pas ressentie depuis longtemps. Il la comprit de suite et la soutint dans sa marche vers Dieu, avec un grand respect de l'action divine. Son autorité s'appuyait sur celle des textes de l'Écriture sainte; il fortifiait sa pénitente en les lui expliquant. « Cela me vaut mieux que tout, écrivait Thérèse au père Gratien; aussi mon âme se sent-elle soumise à ce nouveau guide, qui sait beaucoup et ne s'étonne de rien. J'ai en lui une confiance entière¹. »

Cette union d'âmes, providentiellement amenée, devait porter des fruits. Velasquez défendit Thérèse au

¹ Lettre au père Gratien, 1577.

cours de la persécution; elle eut bien des fois à se louer de son dévouement et de ses conseils, et les lettres qu'elle lui écrivit sont restées parmi les plus belles sorties de sa plume. L'une d'elles est un traité admirable de l'oraison¹; l'autre est un compte rendu de ses dispositions intérieures aussi explicite qu'on peut le désirer². La sainte l'écrivit de Palencia, afin que l'évêque qu'elle allait revoir pût se rendre mieux compte du changement survenu dans son âme pendant ces quatre années³.

Toutes les difficultés matérielles de la fondation avaient été levées d'avance par doña Beatrix de Veamonte y Navarra.

Cette noble femme, issue du sang de France et de Navarre⁴, était, jeune encore, restée veuve. Son époux,

¹ Édition Migne, lettre 55, vol. II, p. 382.

² Édition Migne, vol. II, p. 580.

³ A l'époque où don Velasquez avait connu Thérèse, elle était encore inquiète, doutant d'elle-même, et ressentant parfois cruellement les douleurs de la vie présente. Maintenant que peu de mois la séparent de son dernier jour, tout est pacifié, elle n'est plus « sujette aux misères de ce monde comme elle l'était jadis »; les coups qui la frappent, semblent n'atteindre « qu'un vêtement ». Son âme est comme en un château fort dont elle serait maîtresse, et rien ne trouble plus sa paix. Elle ne désire même plus mourir; une vision intellectuelle, presque constante, lui révèle au dedans d'elle-même la présence des trois personnes divines. C'est la réalisation évidente de cette parole de l'Évangile : « Si quelqu'un m'aime, nous viendrons en lui et nous ferons en lui notre demeure. » Aussi, sa volonté est-elle si complètement unie au bon plaisir de Dieu qu'elle ne lui demande ni la mort ni la vie. Son unique désir est de le servir et de contribuer à le glorifier. Le faire aimer, ne fût-ce que par une seule âme, lui semble meilleur que d'être déjà en possession de la gloire éternelle.

C'est le comble de la perfection dans une simplicité surnaturelle.

⁴ La transformation espagnole dissimule, sans le dénaturer com-

don Juan de Vinuesa, ne lui ayant pas laissé d'enfants, elle employait sa grande fortune en bonnes œuvres et menait la vie austère que saint Paul recommande aux veuves de la primitive Église. « C'était, dit Thérèse, une personne généreuse, pénitente, une vraie servante de Dieu. »

Depuis longtemps, elle désirait fonder un monastère à Soria où elle avait une maison spacieuse et bien située. Elle exprima ce vœu à l'évêque qui l'approuva et lui apprit l'existence du Carmel réformé. La description qu'il lui en fit répondait si exactement à ses désirs qu'elle n'eut pas de repos que l'œuvre ne fût commencée. Outre la maison et les premiers frais de l'établissement, doña Béatrix assurait aux religieuses un revenu de cinq cents ducats, pour que la ville n'eût pas la charge de les nourrir. De son côté, don Velasquez attribuait au Carmel l'usage d'une église située assez près de la maison de doña Béatrix pour y être réunie par une galerie.

Tout se trouvait donc préparé dans des conditions d'une facilité inaccoutumée. Le jour du départ de Palencia fut fixé au 29 mai¹, et Thérèse partit dans une voiture envoyée par doña Béatrix. Elle était accompagnée de deux prêtres de Soria venus au-devant d'elle par ordre de l'évêque, avec un serviteur chargé de pourvoir à la direction et aux dépenses du voyage. Le

plètement, le vieux nom français de Beaumont. Doña Béatrix était fille de François Beaumont-Navarre, descendant de Philippe, comte d'Évreux, petit-fils de saint Louis. — Ce seigneur « de haut lignage et de grande renommée », était capitaine des gardes de Charles-Quint.

¹ C'était le lundi de l'Octave de la Fête-Dieu.

chanoine Ribera, le père Nicolas de Jésus-Maria, un frère lai nommé Élisée et sept sœurs de chœur¹ complétaient la caravane.

On ne pouvait aller vite, étant si nombreux ; aussi les étapes n'étaient-elles pas longues. Le beau temps, les chemins secs en cette saison, la vue des campagnes fertiles arrosées par des eaux abondantes, tout contribua à rendre agréable ce long trajet. Les voyageurs s'arrêtèrent à Burgos, pour célébrer la fête de l'Octave du Saint-Sacrement.

« Comme il n'y avait pas de logement pour nous, raconte la sainte, nous passâmes la nuit dans une église, ce qui ne nous fut nullement pénible. Nous eûmes du reste peu de fatigue durant ce voyage, car le serviteur de l'évêque nous conduisait avec mille soins charitables, et, dès que nous fûmes dans le diocèse, il suffit de dire que nous lui appartenions pour être bien reçus et trouver de bons gîtes. L'amour qu'on lui portait, les louanges que l'on donnait à ses vertus, me remplissaient le cœur de joie. »

Soria est à trente lieues de Burgos ; Thérèse, au bout de cette longue route, traversa, sans s'y arrêter, le bourg d'Osma, presque entièrement ruiné par les Maures. Ce n'était plus qu'un faubourg de la ville de Soria. Don Velasquez, prévenu du passage de la sainte et de ses filles, leur donna de sa fenêtre sa bénédiction.

¹ Marie du Christ et Marie de Jésus, venues de Salamanque ; Coma-Baptiste et Marie de Saint-Joseph, de Ségovie ; Catherine du Saint-Esprit, Béatrix de Jésus, et enfin Catherine du Christ destinée à être prieure. L'Église a décerné le titre de vénérable à cette dernière.

« Je n'en fus pas peu consolée, dit ici Thérèse, car c'est une chose de grand prix que la bénédiction d'un prélat et d'un saint. »

Doña Béatrix attendait les carmélites au seuil de sa maison. Une foule de gentilshommes et de nobles dames était accourue chez la fondatrice, dans l'espérance de voir la sainte. « Nos voiles nous sont d'un grand secours dans ces occasions, dit encore celle-ci; sans eux nous ne saurions que devenir. Le monde aime tant les nouveautés que, partout où nous allons, on se presse autour de nous. »

Cependant, après avoir prié quelques instants dans la grande salle que doña Béatrix avait fait transformer en chapelle, en attendant que la galerie de l'église fût terminée, Thérèse vint remercier ses visiteurs et sut dire à chacun le mot qui lui convenait, avec une charité aimable, rehaussée par sa courtoisie naturelle. Puis, quand les gentilshommes se furent retirés et qu'il ne resta plus que doña Béatrix et ses plus chères amies, la sainte releva son voile et dit à ses filles d'en faire autant, par reconnaissance pour leur généreuse hôtesse. Les nobles dames de Soria n'oublièrent jamais l'expression de ce visage vénérable, exténué par de longues souffrances et devenu comme transparent par le rayonnement de la sainteté.

Thérèse et ses filles restèrent cloîtrées dans la maison de doña Béatrix pendant près de deux mois. Alors, la galerie de l'église étant terminée, on fit l'érection solennelle du monastère le 6 août¹, fête de la Transfi-

¹ 1581.

guration. La messe fut dite en public, un père de la Compagnie de Jésus prêcha, et le nouveau Carmel fut, sur le désir de la fondatrice, dédié à la Sainte Trinité.

L'évêque d'Osma ne put assister à cette fête; les devoirs de son épiscopat l'avaient appelé ailleurs; mais avant de partir il avait eu le temps de visiter et de voir plus d'une fois les âmes qu'il savait appelées à porter avec lui le fardeau de l'apostolat. Il confessa la sainte et ses sœurs avant de quitter Soria, et fit entendre à celles-ci que Thérèse était, autant qu'il en pouvait juger, la plus sainte des servantes que Dieu eût alors sur la terre.

Cette opinion d'un grand évêque acquiert une valeur plus grande par l'estime que Thérèse elle-même faisait de lui. « Il ne perd, raconte-t-elle¹, ni un jour ni une heure; il travaille sans cesse malgré l'épreuve qui vient de lui être imposée par la perte de l'un de ses yeux. Il n'en est pas plus touché que si cet accident était arrivé à un autre; il n'a rien changé à sa vie et se console, dit-il, en pensant que le jour où il aura perdu complètement la vue, il se retirera en quelque ermitage où rien ne le détournera plus de servir Dieu². »

La sainte ajoute que, lorsqu'elle apprit qu'on venait d'élever don Velasquez à l'épiscopat, elle s'effraya pour lui de ce lourd fardeau; mais Dieu lui rendit le calme

¹ Au récit de la fondation de Soria.

² Il devint en effet plus tard complètement aveugle et donna sa démission de l'archevêché de Compostelle, que le roi Philippe II l'avait obligé d'accepter. Il se retira à Talavera où il mourut saintement.

en l'assurant que cette dignité serait utile à son service autant qu'à l'âme de son ami.

Avant de quitter Soria avec sainte Thérèse, disons un mot de celles qui y restèrent. C'étaient de vraies filles du Carmel, dignes de leur mère et de la mission qu'elle leur laissait. La prieure, Catherine du Christ, était, plus encore que les autres, destinée à une sainteté que l'Église affirma plus tard en l'offrant aux hommages des fidèles. Elle était née à Madrigal, de Cristoval de Balmosedá, parent de la sainte, et de Juana de Bustamente. Dès l'enfance, on vit dans son âme le germe des plus grandes vertus : elle donnait ses vêtements aux pauvres, jeûnait le vendredi au pain et à l'eau et dormait à terre. A l'âge de dix ans, elle se consacra sans retour au Seigneur et fit le vœu d'obéissance au prêtre qui la dirigeait. Une jeune fille de sa connaissance s'applaudissant un jour, devant elle, de sa jeunesse et de sa beauté : « Ma sœur, lui dit-elle, préparez-vous à bien mourir. » Frappée de cette parole, la jeune orgueilleuse s'humilia, et huit jours après, dit Juan Palafox, « l'orgueil de l'enfant s'éteignait avec elle ».

Catherine châtiait son corps avec des instruments aigus et pansait avec du sel et du vinaigre les plaies qu'elle s'était faites. Torturée d'inquiétudes au sujet de son salut, elle s'enferma pendant plusieurs mois dans une cave étroite où elle ne pouvait demeurer qu'à genoux. Le Seigneur, touché de sa constance, lui rendit la paix. Des flots de lumière inondèrent son âme dans ce cachot ténébreux ; elle en sortit pleine de joie pour porter secours à ses frères.

Une peste horrible désolait Madrigal et tout le monde fuyait. Catherine avait perdu ses parents; une jeune sœur seule lui restait et toutes deux marchèrent au danger « la face en avant ». Elles dépensèrent leurs biens, exposèrent leur vie et s'amassèrent des trésors impérissables. Une pauvre femme agonisante ayant été chassée de la ville, Catherine se mit à sa recherche. Elle la trouva presque expirante, la ranima, la consola, et, touchant ses plaies, lui rendit la santé.

La sœur de Catherine mourut dans cet exercice de charité. La peste ayant terminé ses ravages, Catherine voulut entrer dans un couvent de filles repenties afin de cacher son innocence à l'abri de la pénitence, mais elle ne put y réussir. Alors, ayant entendu parler de Thérèse, qui venait de fonder le monastère de Medina del Campo, elle demanda à y être admise. Refusée d'abord parce que le nombre était complet, elle persévéra et pria. Trois ans après, elle parvint enfin près de la sainte qui, frappée d'une telle vocation et de la vertu de sa jeune parente, n'hésita pas à l'accueillir.

C'était en 1571. Catherine prit l'habit et se perfectionna encore dans l'humilité et la pénitence, acceptant tous les ordres et tous les reproches, ne s'excusant ni ne demandant rien, ardente seulement à se mortifier et à s'accuser. Quand vint la fondation de Soria, Thérèse la fit appeler et la nomma prieure, à quoi le père Gratien faisant l'objection que Catherine ne savait pas écrire et n'avait aucun goût pour le commandement : « Taisez-vous, mon père, lui dit-elle avec une sainte indignation, elle sait aimer Dieu, c'est une sainte; elle

n'a pas besoin d'autre chose pour gouverner très bien¹. » Cependant Catherine, persuadée de son indignité, fit semblant d'avoir perdu la raison pour échapper à cette charge. Thérèse, éclairée d'en haut, lui ordonna de sacrifier son humilité à l'obéissance, et Catherine ne résista plus. Ses filles lui rendirent le commandement facile ; depuis Marie de Jésus dont Thérèse disait : « Je l'ai amenée pour être sûre qu'il y aura une sainte à Soria », jusqu'à l'humble converse, Marie-Baptiste, « qui trouvait Dieu dans sa cuisine autant que ses sœurs en le louant au chœur », toutes étaient de grandes servantes de Dieu. « Soria est au bout du monde, leur disait Thérèse. Sus, mes filles, en avant ! et que pas une de vous ne songe à reculer. »

Avant de se séparer d'elles à jamais, la sainte eut la consolation de voir l'accroissement de cette troupe d'élite. Deux jeunes filles à peine âgées de quinze ans² reçurent le voile de ses mains. Leur ferveur et leur joie de quitter le monde qu'elles n'avaient fait qu'entrevoir, leur avaient mérité cette grâce. « Ces enfants serviront le Seigneur comme Marthe et Marie, » dit Thérèse pour les faire agréer aux sœurs malgré leur jeunesse. Une autre âme, éprouvée par les vicissitudes de la vie, avait trouvé près de la sainte la consolation qu'elle n'espérait plus. C'était la fondatrice elle-même, doña Béatrix de Veamonte.

Après le départ de Thérèse, Catherine du Christ

¹ Notes du père Ant. de Saint-Joseph, vol. III, livre xxix.

² L'une d'elles, doña Maria Gante, s'appela Marie de la Trinité ; on ignore le nom de l'autre.

continua l'œuvre commencée par sa mère, et bientôt on put croire que Dieu ferait partager à la noble veuve la paix divine de l'asile qu'elle avait offert aux vierges élues du Seigneur. Pourtant, ce ne fut pas à Soria que doña Beatrix revêtit la bure du Carmel. Non contente d'avoir consacré à Dieu la maison qui avait abrité ses rapides années de bonheur terrestre, elle voulut fonder un autre monastère au lieu de sa naissance. Munie de l'autorisation du père Gratien, elle partit pour Pampelune avec Catherine du Christ et quelques religieuses. Sainte Thérèse était au ciel depuis peu de temps quand ses filles firent leur entrée au royaume de Navarre avec un éclat inaccoutumé. La joyeuse solennité avec laquelle les Navarrais reçurent les filles du Carmel était une protestation de leur foi en présence des luthériens déjà nombreux en ce pays¹.

Ce fut la dernière des splendeurs visibles de la vie de doña Béatrix. Entrée au Carmel de Pampelune à l'âge de soixante ans, elle y vécut encore dix-sept années et mourut en odeur de sainteté².

¹ Le père Gratien avait permis que la fondation de Pampelune fût célébrée avec éclat pour montrer aux luthériens de France le respect des Navarrais pour Notre-Dame. La vénérable Catherine du Christ reçut dans l'oraison l'approbation de sainte Thérèse à ce sujet, elle y ajouta cependant un correctif pour l'avenir. « Que la fondation de Madrid, lui dit-elle, ne se fasse pas avec le même bruit que celle de Pampelune. Là, cette pompe était utile au service de Notre-Seigneur pour le glorifier dans un royaume étranger en face des luthériens. A Madrid, au contraire, notre fondation doit se faire d'une manière différente, car la vanité mondaine y domine, il faut faire la guerre au monde, par l'humilité et la pauvreté. » (Notes du père Ant. de Saint-Joseph, vol. IV, livre LXX, n° 9.)

² Notes de la mère de Maupeou, livre CXLIX.

CHAPITRE IV

THÉRÈSE A AVILA, FONDATION DE GRENADE

1581

Thérèse aurait volontiers prolongé son séjour à Soria. Elle n'y était pas loin de Burgos, où la fondation d'un monastère de la réforme était depuis longtemps décidée. La saison d'été était la meilleure pour installer les carmélites dans cette région montagneuse et glaciale l'hiver; mais Dieu en jugea autrement. L'épreuve d'un climat très rude, ajoutée à celles de la contradiction et de la pauvreté, était réservée à la sainte pour cette fondation de Burgos, qui devait être la dernière de sa vie.

De fâcheuses nouvelles la rappelèrent inopinément à Avila. Il ne s'agissait de rien moins que de la décadence morale, de la ruine déjà commencée du monastère de Saint-Joseph, le premier de la réforme et le premier aussi en ferveur jusqu'alors. Les sœurs qui, depuis près de vingt ans, pratiquaient sans adoucissement toutes les austérités primitives du Carmel, avaient laissé s'affaiblir leur ferveur sous la direction un peu molle d'un confesseur trop indulgent.

C'était Julien d'Avila, le successeur de François de

Salcedo. Depuis la mort de ce dernier, le démon, malgré la bonne volonté évidente de l'aumônier et des religieuses, avait réussi à pénétrer dans le couvent « par des trous d'aiguille », espérant bien en faire un jour des portes ouvertes toutes grandes au relâchement.

Petites choses en apparence; mais de graves conséquences en pouvaient résulter. Elles tendaient tout simplement à rendre le couvent de Saint-Joseph en « tout semblable à l'Incarnation¹ ». Le confesseur s'était « mis en tête que toutes les sœurs devaient se nourrir de viande »; il voulait même que les plus faibles « gardassent dans leurs cellules quelque chose à manger »; et tel était l'objet du mémoire qu'elles avaient envoyé au chapitre d'Alcala. On juge de la surprise et de l'humiliation de la sainte. Quoi! ses filles aînées en étaient là? « Qui a osé demander pareille chose? écrit-elle au père Gratien; c'est ainsi que peu à peu tout vient à se détruire. Et c'est pour cela, mon père, que je désire quelque énergie dans les termes de l'acte qui doit défendre aux supérieurs d'autoriser jamais les sœurs à posséder quoi que ce soit. Qu'on ne fasse aucune exception pour les malades, afin que l'infirmière soit seule chargée de leur donner ce qui est nécessaire. Cette nécessité est prévue avec une tendre et vigilante charité². »

Thérèse partit donc sans délai de Soria malgré la chaleur. Le chanoine Ribera, prébendier de Palencia,

¹ Lettre de Thérèse au père Gratien, le 27 février 1581.

² Même lettre au père Gratien.

qui devait plus tard écrire sa vie, l'accompagnait, et la sainte fait son éloge en racontant les péripéties du voyage.

« Ce Ribera, dit-elle, a reçu de Dieu une si grande volonté de nous faire du bien qu'on peut le compter parmi les bienfaiteurs de l'ordre. Il suffit à nous accompagner toutes deux¹, car il est rempli de soins et de prudence, et moins nous sommes nombreux sur les grands chemins, mieux cela vaut. Le retour, cependant, me fit bien payer la facilité du premier voyage. Le jeune voiturier que nous avions pris ne connaissait pas la route des chars jusqu'à Ségovie; il nous conduisait par de si mauvais chemins que nous étions forcés de mettre pied à terre pendant qu'il poussait le chariot au travers de vrais précipices. Quand nous trouvions des guides, ils nous accompagnaient tant que la route était bonne et nous laissaient aux mauvais passages en disant qu'ils avaient affaire ailleurs. Nous n'arrivions jamais à une halte sans avoir risqué de verser plusieurs fois. Souvent il nous fallait revenir sur nos pas et refaire en arrière le chemin qu'on nous avait assuré être le bon; la patience du bon chanoine ne faiblit pas une seule fois au milieu de tous ces incidents, je m'en étonnais et j'en bénissais Dieu. » Thérèse exalte volontiers le courage des autres; le sien pourtant était au moins égal. Pendant une de ces marches sur les chemins rocailleux, où le char se maintenait à peine en équilibre, « la pauvre petite vieille » tomba lourde-

¹ Thérèse ne ramenait de Soria qu'Anne de Saint-Barthélemy.

ment et rudement. « Dieu merci, dit-elle joyeusement pendant qu'on l'aidait à se relever, me voilà par terre ! Tout s'était trop bien passé à Soria; cette fois au moins je me suis fait mal ! »

On arriva à Ségovie, la veille de la fête de saint Barthélemy, le 23 août. La sainte put se reposer quelques jours près de ses filles, qui lui témoignèrent leur tendresse. Quand elle les quitta, au commencement du mois suivant, elle les embrassa toutes en leur disant qu'elle ne les reverrait plus sur la terre, et, souriant à leurs larmes, elle leur donna rendez-vous au ciel.

Le 5 septembre, au soir, Thérèse rentrait à Avila après treize mois d'absence. La fièvre, causée par la fatigue de ce pénible voyage, était la moindre de ses souffrances en se retrouvant dans ce lieu que son frère Laurent et son ami François de Salcedo avaient quitté sans la revoir.

Au couvent de Saint-Joseph, la paix intérieure troublée par l'indulgence excessive de Julien d'Avila¹, et les besoins accrus par les exigences nouvelles des sœurs, avaient engendré la pauvreté. Au moment où les legs de Laurent de Cepeda et de François de Salcedo pouvaient faire croire aux carmélites que quelques ressources assurées se joignaient pour elles à l'aumône quotidienne, la misère les avait atteintes. Les croyant riches désormais, les habitants d'Avila ne s'inquié-

¹ « O mon père, écrivait Thérèse au père Gratien, de quelle humeur est Julien ! Dieu me délivre des confesseurs qui dirigent les monastères depuis tant d'années ! Ce sera un grand bonheur si nous parvenons à déraciner ces abus. Qu'en serait-il si ce n'étaient pas de si bonnes âmes ? »

tèrent plus d'elles. Or, le legs de Laurent ne leur donnait qu'une chapelle, et celui de Salcedo ne devait leur fournir quelques miettes de pain qu'un an après la construction d'une autre chapelle dédiée à saint Paul. Aussi, quand Thérèse revint au milieu de ses filles, elle les trouva endettées, en proie à une vraie pauvreté doublement dure à supporter quand la pauvreté d'esprit ne la soutient pas.

L'accueil que lui firent cependant ces pauvres âmes les montra disposées à reconnaître leurs fautes et à les réparer. La prieure, Marie du Christ, se démit de ses fonctions, et d'une voix unanime la sainte fut élue à sa place.

C'était une lourde charge dans les circonstances présentes; Thérèse la redoutait d'avance. On eut quelque peine à la lui faire accepter¹. Mais le père Gratien était là, revenu en hâte de Salamanque, où il venait de fonder une nouvelle maison de carmes déchaussés. Il coupa court aux objections en ordonnant à Thérèse de se prosterner la face contre terre, et, profitant de son silence, il entonna le *Te Deum*, auquel les sœurs répondirent en action de grâces. Elles conduisirent ensuite leur mère au chœur et jamais violence ne fut mieux justifiée par les résultats. Pendant les quatre mois que la sainte demeura à Saint-Joseph, elle ramena les religieuses à leur ancienne ferveur, libéra le couvent de

¹ « A moins de grande nécessité, écrivait-elle peu de jours avant au père Gratien, je serais bien heureuse de n'être pas prieure. Je n'en suis plus capable; ce serait aller au delà de mes forces et vivre dans un scrupule continuel. »

ses dettes et le mit en état de fournir sans inquiétudes à sa subsistance.

Ce fut pendant ce court et dernier séjour dans sa ville natale, que Thérèse, reconnaissante du dévouement infatigable d'Anne de Saint-Barthélemy, conçut le projet de lui donner le voile noir et de l'élever au rang de religieuse de chœur. Anne, en effet, n'était plus la pauvre fille ignorante dont le bon vouloir et la vertu faisaient tout le mérite. Avec la grâce miraculeuse qui en un jour lui avait appris à écrire, la fréquentation continuelle de la sainte, la participation aux plus importantes affaires de l'ordre et aux secrets les plus délicats de la correspondance, l'avaient transformée. On en verra plus tard la preuve dans le récit, éloquent autant que fidèle, qu'elle sut faire des derniers moments de sainte Thérèse. Celle-ci, munie de l'approbation du père Gratien, annonça donc à « son bon secrétaire » ce qui avait été résolu à son sujet. Mais Anne ne répondit que par des larmes à cette annonce, et toutes les instances de Thérèse et du provincial échouèrent devant son humilité. « Un jour viendra, lui dit enfin la sainte, où vous serez forcée de prendre le voile noir. Vous ferez alors sans moi ce que vous me refusez. En l'acceptant maintenant, vous m'auriez fait tant de plaisir! »

Cette prédiction s'accomplit lorsque, venue en France avec Anne de Jésus, Anne de Saint-Barthélemy fut chargée de faire la fondation de Pontoise et nommée prieure à cette occasion.

Ce petit échec n'était pourtant pas de nature à trou-

bler l'âme de Thérèse. Peu de jours après, au mois de novembre 1581, elle recevait avec joie la visite de sa sœur Juana et de sa nièce Béatrix. Pieuse comme l'avait été sa mère, mais un peu fière pourtant de sa beauté, qui lui attirait de nombreux hommages, tandis que sa mince fortune refroidissait les soupirants, Béatrix souffrait de cette situation. Elle ne songeait guère à la solution que lui ménageaient les prières de sa tante. « Va, ma Béatrix, lui dit celle-ci, va par le chemin que tu voudras, il ne t'en amènera pas moins au Carmel. » Trois ans après, cette âme rebelle en apparence aux appels du cloître et trop haute cependant pour se contenter de la terre, vint prendre le voile à Albe, sur le tombeau de la sainte. Elle y vécut digne d'elle et mourut dans la joie des bienheureux.

Ce fut aussi pendant le séjour de Thérèse à Avila qu'elle vit pour la dernière fois saint Jean de la Croix. Il venait lui proposer une fondation à Grenade. On y promettait de grandes aumônes et le provincial d'Andalousie avait donné son adhésion. Il ne restait plus qu'à choisir les sœurs et à partir.

Mais Thérèse se souvenait que Burgos avait sa parole depuis longtemps. D'ardents désirs l'y appelaient, et, d'ailleurs, elle ne pouvait raisonnablement entreprendre deux fondations aux extrémités opposées de l'Espagne¹. Véas, au contraire, était aux portes de l'Andalousie, et Anne de Jésus, qui avait reçu les premières offres, pouvait parfaitement mener l'œuvre à bien. La sainte

¹ Burgos est à cent trente lieues de Grenade.

trouva donc naturel de l'en charger. Ses forces défaillantes l'avertissaient que le temps approchait où elle ne pourrait plus conduire elle-même les nouveaux essaims du Carmel. Il fallait habituer ses filles à se passer d'elle.

En conséquence, Thérèse écrivit à Anne de Jésus que la volonté de Dieu était qu'elle partit pour faire la fondation de Grenade. Anne éleva quelques objections; il lui paraissait impossible qu'une maison s'établît sans la présence de celle qui avait surmonté jusque-là toutes les difficultés des fondations. De plus, malgré le bon vouloir et la charité évidente des amis du Carmel, ce n'était pas chose facile de s'établir à Grenade. Conquise depuis quatre-vingts ans à peine par Gonzalve de Cordoue sur Boabdil, dernier roi des Maures, la capitale de l'Andalousie et son territoire n'étaient qu'à demi pacifiés. Des monceaux de ruines rappelaient à chaque pas la terrible lutte qui avait affranchi l'Espagne de ses envahisseurs. Plus d'une fois leurs descendants, disséminés dans ces campagnes désolées, s'étaient révoltés et avaient menacé le pays de la guerre civile. En 1567, la main puissante de Philippe II écrasa la plus audacieuse de ces rébellions; mais les Maures vaincus n'étaient pas soumis, et Thérèse, informée de leurs essais de soulèvement, écrivait à ses filles de Séville qu'elles étaient « bien placées pour avoir la gloire du martyr¹ ». En plus, depuis plusieurs années, la famine et la peste désolaient Grenade. De longues

¹ Lettre du 4 juillet 1580 à Marie de Saint-Joseph.

souffrances attendaient donc les carmélites qui allaient être choisies pour cette fondation.

Pourtant aucune d'elles n'hésita. Le 8 décembre, Anne de Jésus vit arriver à Véas celles que la sainte lui envoyait pour la seconder. C'étaient Antonia de l'Esprit-Saint, une des quatre premières professes de la réforme; Béatrix de Jésus, nièce de la sainte et sa compagne depuis un an; enfin Marie du Christ, naguère prieure d'Avila, qui avait, elle aussi, demandé à partir. « Nulle part on ne trouverait de meilleures filles, écrit Thérèse au père Gratien. Peut-être cela ne plaira-t-il pas à Anne de Jésus, qui voudrait tout ordonner à sa guise; mais si la chose vous semble bonne, tenez à ce qu'elle se passe ainsi. »

La sainte, en s'exprimant ainsi au sujet d'une religieuse à laquelle elle donnait une si grande marque de confiance, qu'elle appelait son bras droit, sa fille et sa couronne, prévoyait d'avance les difficultés qu'Anne de Jésus allait se créer par le choix de ses compagnes. Il était pourtant naturel qu'elle organisât un peu à son gré l'entreprise dont on lui laissait la peine et la responsabilité. Elle avait déjà manié de grandes affaires et rendu de tels services à l'ordre que Thérèse l'avait fait remercier publiquement à la fin de la persécution; mais son regret même de l'éloignement de la sainte, mêlé à la crainte de se sentir isolée dans le pays sauvage d'Andalousie, lui fit outrepasser ses instructions et emmener de Véas trois sœurs que leur affection éprouvée lui rendaient chères. Avec deux autres religieuses de Séville et deux converses de Villanueva, la

colonie devenait considérable. C'étaient dix personnes à établir et à soutenir dans un pays ruiné. La prudence humaine faisait ici complètement défaut et Anne de Jésus, sans s'en rendre compte, tentait Dieu par trop de présomption.

Parties de Véas le 15 janvier, les carmélites arrivèrent à Grenade cinq jours après¹. Elles furent accueillies et logées par Anne de Peñalos, sœur de don Luis de Mercado, qui s'était fait fort d'obtenir l'approbation de l'archevêque et avait d'avance loué une maison. Mais ces deux ressources manquèrent à la fois. Le propriétaire rompit le marché quand il sut que sa maison était destinée à un monastère, et l'archevêque se montra fort mécontent de l'arrivée prématurée de ces religieuses nouvelles, alors qu'il avait tant de peine à faire subsister les anciennes.

Nous ne raconterons pas les difficultés que les carmélites eurent à surmonter avant de s'établir à Grenade. Ce ne fut qu'au bout d'un an et demi de privations de tout genre que la fondation put enfin avoir lieu. Pendant sept mois, elles restèrent chez Anne de Peñalos où leur dénuement fut extrême, et l'on ne peut nier que le nombre exagéré des sœurs amenées par Anne de Jésus n'en fût la cause.

Thérèse n'apprit que tardivement cette situation. Le labeur prolongé de la fondation de Burgos et le silence un peu intéressé de la prieure de Grenade l'avaient tenue dans l'ignorance de ce qui se passait en Anda-

¹ Le 20 janvier 1582, fête de saint Sébastien.

lousie. On ne saurait donc s'étonner de la sévérité avec laquelle elle reprocha à Anne de Jésus des fautes en apparence légères, mais dont l'exemple constituait un vrai danger pour l'avenir du Carmel. Anne était, aux yeux de la sainte, comme un navire chargé de trésors que le moindre vent peut faire sombrer. L'orgueil, si déguisé qu'il soit, est le plus redoutable ennemi de ceux qui ont charge d'âmes. Thérèse voyant l'erreur où tombait cette fille si chère, craignit d'en avoir été cause par les hommages qu'elle lui avait fait rendre, et, retrouvant au bord de la tombe l'énergie de sa jeunesse, elle sut, en lui écrivant avec une incomparable vigueur, l'arrêter sur cette pente dangereuse¹.

Sa lettre est adressée non seulement à Anne de Jésus, mais à toutes les sœurs du couvent de Grenade, comme pour les rendre toutes solidaires des obligations qu'elle renferme.

« Je trouve fort étranges, mes filles, les plaintes que

¹ Un respect mal entendu pour la mémoire de la vénérable Anne de Jésus porta l'auteur de l'histoire générale du Carmel réformé à supprimer cette circonstance de sa vie. — « Pour nous », dit la mère Madeleine de Maupeou, fille plus courageuse d'Anne de Jésus au premier Carmel de Paris, « pour nous qui savons que les plus grands saints avaient certainement des défauts, et que certainement ils ont fait des fautes, nous sommes persuadés que les représenter comme parfaits, c'est, en altérant la vérité, rebuter les personnes à qui on les propose pour modèles. Loin donc d'hésiter à dire que la prieure, qui mérita d'être reprise si vertement par sainte Thérèse, était elle-même une sainte, nous sommes satisfaite de la nommer, sachant d'ailleurs que sa vertu n'en devint que plus admirable, et qu'on aura lieu de nous savoir gré d'avoir eu pour elle un zèle moins timide. »

(Voir le précis de la vie d'Anne de Jésus au vol. II des œuvres de sainte Thérèse. Édition Migne, 1840, page 406.)

vous faites du père provincial, après avoir négligé de lui écrire depuis le moment où vous lui avez mandé votre établissement. Vous n'avez pas mieux agi à mon égard, puisque je n'ai su ce qui s'est passé chez vous que par la prieure de Séville¹, qui m'écrivit avoir ouï dire que vous achetiez une maison de douze mille ducats. Le père provincial, qui était ici le jour de la Sainte-Croix², n'en savait pas plus que moi sur vos affaires.

« L'artifice dont vous avez usé pour ne pas m'obéir m'a été sensible à cause du scandale qu'il peut causer dans l'ordre. Les prieures à l'avenir se croiront justifiées en se donnant de pareilles libertés et se trouveront excusables par votre exemple. D'ailleurs, étant aussi à charge que vous l'êtes aux personnes chez qui vous logez, ce n'est pas une petite indiscretion d'avoir amené avec vous tant de religieuses, sans parler de la difficulté qu'il y aura à les renvoyer. Rien ne fut jamais plus mal concerté; on pouvait le prévoir, n'ayant pas de maison arrêtée, j'admire en vérité la patience de vos hôtes!

« Je n'ai pu m'empêcher de rire de la crainte que vous témoignez que l'archevêque ne supprime votre établissement. Il n'en a pas le droit et il y a quelque apparence qu'il mourrait avant d'y parvenir. Mais si cette maison devait introduire dans l'ordre un esprit d'indépendance, mieux vaudrait de suite l'anéantir. Notre intérêt ne consiste pas à fonder beaucoup de monastères, mais à avoir de saintes religieuses.

¹ Marie de Saint-Joseph.

² Le 3 mai 1582.

« En n'avertissant pas le père provincial de votre situation, vous avez montré que vous ne faites pas plus de cas de lui que s'il n'était pas votre supérieur. Je ne doute pas qu'on eût trouvé remède au mal si vous lui eussiez dit combien vous étiez. Vous êtes à l'étroit chez vos hôtes, ce n'est pas un grand malheur quand on a de la santé. Quant à renvoyer les sœurs de Séville, on n'est pas en état de les y recevoir et la distance est trop grande. Ce sont celle de Véas qu'il est à propos de faire partir. Si je ne craignais de vous donner occasion d'offenser Dieu en me désobéissant, je vous le commanderais formellement, en vertu de mon pouvoir sur les carmélites déchaussées. Mais j'ai tort de douter de votre soumission. Je vous ordonne donc de les renvoyer le plus tôt que vous le pourrez d'une manière commode. J'ai recommandé cette affaire à Notre-Seigneur pendant plusieurs jours, et j'ai reconnu qu'il était de son service d'agir ainsi. Le renvoi de ces sœurs lui sera d'autant plus agréable que vous le ressentirez davantage. Rien n'est plus éloigné du véritable esprit du Carmel que l'attachement aux créatures. Quand c'est la prieure qui en est l'objet, c'est un obstacle à la perfection. Dieu veut des épouses libres, dégagées de tout et attachées à lui seul par amour. Ces sortes d'affections humaines sont des sources de partis et d'autres désordres dont on ne s'aperçoit pas d'abord. Songez que vous élevez des âmes pour être les épouses d'un Dieu crucifié et qu'elles doivent être crucifiées elles-mêmes. Pensez aussi que vous jetez les fondements de notre ordre dans un royaume nouvellement

conquis et que vous êtes toutes obligées d'avancer dans la vertu, non comme des femmes timides et lâches, mais comme des hommes pleins de courage et de valeur.

« A quoi pensez-vous aussi, de remarquer si le père provincial vous appelle supérieure, présidente, prieure, ou Anne de Jésus? Il est clair que si vous n'étiez pas à la tête de la communauté, il ne s'adresserait pas à vous plutôt qu'à une autre. S'il ne vous donne pas votre titre de prieure, c'est qu'il ignore votre élection à cette place. Quelle honte pour moi que des carmélites déchaussées s'occupent de pareilles niaiseries! Il faut vraiment que le démon ait trouvé moyen de vous mettre l'esprit à l'envers. Après cela, on loue votre mérite et votre courage, comme si l'obéissance eût dû vous ôter l'un ou l'autre! Dieu fasse à mes filles la grâce d'être humbles et soumises, car sans ces vertus leur prétendue vaillance serait la source de mille fautes.

« Plaise à Dieu qu'au point où en sont aujourd'hui les choses, cette lettre ne vous choque pas, vous et vos sœurs, comme vous l'avez été de ce que le père provincial ne vous appelait pas prieure. Avant que les élections soient faites on nomme simplement présidente la religieuse qui gouverne. Ce sont des misères que tout cela¹. »

On verra au chapitre suivant dans quelles circonstances critiques et au milieu de quels dangers cette

¹ De Burgos, le 30 mai 1582.

lettre fut écrite. Le sang-froid et l'énergie de la sainte en paraîtront plus admirables ; mais il faut dire aussi, à l'éloge d'Anne de Jésus, qu'elle reçut comme elle le devait cette sévère correction. Semblable à un noble coursier que l'ardeur entraîne et fait parfois broncher, ce coup de fouet, au lieu de l'abattre, la releva et lui inspira un juste courroux contre elle-même. Son obéissance immédiate répara sa faute ; ses trois filles chéries retournèrent sans elle à Véas, et quand deux mois après, le père Gratien, visitant les monastères d'Andalousie, vint à Grenade, il y trouva les carmélites aussi humbles, aussi soumises et plus pauvres que partout ailleurs. Cette maison de douze mille ducats, qu'on leur avait prêté l'intention d'acheter, n'existait pas, et le père Gratien les installa dans une modeste demeure qu'il parvint à louer en attendant mieux. L'année suivante, l'entrée au Carmel de quelques jeunes filles des premières familles de Grenade, à la suite de grâces éclatantes obtenues par les prières d'Anne de Jésus et de ses sœurs, facilita l'établissement d'un monastère définitif.

La famille du duc de Sesa y contribua généreusement en abandonnant, pour un prix modique, la maison « la mieux située de Grenade », celle à laquelle les filles de Thérèse n'eussent jamais osé songer, si Dieu lui-même n'avait pris soin de la leur faire donner et ne leur eût assuré que sa volonté était qu'elles y demeurassent.

CHAPITRE V

FONDATION DE BURGOS

1582

« Le temps était proche, dit Ribera, où Dieu appellerait la sainte au repos éternel; aussi ne devait-elle plus se reposer sur la terre afin de mériter la gloire qui l'attendait au ciel¹. »

La fondation de Burgos fut la plus difficile de toutes; il en était question depuis six ans, les négociations se poursuivaient à travers les voyages et les travaux de Thérèse. Palencia, Soria et enfin Avila l'avaient retenue jusqu'à la fin de l'année 1581; pourtant, là ne fut pas le principe obstacle; il devait venir du côté où on l'attendait le moins.

L'archevêque de Burgos, don Cristobal Vela, était d'Avila. Intimement lié avec don Alvaro de Mendoza, il voulut recevoir le pallium de ses mains et s'arrêta à Valladolid en se rendant dans son diocèse². Don Alvaro en prit occasion pour lui demander l'autorisation nécessaire aux carmélites pour s'établir à Burgos. Il

¹ Livre III, chap. XIII.

² Il avait été récemment nommé à Burgos. Son premier siège épiscopal fut celui des îles Canaries.

se montra fort bien disposé. Compatriote de la sainte, il n'ignorait ni son mérite ni la réforme qu'elle avait si courageusement entreprise. Il avait même désiré, dit-il, établir dans les Canaries les carmélites déchaussées dont il connaissait le zèle pour les âmes et la puissance d'intercession. Don Alvaro transmit cette parole à la sainte et ajouta que rien ne s'opposait plus à la fondation de Burgos, puisqu'on avait le consentement de l'archevêque. Il ne l'avait, il est vrai, donné qu'en parole, mais le concile de Trente n'exige rien au delà.

Lorsque Thérèse fut à Soria et que don Cristobal eut pris possession du siège de Burgos, l'évêque de Palencia lui envoya un de ses chanoines pour excuser le retard de la sainte à se rendre près de lui et lui rappeler en même temps ses engagements.

L'archevêque répondit à cette démarche en écrivant lui-même à Thérèse qu'il serait charmé de cette fondation; mais, par le même courrier, il manda à don Alvaro que tout en s'en remettant à lui de la conduite de cette affaire, il connaissait Burgos mieux que personne et croyait qu'on ne pouvait se passer du consentement de la ville. Si ce consentement manquait, les religieuses ne pourraient subsister qu'avec des revenus assurés d'avance.

Le souvenir des troubles que l'établissement de la réforme avait occasionnés à Avila, et le désir d'éviter qu'ils se renouvelassent à Burgos, expliquaient jusqu'à un certain point les craintes de l'archevêque. Thérèse comprit en recevant ces nouvelles contradictoires qu'il

fallait peu compter sur lui. Elle le remercia simplement de sa bienveillance, et lui fit entendre que, si la ville devait refuser son consentement, le plus sage serait de ne pas le lui demander. En même temps, elle écrivit à don Alvaro pour le prier de trouver bon que, la saison étant si avancée et sa santé si éprouvée, elle différât de quelque temps son départ pour ce pays froid. « Je ne lui dis pas, raconte-t-elle, les réflexions que j'avais faites au sujet de l'archevêque de Burgos, parce qu'il était déjà assez mécontent des difficultés qu'il nous faisait, et je ne voulais pas être une cause de refroidissement entre deux amis¹. »

La sainte renonça donc momentanément à se rendre à Burgos, et partit pour Avila où, comme on l'a vu, sa présence était nécessaire.

La volonté divine devait cependant s'accomplir et la fondation allait se faire par des moyens tout autres que ceux sur lesquels on avait comptés. Dans chacun des pays où la réforme s'était établie, Thérèse avait trouvé des collaborateurs, prédestinés longtemps d'avance à lui venir en aide. Elle fait connaître l'âme généreuse qui l'attendait dans la capitale de la Vieille-Castille.

« Il y avait, dit-elle, à Burgos, une veuve, mère de huit enfants, nommée Catherine de Tolosa. Née dans la province de Biscaye, d'une famille où la fermeté indomptable de la foi se transmettait avec le sang, elle avait élevé ses enfants dans ces principes et leur donnait l'exemple de la vertu, appuyée sur un esprit excel-

¹ *Fondations*, chap. xxx.

lent¹. Quatre ans avant la fondation de Burgos, deux de ses filles avaient pris l'habit du Carmel à Valladolid; deux autres entrèrent à Palencia comme postulantes dès que nous y fûmes établies. Elles furent toutes les quatre dotées libéralement par leur mère, qui était riche et généreuse, et nous les comparions à des anges. »

C'est à Palencia que la sainte connut Catherine de Tolosa. Une forte et tendre amitié succéda bientôt entre elles à l'estime des premiers jours, et quand la veuve repartit pour Burgos, elle se chargea d'y louer une maison, d'y faire mettre des grilles, un tour et les accessoires nécessaires à un monastère provisoire; « le tout à mon compte, dit Thérèse, car je ne voulais pas lui être une trop forte cause de dépenses ». Elle ne se doutait pas alors que la fondation de Burgos serait due tout entière à la générosité de cette mère de famille.

Catherine de Tolosa travailla d'abord à obtenir le consentement de la ville. Elle avait pour amie doña Maria Manriquez, dont le fils était intendant de la police

¹ Voici les noms de ses huit enfants :

1^o Catherine de l'Assomption et 2^o Casilda de Saint-Ange, religieuses à Valladolid;

3^o Marie de Saint-Joseph et 4^o Isabelle de la Trinité, à Palencia;

5^o Hélène de Jésus, à Burgos;

6^o Béatrix, la plus jeune, bénie par Thérèse, mourut avant de pouvoir entrer au Carmel et demanda à y être enterrée;

7^o Sébastien de Jésus entra dans la réforme ainsi que son frère, il fut définitif de l'ordre à Avila;

8^o Jean Chrysostome, lecteur de théologie à Salamanque.

Enfin Catherine elle-même prit l'habit du Carmel au monastère de Palencia, en 1587, et y mourut en odeur de sainteté en 1604.

de Burgos; elle l'intéressa à ses peines et ayant elle-même conféré avec don Alphonse Manriquez, celui-ci lui répondit qu'on ne pourrait obtenir le consentement des administrateurs que si la subsistance du futur couvent était assurée. Catherine alors s'engagea à donner aux carmélites une maison et l'argent nécessaire pour les y faire vivre. On dressa une requête où ces conditions étaient énoncées, et elle la signa. Muni de cet acte, l'intendant s'employa avec zèle à obtenir l'assentiment du conseil, et, lorsqu'il l'eut en sa possession, il le porta à l'archevêque. Ce ne fut qu'après le succès de ces démarches que Catherine de Tolosa en donna avis à la sainte. Celle-ci n'avait pas grande confiance dans le résultat final, elle savait combien il est difficile que les villes consentent à l'établissement de couvents sans revenus et n'imaginait pas que Catherine voulût si généreusement s'engager.

« Quoi qu'il en soit, raconte Thérèse, un jour de l'octave de Saint-Martin¹, comme je priais Notre-Seigneur au sujet de cette affaire, il me vint en pensée que, souffrante comme je l'étais, il ne me serait guère possible d'entreprendre un aussi long voyage que celui d'Avila à Burgos avec la mauvaise saison. D'ailleurs, me disais-je, quand même j'en aurais la force, le père provincial ne m'en donnerait pas la permission, ce serait une témérité. La prieure de Palencia pourrait y aller à ma place, et terminerait aussi bien que moi cette affaire. Tandis que je raisonnais ainsi, j'entendis Notre-

¹ Au mois de novembre 1581.

Seigneur me dire : « Ne t'occupe pas du froid, je suis
« la chaleur véritable. Le démon met toutes ses forces
« à empêcher cette fondation ; mets toutes les tiennes
« de mon côté pour la faire réussir ; ne manque pas
« d'y aller toi-même, tes travaux porteront de grands
« fruits. » Ces paroles changèrent aussitôt mon senti-
ment, et mes répugnances s'évanouirent dans la joie
de pouvoir encore travailler et souffrir pour Dieu. Je
fus en effet malade tout le temps de cette fondation ;
mais, quant au froid, je le sentis à peine et je n'en souf-
fris pas plus que si j'eusse été à Tolède. Le Seigneur
tint bien la parole qu'il m'avait donnée sur ce point. »

Peu de jours après cet encouragement divin, la sainte
reçut l'autorisation accordée par le conseil de ville de
Burgos et des lettres de Catherine de Tolosa et de doña
Manriquez qui la pressaient de hâter sa venue de peur
qu'il ne survint d'autres obstacles.

D'autres ordres religieux, les minimes, les basiliens,
et même les carmes mitigés songeaient à venir à Bur-
gos et sollicitaient la permission de s'y établir ; on
pouvait craindre qu'obligés de vivre d'aumônes, ces dif-
férents moines ne vinssent à lasser la charité des habi-
tants. C'était du moins le sentiment de l'archevêque.
Il oubliait que la Providence est inépuisable et ne
refuse jamais le pain quotidien à ceux qui mettent en
elle leur confiance.

Le père Gratien de son côté prévoyait des difficultés
auxquelles Thérèse ne songeait plus. Il insista pour
savoir si elle avait le consentement écrit de l'arche-
vêque ; mais la sainte, confiante dans l'assurance tant

de fois donnée, ne jugeait pas utile d'en demander une nouvelle. « Songez, dit-elle au père Gratien, que les affaires de Dieu n'ont pas besoin d'être traitées avec tant de prudence humaine; on ne fait pas de grandes choses pour son service quand on attend d'avoir toutes les sécurités. Si nous tardons encore, cette fondation ne se fera pas. Embarquons-nous donc, un peu à l'aventure s'il le faut, car plus nous souffrirons mieux cela vaudra pour le résultat final. »

Le provincial vaincu, sinon persuadé par cette générosité, consentit au départ de la sainte; mais la voyant si faible il résolut de l'accompagner.

Les derniers jours de l'année furent consacrés à préparer le voyage. La mère Thomassine-Baptiste, destinée à devenir prieure de Burgos, arriva d'Albe avec une sœur converse. Thérèse comptait prendre d'autres religieuses en passant à Valladolid et à Palencia. Elle emmenait, d'Avila, Anne de Saint-Barthélemy et sa nièce Térésita, qu'elle ne voulait pas abandonner après la mort récente de son père. Le père Gratien était arrivé de Salamanque avec le père Pierre de la Purification, et le 2 janvier 1582, la sainte dit adieu à sa ville natale qui ne devait plus la revoir.

Cette matinée d'hiver était sombre et froide. La neige, tombant toute la journée, pénétra peu à peu le char mal couvert qui abritait Thérèse, et l'engourdissement causé par le froid augmenta la paralysie dont elle avait déjà senti les atteintes. On arriva à grand-peine le soir du second jour à Medina del Campo. Thérèse descendit épuisée de fatigue à la porte du monas-

tère; il fallut se résoudre à lui donner un peu de repos. A peine, cependant, se vit-elle entourée de ses filles que ses forces se ranimèrent; elle remarqua de suite l'absence de la prieure, Alberte-Baptiste, et s'en inquiéta. On lui répondit qu'elle était malade depuis plusieurs jours avec une pleurésie dangereuse. La sainte se fit conduire près d'elle et la trouva en proie à une fièvre ardente : « Jésus ! ma fille, s'écria-t-elle, j'arrive et vous êtes malade ! Levez-vous, vous voilà guérie, descendez souper avec nous. » En même temps elle touchait le côté malade. Obéissante à cette voix qui ne l'avait jamais trompée, Alberte-Baptiste se leva; elle ne souffrait plus et put reprendre immédiatement les fonctions de sa charge¹.

Les voyageurs restèrent cinq jours à Medina et se remirent en route le 9 janvier. Ils arrivèrent à Valladolid en deux jours; mais ces deux journées furent pénibles. Une inflammation de la gorge, accompagnée d'une toux violente, s'était jointe à la paralysie et épuisait le peu de forces qui restaient à Thérèse. Marie-Baptiste², désolée de la voir dans un état si inquiétant, insista pour la garder jusqu'à ce que le temps devint meilleur; mais le médecin du monastère reconnut que les soins étaient impuissants et que le mal ne pouvait que s'aggraver. La sainte repartit donc après un court repos. Elle emmenait deux religieuses de cette maison,

¹ Le lendemain, quand le docteur Palanco, médecin du monastère, revint voir sa malade, il fut stupéfait de la trouver sur pied, et affirma qu'une guérison pareille ne pouvait avoir été faite que par un miracle. (*Acta Canonisatio.*, Boll., p. 254, paragr. 1104.)

² Prieure à Valladolid.

dont l'une était Catherine de l'Assomption, fille de Catherine de Tolosa.

Une journée de chemin amena les carmélites à Palencia où elles furent accueillies avec des transports de joie. La population se précipitait au-devant du chariot de la sainte pour la voir et lui demander sa bénédiction. On eut quelque peine à la défendre de cet enthousiasme, et les filles du Carmel, joyeuses d'avoir reconquis leur mère, entonnèrent le *Te Deum* comme cela se faisait depuis quelque temps dans les monastères où elle arrivait. Mais la joie bientôt se changea en tristesse quand elles virent les ravages causés par la maladie sur le visage de Thérèse. Elles la supplièrent de se reposer quelques jours, et force fut bien de leur céder, car « le ciel se fondait en eau; les chemins, partout défoncés, formaient des lacs de boue ou des torrents plus faciles à suivre en bateaux qu'en chars¹ ».

Thérèse n'acceptait qu'à regret ce délai; elle songeait à l'impatience de ceux qui l'attendaient à Burgos et craignait que les forces ne vinssent à lui manquer avant d'y arriver. Un messager fut envoyé d'avance pour explorer la route, et la sainte écrivit à Catherine de Tolosa : « Je me suis arrêtée quatre jours à Valladolid²; je me trouvais très indisposée d'un catarrhe qui m'a prise en route, en sus de ma paralysie. Mais, dès que je serai un peu mieux, je partirai d'ici, car j'ai peur de vous et de ces chères dames vos amies. Je les supplie, ainsi que vous, de ne pas m'imputer

¹ Yèpes, livre II, chap. xxxiv.

² De Palencia, le 16 janvier 1582.

ce retard. Si vous saviez ce que sont les chemins à cette heure peut-être me reprocheriez-vous d'être venue. J'espère pourtant partir prochainement si le temps devient meilleur. »

Le messager envoyé sur la route de Burgos revint apportant les nouvelles les plus décourageantes. La sainte se demandait tristement ce qu'il fallait faire, quand tout à coup elle entendit la voix bien connue du Seigneur : « Tu peux partir, lui disait-elle, ne crains rien, je suis avec toi. »

Dès lors, toutes les instances furent impuissantes à la retenir.

On partit donc, et dès qu'on fut en route on se rendit compte que le péril de cette entreprise était grand. Le chemin de Palencia à Burgos côtoie constamment l'Arlanzon, ruisseau en été, torrent en hiver. Les pluies l'avaient grossi de telle sorte que ses eaux inondaient la plaine et la route disparaissait sous des amas de terre détrempée, roulée en tous sens.

Les chariots avançaient difficilement et s'embourbaient sans cesse ; il fallait mettre pied à terre, dételier les mules et les réunir pour dégager les chars tour à tour. L'un d'eux, sur la pente d'une côte très raide, pencha tout à coup du côté de l'abîme ; on crut qu'il allait y rouler. Thérèse restée en arrière vit ses filles perdues, elle poussa un cri de détresse ; un jeune mulétier l'entendit et se suspendit à la roue du char dont l'équilibre se trouva soudain rétabli.

Les forces d'un enfant avaient suffi à Dieu pour répondre à l'appel de sa servante. Lorsqu'elle fut remise

de sa frayeur, Thérèse exigea que son char prit la tête de la caravane; elle voulait être la première au danger comme à la fatigue¹.

Son intrépidité devait soutenir les courages à l'heure du suprême péril. Lorsqu'on arriva en vue de Burgos, l'Arlanzon était débordé et le pays changé en lac. Les eaux étaient si hautes qu'elles couvraient les ponts; rien n'indiquait plus le chemin et les barques avaient disparu. On prit un guide pour traverser ce passage dangereux; les sœurs se confessèrent et entonnèrent le *Credo*, la prière par excellence, l'acte de foi qui comprend tout. « Allons, mes filles, dit Thérèse, quel plus grand bien pouvons-nous désirer que d'être ici martyres s'il le faut? Laissez-moi passer la première; si je me noie, gardez-vous de me suivre et retournez à l'hôtel-lerie. »

Elle donna le signal du départ; son char entra le premier dans l'eau et, comme une réponse à son courage, le Seigneur lui dit: « N'aie pas peur, ma fille, je suis là. »

Les muletiers émerveillés constatèrent que les roues de son char effleuraient l'eau sans y entrer. Après elle, tous passèrent sans crainte. On entra enfin dans Burgos le vendredi 26 janvier. Il faisait encore jour, et le père Gratien, dont la sage prévoyance ne s'était pas démentie durant tout le voyage, décida que les sœurs ne

¹ Les haltes mêmes n'étaient pas des repos. Impossible de faire des étapes régulières dans un pareil voyage; on s'arrêtait où l'on pouvait. « Quelles auberges! » s'écriait plus tard Thérèse, et en effet, on n'y trouvait pas même un lit pour dormir quelques heures avant de repartir.

devaient pas traverser immédiatement la ville. Il les conduisit à l'église des ermites de Saint-Augustin où se trouvait un crucifix célèbre dans toute l'Espagne¹. C'était un objet d'art d'une grande beauté, si bien proportionné et si merveilleusement sculpté qu'on ressentait en le considérant l'impression de la réalité. Pour peu qu'on eût de foi et d'amour, il était impossible de le regarder sans être ému. On imagine les sentiments de la sainte et de ses filles en présence de cette sainte image, les actions de grâces qui de leurs âmes montèrent à Dieu et la force surnaturelle dont elles se sentirent animées pour affronter les autres épreuves qui les attendaient.

La nuit vint et avec elle une pluie torrentielle. Les carmélites quittèrent l'église et se rendirent incognito chez Catherine de Tolosa.

Au seuil de cette maison hospitalière, les forces tant éprouvées de Thérèse la trahirent. Une plaie s'était ouverte dans sa gorge et saignait au moindre mouvement; la chaleur, succédant au froid et à l'humidité, lui occasionnait des vertiges que le repos de la nuit ne put dissiper. Quand le lendemain, au point du jour, elle voulut se lever pour recevoir les protecteurs du Carmel, elle sentit qu'elle ne pouvait pas se tenir debout. On l'installa sur un lit de camp, près d'une fenêtre grillée de la cour intérieure, et ce fut dans cette situation qu'elle commença à négocier l'affaire qui l'amenait à Burgos.

¹ Il est vénéré encore aujourd'hui dans la cathédrale de Burgos.

« Nous arrivions, dit-elle, avec l'espoir de faire immédiatement la fondation. J'apportais des lettres très pressantes du chanoine Salinas¹, afin que ses parents et ses amis nous vinssent en aide. Ils le firent, en effet, et vinrent me voir dès ce jour-là ainsi que des magistrats de la ville, lesquels m'assurèrent que, loin de se repentir de l'adhésion donnée, ils se réjouissaient de nous voir et ne désiraient que nous être utiles. Je regardai dès lors les principales difficultés comme aplanies. »

Cependant, à l'heure même, le père Gratien, qui s'était rendu chez l'archevêque pour lui annoncer l'arrivée des carmélites et lui demander sa bénédiction, recevait de lui un accueil tout différent. « Il le trouva, raconte Thérèse, de si mauvaise humeur, qu'il semblait vraiment qu'il n'eût jamais entendu parler de nous. Son mécontentement tombait principalement sur moi qui aurais dû, selon lui, venir seule d'abord arranger les choses. Le provincial lui répondit que nous avions cru tout arrangé par le consentement de la ville, seule condition qu'il eût mise lui-même à notre établissement. D'ailleurs, l'évêque de Palencia nous avait assuré que la fondation lui était agréable, sans cela, nous ne nous fussions pas mises en route. Cette réponse l'étonna sans le persuader; il est certain que, si nous avions attendu son invitation, cette fondation ne se serait jamais faite. L'archevêque, du reste, l'avoua depuis. Sa dernière parole, ce jour-là, fut qu'il nous autoriserait

¹ Celui qui avait travaillé à celle de Palencia.

à nous établir dans Burgos lorsque nous aurions une maison et un revenu pour y subsister. Rien, du reste, ne nous empêchait de repartir puisque nous avons bien su arriver. Le temps et les chemins étaient beaux, vraiment, pour se remettre en route!

« Qu'il paraît bien, Seigneur, s'écrie ici la sainte, qu'on ne fait rien pour vous sans qu'on en soit récompensé par quelque grande peine! Si ceux qui vous aiment en savaient le prix, cela les rendrait bien heureux. Mais nous n'étions pas alors capables de le comprendre. »

Voilà toutes les plaintes que Thérèse se permet sur les procédés de don Cristobal, saint homme pourtant, mais en qui la prudence humaine obscurcissait les lumières de la foi. Pendant que les amis du Carmel s'ingéniaient à trouver de l'argent et des cautions pour une maison, l'archevêque refusait aux carmélites venues de si loin pour attirer la miséricorde divine sur son peuple, la consolation d'entendre la messe et de garder le Saint Sacrement. La maison de Catherine de Tolosa contenait pourtant une grande salle qui, pendant dix ans, avait servi de chapelle aux jésuites; mais toutes les instances échouèrent devant l'obstination du prélat.

Thérèse et ses filles se soumirent à cette privation. Pendant un mois, le plus froid de l'hiver, elles allèrent entendre la messe de grand matin à l'église voisine; leurs pieds nus enfonçaient dans la boue glacée des rues de Burgos. Un jour qu'il fallait franchir un large ruisseau, la sainte pria doucement une femme qui venait en sens contraire de l'aider à passer; mais celle-ci,

la traitant d'hypocrite, la repoussa durement et la fit tomber : « Laissez-la, dit Thérèse à ses sœurs indignées, elle ne s'est pas trompée, ce qu'elle dit est vrai. »

Un autre jour, la sainte, étant à genoux dans l'église, fut renversée d'un coup de pied par un homme pressé de passer. Anne de Saint-Barthélemy s'approcha pour la secourir et la trouva souriant de son accident comme d'une chose toute simple.

Le père Gratien était moins philosophe. En présence de toutes ces épreuves il perdit patience, et, désolé d'avoir autorisé une pareille entreprise, il engagea Thérèse à repartir avec lui. Le Carême approchait, il devait le prêcher à Valladolid, et mieux valait, pensait-il, avoir recours à don Alvaro que de rester à Burgos dans une situation sans issue.

La sainte ne fut pas de cet avis : confiante dans les promesses du Seigneur, les contradictions lui faisaient l'effet d'un bon augure et le découragement de son supérieur ne l'atteignait pas.

Un jour, sans être en oraison, elle entendit, comme pour l'affermir dans sa résolution de rester, la voix divine lui dire : « C'est maintenant, Thérèse, qu'il faut tenir ferme pour la fondation. » Fortifiée par cette parole, elle engagea vivement le père Gratien à repartir seul pour Valladolid où on l'attendait. Elle était si certaine du résultat final qu'elle ne sentait plus que les souffrances des autres, les siennes lui importaient peu.

Avant de se décider pourtant à suivre le conseil de la sainte, le provincial voulut la voir avec ses filles

dans une demeure moins hospitalière, il est vrai, que celle de Catherine de Tolosa, mais où elles auraient du moins comme compensation le Saint Sacrement et la messe quotidienne. Il obtint, non sans peine, qu'on leur louât quelques chambres dans l'intérieur de l'hôpital de la Conception. Le seul appartement convenable de cette maison avait été malheureusement retenu par une personne qui ne voulut jamais le céder, bien qu'elle ne dût l'occuper que six mois plus tard. Mécontente même qu'on se permit de louer les chambres voisines, il n'y eut à ses yeux serrures ni verroux suffisants pour défendre ses droits. De leur côté, les confrères de l'hôpital s'imaginant que les religieuses avaient quelque arrière-pensée de se mettre à leur place, exigèrent du provincial et de Thérèse une promesse par-devant notaire de leur laisser le champ libre à la première réquisition.

Que de difficultés pour un logement si misérable ! Seules, des carmélites pouvaient songer à habiter ces étroites mansardes, sous des toits dont les tuiles mal jointes laissaient passer le froid et le vent. Il leur fallait encore disputer ce triste logis aux rats qui s'y étaient multipliés, entendre nuit et jour les plaintes des malades et respirer l'odeur fétide qui, des étages inférieurs, montait jusqu'à elles.

Une seule chose explique que Thérèse et ses filles aient voulu quitter la maison de Catherine de Tolosa pour cette misérable demeure : une tribune, ouverte dans les combles, leur donnait la vue de l'autel et du tabernacle ; elles pouvaient entendre la messe et adorer nuit et jour le Saint Sacrement sans rompre leur chère

clôture. Cette facilité transformait pour elle un grenier en paradis.

Ce fut le 23 février que Thérèse vint s'y établir. Elle y tomba gravement malade. La plaie de sa gorge se rouvrit et saignait au plus petit effort; on ne pouvait lui procurer aucun soulagement et ses filles pleuraient en la voyant souffrir sur un misérable grabat; mais elle les regardait en souriant et leur disait: « N'ayez pas tant de compassion de moi, Notre-Seigneur a plus souffert quand il était couché sur la croix; mon lit est meilleur que le sien. »

Quand elle put enfin se lever, les malades et les pauvres, ces symboles vivants de Jésus-Christ, furent pour la sainte une source de joie. Elle obtint la permission de descendre près d'eux, et les infortunés ressentirent bientôt le bienfait de sa présence. Les plus malades suppliaient l'infirmière de leur amener cette « Santa Mujer », dont la vue seule, disaient-ils, les soulageait¹.

Un d'entre eux, auquel on faisait une opération douloureuse, gémissait un jour si bruyamment que ses compagnons d'infortune en étaient épouvantés. Thérèse descendit en hâte près de lui: « Pourquoi criez-vous si fort? lui dit-elle. Ne pouvez-vous endurer votre mal avec patience pour l'amour de Dieu? » et restant à prier près de lui, elle obtint en quelques instants la diminution de ses souffrances. Depuis lors, on ne l'entendit jamais se plaindre.

¹ Ribera, livre IV, chap. II.

Un autre jour, Catherine de Tolosa avait envoyé à la sainte de belles oranges pour dissiper le malaise que lui causaient des nausées continuelles. Elle en fut ravie et, les mettant aussitôt dans sa manche, elle s'en alla les distribuer à ses chers malades. Ses filles, la voyant revenir les mains vides, lui reprochèrent de n'avoir rien gardé de l'aumône de Catherine. « Dieu soit loué, leur dit-elle, de m'avoir procuré de quoi donner à ses pauvres. J'aime mieux ces oranges pour eux que pour moi. »

« Nous sommes bien dans cet hôpital, écrivait-elle peu de jours après au chanoine Salinas. C'est une grande chose d'avoir une part, si petite qu'elle soit, à une œuvre semblable. Béni soit Dieu qui n'oublie pas les pauvres¹. »

Quand, après un mois de séjour à l'hospice de la Conception, Thérèse et ses sœurs le quittèrent pour une demeure moins misérable, les malades se lamentèrent et l'infirmière essaya vainement de les consoler de l'absence de la « Santa Mujer ».

Les amis du Carmel n'étaient pas restés inactifs pendant les semaines qui avaient suivi le départ du père Gratien; les souffrances de la sainte redoublaient leur zèle, et Dieu semblait n'avoir amené l'épreuve à cette extrémité que pour la terminer plus glorieusement.

La maison exigée par l'archevêque, introuvable jusqu'alors, se trouva tout à coup. Elle appartenait à un gentilhomme qui depuis longtemps ne pouvait la

¹ 28 février 1582, lettre 379.

vendre. Plusieurs communautés religieuses l'avaient convoitée et ne s'en étaient pas arrangées. Quant à Thérèse, on lui en avait dit tant de mal qu'elle n'y songeait pas. Pourtant, dans l'impossibilité d'en trouver une autre, celle-ci lui revint à l'esprit et elle pria le licencié Aguilar de l'aller voir. Son rapport étant favorable, la sainte s'y rendit secrètement et la trouva « si à son gré, qu'en eût-on demandé le double, elle ne l'aurait pas trouvée chère ».

Elle hésitait cependant à l'acheter car le prix en était élevé et les ressources du Carmel bien minces. Cette affaire se traitait la veille de la fête de saint Joseph. Thérèse et ses sœurs en recommandèrent le succès à leur céleste protecteur. « Ne t'arrête pas à l'argent, » dit à la sainte la voix divine qui ne la trompait jamais. En conséquence, le licencié Aguilar fut chargé de conclure. « Il trouva, dit la sainte, sur-le-champ un notaire; il l'amena avec des témoins, et ayant bien fermé la porte pour qu'on ne soupçonnât rien, le contrat fut fait et signé avec toutes les sûretés nécessaires.

« Dès que notre achat fut connu, on s'étonna que nous eussions eu cette maison à si bon compte; ceux qui en avaient eu envie disaient qu'on nous l'avait donnée pour rien, que le marché était frauduleux, qu'il fallait le rompre, etc. Mais le gentilhomme et sa femme, propriétaires de cette maison, témoignèrent, au contraire, un grand contentement de voir leur demeure se transformer en monastère et ratifièrent le contrat qui était d'ailleurs si bien fait qu'on n'aurait pu rien y changer.

« Le lendemain on passa l'acte et on paya le tiers du

prix. Il y eut vraiment du miracle dans cette affaire, tant à cause de la promptitude et du bon marché que de l'aveuglement des autres religieux qui avaient refusé cette acquisition et qui le regrettèrent après. Le jardin, la vue et les eaux de cette maison sont extrêmement agréables. Dieu voulait sans doute nous dédommager de tout ce que nous avons souffert¹. »

Trois jours après, Thérèse et ses filles vinrent habiter leur nouvelle demeure, disposée commodément par le licencié Aguilar et Catherine de Tolosa. Quelle autre aurait pu servir de caution, trouver de l'argent, fournir des meubles? Elle avait nourri la sainte et ses sœurs pendant leur séjour dans ce triste hôpital, ne se lassant pas d'y venir chaque jour malgré la mauvaise saison, et maintenant elle dépouillait sa maison pour remplir celle des carmélites. « D'autres fondateurs, dit Thérèse, nous ont aussi beaucoup donné; mais rien ne peut se comparer à la générosité de Catherine pour la fondation de Burgos. »

Non contente de donner de l'argent, Catherine donnait aussi son temps, les saintes industries de son zèle et par-dessus tout la persévérance, qui seule peut assurer le succès. Ses parents, ses amis et les parents de ses enfants, ignorant le secret de leur glorieux avenir, ne lui épargnaient pas les critiques. « Ce qu'on lui disait, raconte la sainte, eût suffi vingt fois à lui faire tout abandonner, et pourtant rien ne l'arrêta. Elle souffrit plus que personne des tergiversations de l'ar-

¹ Fondation de Burgos.

chevêque, mais elle ne laissa jamais échapper un mot qui pût être une offense envers lui. Elle répondait aux reproches avec beaucoup de sagesse, et les supportait patiemment. Quelle énergie ne faut-il pas aux serviteurs de Dieu pour faire de grandes choses¹ ! »

L'archevêque n'était pourtant qu'à demi satisfait. Après s'être réjoui de l'achat de la maison, persuadé, disait-il, que ses rigueurs étaient pour quelque chose dans cet heureux résultat, il se montra mécontent de l'empressement de la sainte à s'y installer, lui reprocha les grilles et le tour qu'elle y avait fait mettre, et prétexta « je ne sais quelles écritures » à faire, avant de leur donner son autorisation.

Point de messe par conséquent. La chapelle était prête à recevoir le Saint Sacrement; mais elle resta vide pendant un mois! Un mois de délais « dont la seule raison était, dit charitablement Thérèse, la volonté de Notre-Seigneur de nous donner de quoi souffrir ». Pendant un mois encore les carmélites durent aller chercher à l'église voisine la sainte messe et la communion. Leurs amis commençaient à perdre l'espoir de voir se terminer la fondation; le père Pierre de la Purification, resté aumônier du Carmel après le départ du père Gratien, vint un jour supplier Thérèse de renoncer à une entreprise impossible, et lui demander pour lui-même l'autorisation de quitter Burgos; mais celle-ci, persuadée que c'était « un sot diable, que celui qui leur faisait la guerre », ne se laissa point émouvoir :

¹ Fondation de Burgos, chap. xxx.

« Voyons, mon père, lui dit-elle, ne vous mettez pas tant en peine ; avant huit jours le Saint Sacrement sera chez nous¹. »

Un dernier moyen humain lui restait. Elle en usa.

« J'écrivis, dit-elle, à l'évêque de Palencia², pour le prier d'écrire lui-même une fois encore à l'archevêque. C'était beaucoup lui demander, car il ressentait comme une offense personnelle la conduite de don Cristobal envers nous ; pourtant il était utile de lui faire comprendre que, puisque nous avons maintenant une maison et que nous faisons tout à son gré, il serait bien bon d'en finir.

« Don Alvaro céda à mes désirs et m'envoya une lettre ouverte pour l'archevêque ; mais elle était conçue de telle sorte que c'eût été tout perdre que de la lui remettre. Elle disait, en termes courtois, certaines vérités qui, de l'humeur dont est l'archevêque, eussent suffi à l'indisposer contre son ami et contre nous sans retour.

« Je demandai donc à l'évêque de Palencia une autre lettre, conçue en termes très affectueux, et je l'assurai que ce serait le moyen de servir grandement Notre-Seigneur. Il s'y décida non sans peine, car cela lui coûtait davantage que tout ce qu'il avait fait jusqu'alors pour moi. »

L'intervention de don Alvaro obtint enfin le consentement de don Cristobal, et les deux évêques redevinrent amis. Il était temps. « Moi qui n'avais jamais

¹ Yèpes, livre II, chap. xxxv.

² Don Alvaro de Mendoza.

perdu confiance, raconte Thérèse, je m'étais senti défaillir la nuit précédente; mes sœurs et Catherine de Tolosa étaient tellement affligées qu'on ne pouvait les consoler. Le Seigneur avait attendu pour se montrer l'heure où nous ne l'espérions plus¹. »

Ce fut le jeudi de Pâques², que la messe fut dite pour la première fois, et le Saint Sacrement déposé dans la chapelle du Carmel de Burgos. Toute la population de la ville s'associa à la joie de la sainte et de ses filles. Des musiciens, venus sans être appelés, chantèrent pendant la grand'messe et contribuèrent à la solennité de la fête. Le monastère fut consacré sous les vocables de Saint-Joseph et de Sainte-Anne.

« Seigneur, s'écrie ici la sainte, à quoi tendent vos fidèles servantes, sinon à vous servir et à se voir cloîtrées pour vous dans ces murs qu'elles ne franchiront plus. Nulle âme, si elle n'en a fait l'expérience, ne peut s'imaginer la joie qui nous est donnée dans ces fondations quand nous nous trouvons enfin derrière une grille fermée à tous les humains. Quel que soit notre amour pour eux, la satisfaction de nous trouver seules est incomparable. Les âmes accoutumées à vivre dans le courant d'eau vive de la grâce, quand elles en sont enlevées par le filet des intérêts de ce monde, sont comme des poissons hors de la rivière. Elles ne se sentent revivre que lorsqu'elles y sont de nouveau plongées.

« Bénissons Dieu, mes sœurs, de nous avoir choisies

¹ Fondation de Burgos.

² Le 19 avril 1582.

pour être ses épouses et délivrées de la servitude des hommes, si cruelle souvent et toujours dangereuse à l'âme. Bénissons-le surtout de nous réserver un bonheur sans fin pour quelques souffrances perdues au milieu de mille joies¹. »

Il semble, après ce chant de triomphe, qu'il n'y ait plus rien à dire de la fondation de Burgos. Une dernière épreuve cependant restait à subir, la plus terrible de toutes celles que Thérèse avait traversées.

Un mois environ après l'installation définitive du monastère, la sainte se préparait à quitter ses filles, quand tout à coup le jour de l'Ascension², l'Arlanzon, grossi par la fonte des neiges et les pluies constantes de l'hiver, devint un torrent furieux. Il déborda et envahit la ville entière. Les habitants fuyaient devant l'inondation, les couvents se dépeuplaient, moines et religieuses désertaient Burgos pour n'y pas périr; les morts eux-mêmes, enlevés de leurs sépulcres par les flots, suivaient le cours du torrent et semblaient s'enfuir. Qu'allaient faire les carmélites? Leur maison située dans la plaine, non loin du fleuve, était plus exposée que les autres; on leur conseillait de partir, mais elles s'y refusèrent. Réfugiées au plus haut étage, autour du très Saint Sacrement, elles priaient pour ceux qui oubliaient que la vraie défense était là³.

Laissons Anne de Saint-Barthélemy nous retracer ces heures d'angoisse : « La rivière était débordée de telle

¹ *Fondations*, chap. xxxi.

² 24 mai 1582.

³ Ribera, livre III, chap. xiv.

sorte qu'on ne pouvait entrer dans la ville et que nous ne pouvions non plus envoyer quérir quoi que ce soit. Nous demeurions dans le faubourg, près du fleuve, qui bientôt entourait la maison. Les murs étaient vieux, peu solides; ils tremblaient à chaque vague comme s'ils allaient s'écrouler.

« Les eaux montèrent jusqu'au premier étage; nous portâmes le Saint Sacrement tout en haut, et croyant à chaque instant être submergées, nous restâmes en prière depuis le matin jusqu'à minuit sans prendre ni repos ni nourriture. »

La sainte encourageait ses filles et leur donnait l'exemple de l'intrépidité malgré sa faiblesse : « Sa cellule était si chétive, dit encore Anne, qu'à travers le toit on voyait les étoiles, les murs se fendaient; elle souffrait beaucoup du froid, très vif sous le ciel de Burgos. Et notre frayeur était telle, qu'oubliant même notre mère, nous ne songions à lui apporter aucune nourriture. Il était tard lorsque, m'appelant, elle me dit : « Voyez, ma fille, s'il ne reste pas un peu de pain, « et donnez-m'en, s'il vous plaît, une bouchée, car je « me sens défaillir. »

« J'appelai une des novices les plus fortes; elle entra dans l'eau jusqu'à la ceinture et parvint à tirer d'une armoire un morceau de pain tout trempé. Nous serions mortes de faim, du reste, si quelques hommes charitables n'étaient venus à notre aide. Ils arrivèrent à la nage, et nous les reçûmes comme des anges du ciel. L'eau commençait un peu à baisser, ils brisèrent les fermetures pour qu'elle pût s'écouler; mais il resta

dans la maison une si grande quantité de cailloux qu'on en remplit plus de huit chariots. »

Le fléau disparut enfin. Thérèse et ses filles avaient obtenu le salut des malheureux habitants de Burgos. Et quand le danger fut passé, ils demeurèrent persuadés que Dieu n'avait sauvé leur ville que parce que la sainte et ses filles y étaient restées.

CHAPITRE VI

DERNIER VOYAGE DE SAINTE THÉRÈSE, SA MORT

Après l'inondation qui avait failli l'engloutir, Thérèse demeura encore deux mois à Burgos. Son courage n'avait pas faibli à l'heure du danger, son âme resta en possession de toute sa force après qu'il fut passé. Nous en trouvons la preuve dans la lettre précédemment citée, adressée à Anne de Jésus. Elle est datée du 30 mai, six jours après le débordement de l'Arlanzon. Rien ne saurait mieux affirmer la fermeté d'esprit et l'énergie de volonté que la sainte avait conservées après ce terrible désastre.

Elle employa les semaines qui suivirent à dicter au « bon secrétaire », Anne de Saint-Barthélemy, les pages intitulées : Manière de visiter les monastères. Le père Gratien, avant de quitter Burgos, l'avait priée de mettre par écrit quelques instructions destinées à indiquer aux visiteurs les moyens de maintenir l'austérité et la ferveur dans toutes les maisons du Carmel. Cet écrit devait être l'adieu suprême de Thérèse à ses fils. Ces conseils, pleins de sagesse, où l'inflexible fermeté des principes se joint à la plus maternelle tendresse

dans les détails, sont encore suivis aujourd'hui dans la visite qui se fait chaque année des couvents de la réforme. Ce fut aussi avant de quitter Burgos que la sainte écrivit le récit de ses quatre dernières fondations : récit vivant, auquel ceux-ci sont empruntés, et où éclate à chaque page l'élan de sa reconnaissance envers Dieu.

Cependant, la fin de juillet approchait, et Thérèse attendait pour quitter la Vieille-Castille qu'il plût à Dieu d'assurer l'avenir de la fondation, quand un matin, après la communion, elle entendit le Maître lui dire : « Pourquoi doutes-tu ? ton œuvre est achevée ici ; tu peux partir sans crainte. »

A l'instant l'inquiétude disparut de son âme ; ses filles ne possédaient que vingt maravedis ; pourtant la sainte n'hésita plus et se prépara à les quitter, « sans plus de souci que si elles avaient eu une très bonne rente ». Sa santé même, de plus en plus faible, ses forces épuisées, qui la mettaient « hors d'état de cheminer ni ici ni ailleurs¹ », ne l'arrêtèrent pas.

Le 26 juillet, après avoir célébré la fête de sainte Anne, patronne du monastère, vers le soir, pour éviter la grande chaleur, Thérèse dit adieu à ses sœurs. Au moment de quitter pour toujours ces compagnes de tant de souffrances, son cœur s'émut. Elle qui, d'ordinaire, dissimulait sa peine à l'heure des séparations et brusquait un peu les adieux, s'attardait à les embrasser, leur disait de tendres paroles et se laissait baiser

¹ Lettre à Léonor de la Miséricorde.

les mains, ce qu'elle ne faisait jamais. Enfin elle partit avec Anne de Saint-Barthélemy et Térésita¹, dont la profession devait avoir lieu au Carmel d'Avila.

La sainte comptait l'y ramener, mais Dieu en avait décidé autrement. Le père Gratien, secondant ses desseins sans les connaître, avait promis aux carmélites de Palencia qu'elles garderaient leur mère un mois à son retour de Burgos². On comprend leur joie en la revoyant, et les actions de grâces que Thérèse rendit à Dieu en repassant sans difficulté par ce chemin où elle avait couru tant de périls six mois avant.

Vers la fin d'août, la sainte quitta Palencia; elle s'arrêta à Valladolid, étape naturelle sur la route d'Avila. Des difficultés d'un autre genre l'y attendaient; les affaires d'argent, auxquelles elle n'accordait le plus souvent qu'un médiocre intérêt, devaient cependant compter parmi les dernières épreuves de sa vie.

Une clause du testament de Laurent de Cepeda léguait sa fortune au monastère de Saint-Joseph d'Avila, au cas où ses fils n'auraient pas d'héritiers directs. On comprend que sa fille Térésita devant y passer toute sa vie, il était naturel qu'il lui assurât ses biens de préférence à des étrangers. Rien du reste ne faisait

¹ Née à Quito en 1568, entrée au Carmel de Séville en 1575 à l'âge de sept ans, elle n'en avait pas encore quinze.

² « Notre père a donné sa parole que je resterais un mois à Palencia. Je devrai alors aller sans retard recevoir les vœux de Térésita, car l'année marche vers sa fin, et ses désirs en hâtent le terme. Recommandez-la à Dieu pour l'amour de moi; c'est une bonne petite âme, bien désireuse de faire profession. » (Lettre à Marie de Saint-Joseph, prieure de Séville, qui avait reçu la première Térésita à son arrivée en Espagne.)

prévoir à Laurent, lorsqu'il formulait ses dernières volontés, la mort prématurée de ses deux fils, et tant qu'ils vivaient cette clause n'avait pas d'effet.

Tous deux partirent pour les Indes d'où ils ne devaient plus revenir. Fût-ce en prévision de ce sort funeste ou bien pour quelque autre motif, toujours est-il que la belle-mère de François de Cepeda s'unit à Pierre d'Ahumada¹ pour attaquer le testament de Laurent. Une ligue se forma à Valladolid pour les soutenir, et Thérèse, dont le désintéressement aurait dû pourtant être mis hors de cause, eut à subir plus d'un assaut pour défendre la volonté de son frère et les droits de sa nièce. Un avocat de la partie adverse eut le triste courage de venir au parloir l'insulter et lui dire qu'il y avait dans le monde des gens qui, sans être religieux, se conduisaient mieux qu'elle. « Que Dieu vous récompense de votre charité, » lui répondit doucement la sainte. La justice régla plus tard ce litige en faveur de Térésita et du monastère de Saint-Joseph.

La sainte quitta Valladolid le 17 septembre. Là encore, c'était un suprême adieu qu'il lui fallait dire à Marie-Baptiste et à ses filles. Une dernière fois sa voix s'éleva au milieu d'elles, et, dominant son émotion, elle leur adressa ces paroles dont l'accent était encore présent à leurs âmes quand, trois semaines plus tard, elles apprirent sa mort :

« Mes filles, je quitte cette maison très consolée par la perfection que j'y vois, et surtout par la charité que

¹ Thérèse parle souvent avec tristesse, dans ses lettres, de ce frère « mélancolique », moins intime avec elle que les autres.

vous avez les unes pour les autres. Si l'avenir est digne du présent, Dieu vous aidera. Que chacune de vous fasse en sorte qu'aucun point de la règle ne s'affaiblisse par sa faute; n'en faites pas les exercices par habitude, mais faites-en des actes héroïques. Formez en vous de grands désirs; on en tire toujours un profit réel, quand même on ne peut les réaliser¹. »

Le même soir, Thérèse et ses deux compagnes arrivèrent à Médine. Elles comptaient repartir dès le lendemain pour Avila, mais un incident imprévu vint les détourner de leur chemin et empêcher la sainte de mourir où elle était née.

Le père Antoine de Jésus, compagnon de saint Jean de la Croix au début de la réforme, était en ce moment provincial de Castille. Touché des instances de la duchesse d'Albe, que le veuvage et de grandes épreuves avaient accablée de tristesse, il lui promit d'amener la sainte à Albe. Ce n'était qu'un léger détour sur le chemin d'Avila; l'amitié de Thérèse pour la duchesse le lui eût rendu facile en toute autre circonstance, mais, malade comme elle l'était déjà, ce dernier effort devait lui être funeste.

Elle le fit cependant et partit le lendemain dès l'aube; mais, à peine en route, la fièvre et de vives douleurs s'ajoutèrent à la fatigue des jours précédents: c'étaient les premières atteintes de sa dernière maladie. Force fut de s'arrêter dans un village près de

¹ « Aviso Vd, que santa Teresa hizo al salir de su convento de Valladolid, tres semanas ante que muriese. » (Édition espagnole des Lettres, t. I, p. 471.)

Peñaranda et d'attendre que la sainte revint d'un évanouissement profond causé par une perte de sang. Ce bourg était si pauvre qu'on ne put même pas trouver un œuf pour soutenir la pauvre malade. Anne de Saint-Barthélemy avait emporté pour toutes provisions quelques figes sèches; elle pleurait en les offrant à la sainte, lorsque, retrouvant des forces pour la consoler, celle-ci lui dit : « Ne vous affligez pas, ma fille, ces figes sont très bonnes, bien des pauvres n'en ont pas tant. »

Le lendemain, on s'arrêta dans un village non moins misérable, où l'on eut pour toute nourriture des herbes cuites avec de l'oignon; enfin, le 20 septembre au soir, on atteignit Albe.

Un messager était venu au-devant de la sainte pour lui faire savoir, de la part de la duchesse d'Albe, que sa belle-fille, doña Maria de Tolède, venait de mettre au monde un fils. Cette faveur, envoyée du ciel à ses amis, réjouit Thérèse; ses prières pour eux étaient exaucées. « Dieu soit loué! s'écria-t-elle, ils n'ont plus besoin maintenant de la pauvre vieille. »

Ses filles, la voyant si faible, l'obligèrent à se mettre au lit. « Que je me sens lasse! leur dit-elle. Il y a plus de vingt ans que je ne me suis couchée de si bonne heure. Je bénis Dieu d'être tombée malade entre vos mains. »

Les médecins jugèrent de suite que la guérison de ce corps épuisé était impossible; cependant, le lendemain matin, la sainte se leva et visita la maison, entendit la messe et communia. Pendant une semaine

encore, elle suivit, autant que sa faiblesse le lui permettait, les exercices de la communauté et assista à l'office divin, justifiant cette parole dite autrefois au père Gratien : « Quel que soit le mal dont je souffre, j'ai coutume de le souffrir debout. »

Le 29 septembre, jour de saint Michel, elle fut forcée pourtant de s'avouer vaincue. Après s'être levée pour la sainte messe, elle se sentit à bout de forces et se coucha. Elle ne devait plus se relever. Elle en eut le pressentiment, et, pour ne pas s'éloigner sans retour de l'église et du tabernacle, elle pria ses filles de porter son lit dans une chambre haute d'où une grille intérieure laissait apercevoir le maître-autel. Lorsqu'elle y fut installée, son visage s'illumina d'une joie céleste qui en fit disparaître pendant quelques instants toute trace de souffrance. C'était comme l'aurore d'un jour nouveau dont l'éclat dissipe victorieusement l'obscurité de la nuit.

Le jour sans ombres, en effet, allait se lever pour elle, jour depuis longtemps appelé et béni. Dieu lui en avait fait connaître l'époque; elle en portait la date écrite dans son bréviaire depuis treize ans. Ses paroles, recueillies par ses filles en 1574 et en 1579, sa prédiction de l'année précédente aux religieuses de Ségovie, enfin l'émotion de ses adieux à Burgos, à Palencia, à Valladolid, rendent témoignage de l'assurance qu'elle avait de sa fin prochaine.

On comprend la joie de la sainte à l'approche de l'époux si longtemps désiré; les angoisses de l'heure suprême s'effaçaient devant ce bonheur. Ses filles

l'entouraient et cachaient leurs larmes, la duchesse d'Albe vint la soigner avec une tendresse et une humilité égales à celles des religieuses, et Thérèse la laissait faire, tout en cherchant à modérer son dévouement.

La plus affligée de toutes était sans contredit Anne de Saint-Barthélemy. Les sœurs avaient pitié de la voir « si triste, qu'il semblait que ce fût elle qui allait mourir¹ ». Elle ne quittait pas le chevet de la sainte : « Je songeais, raconte-t-elle, que j'allais lui survivre ; je l'aimais, et elle m'aimait ! Ma plus grande joie était de voir le Christ, Notre-Seigneur, présent dans son âme, comme si elle eût déjà habité le ciel avec lui. J'éprouvais pour elle le respect que les chrétiens ressentent près des demeures où Dieu réside². »

Vers le soir du 1^{er} octobre, Thérèse entra dans un recueillement profond ; les heures de la nuit s'écoulèrent l'une après l'autre sans que rien vint interrompre l'entretien mystérieux de son âme avec Dieu. La bienheureuse certitude de sa prochaine entrée au ciel lui fut sans doute révélée alors, car au lever du jour elle dit à sa compagne : « Ma fille, voici venir l'heure de ma mort. »

Elle demanda le père Antoine de Jésus pour se confesser une dernière fois, et comme il la suppliait en pleurant de ne pas les quitter encore et de demander à Dieu quelques années de vie, elle lui répondit doucement : « C'est inutile, je ne vous suis plus néces-

¹ Histoire de la vénérable Anne de Saint-Barthélemy, par messire Gauthier.

² Boll., p. 230, paragr. 1015.

saire. » Ses douleurs et son affaissement augmentaient; le médecin ordonna qu'on la redescendit à l'infirmierie où elle serait mieux que dans sa mansarde, et il essaya de lui appliquer des ventouses. La sainte les subit en souriant, joyeuse de souffrir encore. « Chacun meurt comme il a vécu, dit ici Yèpes, et cette amante de la croix l'aima jusqu'à sa dernière heure¹. »

Thérèse trouvait encore la force de consoler ses filles et de donner à chacune des conseils dont l'accent devenait plus pénétrant à mesure que sa fin approchait. Le 3 octobre, vers cinq heures du soir, on lui apporta le saint viatique. Alors, joignant les mains, elle dit à ses filles : « Je vous demande, pour l'amour de Dieu, de garder fidèlement les règles et les constitutions de notre ordre. » Et elle ajouta : « Oubliez les mauvais exemples que cette pécheresse vous a donnés, et pardonnez-les-moi. » Recueillant alors le peu de forces qui lui restait elle se souleva sans soutien et essaya de se mettre à genoux. Son visage, transformé, était devenu resplendissant d'une beauté surhumaine : « Seigneur, s'écria-t-elle, voici venir l'heure attendue. O mon époux, il est bien temps de nous voir! Béni soit ce moment, que votre volonté s'accomplisse. Je vais jouir enfin de votre présence tant désirée! » Et, fidèle à cet amour de l'Église qui avait été l'inspirateur de toutes ses œuvres, et l'arme de tous ses combats, elle remerciait Dieu de l'avoir fait naître et de la faire mourir catholique. « Je suis fille de l'Église, » répétait-

¹ Livre II, chap. xxxviii.

elle; elle ajouta : « Le sacrifice que Dieu aime est celui d'une âme repentante. Il ne méprise pas le cœur contrit; ne m'éloignez pas de vous, Seigneur; ne retirez pas de moi votre Esprit¹. »

Après la sainte communion, Thérèse reçut les dernières onctions. Elle prononçait elle-même les formules liturgiques et exprimait sa reconnaissance de ce dernier secours de l'Église.

La cérémonie étant achevée, le père Antoine lui demanda si elle ne désirait pas être portée à Avila près de son frère; mais cette question lui déplut : « Dois-je donc avoir encore une volonté, répondit-elle, et ne me donnera-t-on pas bien ici un coin de terre? » On comprit que rien, en dehors du ciel, ne l'intéressait plus.

La nuit suivante fut pénible, les souffrances augmentaient, et la voix de la sainte allait s'affaiblissant. Quand le jour parut², Anne de Saint-Barthélemy eut le sentiment que cette aurore serait la dernière que verrait Thérèse sur la terre. Alors, pour rendre son enveloppe mortelle digne de recevoir la venue du Seigneur, elle soutint la sainte dans ses bras et changea un à un tous ses vêtements. « Déjà, dit-elle, la parole lui manquait, mais elle me regarda et me sourit; car toute sa vie elle avait aimé l'ordre et le soin³. »

Vers sept heures du matin, Thérèse s'étendit sur le côté gauche, son crucifix était dans ses mains et sa tête reposait sur le bras de son amie. Elle resta ainsi qua-

¹ Psaume, Miserere, 50.

² C'était le 4 octobre, fête de saint François d'Assise.

³ Boll., p. 228, paragr. 4019.

torze heures immobile, plongée dans une extase profonde. Son visage était rayonnant, elle ne souffrait plus. Que se passa-t-il pendant ce dernier entretien de son âme avec Dieu? Quelles lumières, quelle révélation ineffable de la gloire qui l'attendait lui furent-elles données?

Anne de Saint-Barthélemy n'a pu le dire. Elle ne peut qu'exprimer naïvement ses impressions pendant le cours de ces heures si longues et si courtes. « La douleur, dit-elle, m'ôtait la parole, je ne savais si j'étais morte ou vivante tandis que je la tenais dans mes bras. Sur le soir, le père Antoine m'ordonna d'aller prendre un peu de nourriture. Je lui obéis; mais à peine m'étais-je éloignée que la sainte n'eut plus de repos, elle regardait de côté et d'autre et paraissait me chercher. Le père lui demanda si c'était moi qu'elle désirait; elle fit signe que oui, et on me rappela. Dès qu'elle me vit, elle sourit, me prit les mains et replaça sa tête sur mon bras comme elle était auparavant. Je la tins ainsi jusqu'à ce qu'elle rendit le dernier soupir; elle paraissait s'entretenir avec son époux, il me semblait qu'elle avait hâte d'exhaler le peu de souffle qui lui restait pour jouir plus tôt de sa présence.

« Notre-Seigneur voyant mon peu de courage pour supporter cette grande douleur, daigna me fortifier. Il m'apparut, au pied du lit, entouré d'anges et de bienheureux. Je compris qu'il venait la chercher pour l'emmener au ciel. Cette glorieuse vision dura à peu près l'espace d'un *Credo*. Mon âme en fut illuminée, et si complètement changée que je dis au Seigneur :

Maintenant, ô mon Dieu, que je vois la gloire que vous préparez à cette âme, je ne voudrais pas, pour ma satisfaction personnelle, que vous la laissiez plus longtemps sur terre. A peine achevais-je ces paroles que la sainte expira¹. »

Ainsi mourut à Albe, dans une extase d'amour, Thérèse d'Ahumada, dite en religion Thérèse de Jésus, fondatrice de l'ordre réformé du Carmel. C'était le jeudi 4 octobre 1582², vers neuf heures du soir. Elle était âgée de soixante-sept ans et six mois, dont quarante-huit de profession religieuse et vingt depuis le commencement de la réforme, qui comptait dès lors seize couvents de femmes et quatorze d'hommes.

Plusieurs manifestations miraculeuses accompagnèrent la mort de la réformatrice du Carmel. Les actes de sa canonisation rapportent qu'à l'heure même une lumière extraordinaire apparut au chevet de l'église et dans la cellule où Thérèse se trouvait. Déjà, une étoile radieuse s'était montrée au faite du cloître et des gémissements, harmonieux comme des chants d'oiseaux, s'étaient fait entendre. Quelques instants avant le dernier soupir de la sainte, la sœur infirmière, Catherine de la Conception, étonnée d'un grand bruit qui semblait venir du dehors, regarda dans le cloître attenant à la chambre et vit arriver une foule de personnages re-

¹ Boll., p. 230, paragr. 1016.

² Ce jour est mémorable par la réforme du calendrier. Grégoire XIII, d'après les calculs des savants, en supprima tout à coup dix jours. Par cette suppression, le jour qui suivit la mort de sainte Thérèse fut désigné comme le 15 octobre, et resta attribué à la célébration de sa fête.

vêtus d'habits éclatants de blancheur. Ils entrèrent dans la cellule et entourèrent le lit de la sainte avec de grandes démonstrations de joie. Ils étaient si nombreux qu'ils remplirent entièrement la pièce, et l'infirmière ne voyait plus les sœurs du monastère qui s'y trouvaient toutes cependant. Il était neuf heures du soir.

Yèpes raconte à ce propos, que plusieurs années auparavant, Thérèse avait reçu, le jour de la fête des dix mille martyrs, la promesse qu'ils viendraient l'assister à l'heure de sa mort.

Une autre sœur aperçut une colombe blanche qui s'échappait des lèvres de Thérèse au moment où elles s'entr'ouvraient pour exhaler leur dernier soupir. Enfin Térésita, qui n'avait pas quitté sa tante pendant cette dernière journée, vit sa cellule resplendissante d'une lumière dont le reflet illumina le visage d'Anne, en même temps que celui de la sainte. Cette clarté céleste disparut quand l'âme de Thérèse eut brisé ses liens; elle sembla, comme la colombe, s'envoler avec elle¹. En même temps, l'étoile mystérieuse répandait un éclat extraordinaire au-dessus du clocher de l'église²; des voix merveilleuses formaient un concert angélique, le ciel s'entr'ouvrait un instant et laissait passer un rayon de la gloire dont Dieu couronnait sa servante.

¹ « Vió otra hermana una gran luz cristalina, junto á la ventana de la misma celda. » (Ribera, livre III, chap. xvi.)

² « Otra, una estrella sobre la torre y campanario de la iglesia. » (Yèpes, livre II, chap. xxxviii.)

CHAPITRE VII

LES RELIQUES DE SAINTE THÉRÈSE

Après sa mort, le visage de Thérèse redevint d'une beauté parfaite. On croyait la voir au temps de sa jeunesse, avec le reflet du ciel dont Dieu illumine parfois dès cette vie les traits de ses amis. Le monde, qui l'avait un instant séduite, avait admiré dans la sainte ses traits réguliers, son teint éblouissant, son front couronné d'une chevelure superbe; mais c'était peu de chose en comparaison du charme de sa voix, de son sourire; de la dignité gracieuse de toute sa personne. « On ne pouvait la voir sans l'aimer, » affirment ceux qui l'ont connue¹.

Le portrait fait d'elle par frère Jean de la Misère rend bien imparfaitement cette physionomie inimitable, ce visage expressif où l'âme apparaissait. Des peintres plus habiles que lui ont essayé de reproduire dans des attitudes différentes cette créature si bien douée par la nature et par la grâce; aucun d'eux n'y a complète-

¹ Ribera, livre VII, chap. I; Yèpes, livre II, p. 38.

ment réussi; Overbeck seul donne, en quelques traits idéalisés, l'impression de ce qu'elle devait être.

D'autres signes encore que ceux de la beauté révèlent souvent la sainteté. L'odeur des vertus n'est pas un vain mot et plus d'un serviteur de Dieu l'a rendue sensible à ceux qui les ont approchés. Vers la fin de sa vie, Thérèse exhalait un parfum suave et pénétrant, sans similitude avec aucune senteur terrestre. Un enfant qu'elle bénissait à Palencia en fut frappé et dit à sa mère : « Que les mains de cette sœur sentent bon ! »

Aussitôt après la mort de la sainte, ce parfum se répandit dans toute la maison; les objets qu'elle avait touchés en étaient imprégnés : une sœur, qui depuis longtemps avait perdu l'odorat, le recouvra subitement en baisant les pieds de Thérèse, et une autre, qui souffrait cruellement de douleurs de tête, se trouva guérie en posant la main de la sainte sur son front.

Le corps de Thérèse avait pris une teinte d'albâtre, sa peau était douce comme celle d'un enfant, ses membres flexibles comme si elle eût été vivante. Les filles du Carmel se partageaient la joie de rester près de leur mère et de prier, non pour son âme qu'elles sentaient bienheureuse, mais en union avec elle. Il fallut pourtant se résigner à se séparer de cette sainte dépouille. Sans l'ouvrir ni l'embaumer, on déposa la sainte, revêtue de son habit religieux, dans un cercueil de bois qu'on recouvrit d'un drap broché d'or¹.

¹ Thérèse avait eu connaissance de cet hommage rendu à son corps, dans la vision que Dieu lui donna à l'âge de vingt ans, pendant laquelle on l'avait crue morte.

Le lendemain, qui se trouvait le 15 octobre, eurent lieu les funérailles, aussi solennelles qu'on pouvait les faire dans une si petite ville. Tous les principaux habitants y assistèrent; Térèsa Laïs, fondatrice du monastère, prévoyant bien que l'on voudrait un jour enlever le corps de la sainte pour le transporter à Avila, avait fait creuser une fosse profonde sous la voûte du chœur des religieuses. On y descendit le cercueil et on le recouvrit de chaux, de pierres et de briques, pour sceller à jamais la tombe.

Mais que peuvent les calculs des hommes contre la toute-puissance divine? L'odeur miraculeuse continua à s'exhaler du sépulcre où la sainte était ensevelie; Thérèse apparut à plusieurs personnes, leur dit qu'elle jouissait de la présence de Dieu et les assura qu'elle serait au ciel plus utile à l'ordre qu'elle ne pouvait l'être sur la terre. Anne de Saint-Barthélemy fut l'objet d'une de ces faveurs. Ses supérieurs la rappelaient à Avila, mais elle avait peine à s'éloigner du tombeau de sa mère; celle-ci se montra glorieuse à ses yeux: « Faites ce qu'on vous ordonne, ma fille, lui dit-elle, et retournez à Avila. »

Neuf mois s'écoulèrent sans autres incidents; l'odeur merveilleuse ne diminuait pas. Les carmélites comprirent enfin la faute qu'elles avaient faite de laisser ainsi ensevelir leur mère. Elles résolurent de l'exhumer et de conserver désormais avec plus de respect ce que la tombe leur rendrait d'elle. Le père Gratien fut de cet avis; mais de crainte que le duc et la duchesse d'Albe ne s'opposassent à cette recherche, on y procéda

secrètement. Les religieuses travaillèrent seules avec le père Gratien et un autre carme; ils mirent quatre jours à déblayer le monceau de terre et de pierres entassées dans la fosse. Plus le travail avançait, plus le parfum miraculeux devenait sensible. Enfin, le 4 juillet 1583, le cercueil fut découvert. Le couvercle en était rompu, les planches pourries et couvertes de mousse; mais le corps de Thérèse était intact, ses vêtements seuls avaient souffert. La chaux qui aurait dû consumer les chairs, les pierres dont le poids devait réduire les os en poussière, étaient restées inoffensives à leur égard; la sainte apparut telle qu'elle était au jour de sa mort, et cette intégrité était d'autant plus miraculeuse qu'on avait fait tout ce qu'il fallait pour la détruire. La même odeur suave se répandait dans l'air, une huile parfumée découlait du corps et imbibait la terre et les linges qu'on en approchait¹. Saisis d'admiration, les carmes et les carmélites tombèrent à genoux et adorèrent la puissance de Dieu visiblement manifestée.

Le père Gratien sépara avec respect la main gauche du corps de la sainte. Ensuite on la déposa dans un autre cercueil, et il fut remis dans la même fosse, mais beaucoup moins profondément.

En quittant Albe, le père Gratien emporta avec lui la main de la sainte dans une boîte scellée. Il la confia

¹ Yèpès rapporte que vingt ans après la mort de sainte Thérèse la ceinture de cuir avec laquelle elle avait été enterrée laissait couler encore quelques gouttes de cette huile extraordinaire. Il en avait été témoin au monastère des carmélites de Saragosse où on la gardait. (Livre IV).

aux sœurs d'Avila sans leur dire ce qu'elle contenait; mais peu de temps après Thérèse apparut à la prieure et le lui révéla¹. La pensée du père Gratien était que si plus tard les reliques de la sainte étaient rapportées à Avila, cette main serait donnée aux carmélites d'Albe pour les dédommager de leur perte.

Il avait été autrefois promis à don Alvaro de Mendoza², que le corps de Thérèse reposerait dans sa ville natale au premier couvent de la réforme. Devenu évêque de Palencia, don Alvaro maintint sa volonté d'être enterré près de la sainte et se fit construire un mausolée dans l'église du monastère. Le père Gratien s'était engagé à ne pas tromper son attente; ils réunirent donc leurs efforts pour obtenir du premier chapitre de la réforme³ l'autorisation de ramener les dépouilles de la sainte à Avila.

Le chapitre, prenant en considération que cette ville était la patrie de Thérèse, qu'elle y avait passé la plus grande partie de sa vie, et qu'elle se trouvait encore prieure du couvent de Saint-Joseph au moment de sa mort, aquiesça à leur désir et députa le père Grégoire de Nazianze, sous-provincial de la Vieille-Castille, pour présider à la translation.

Ce religieux arriva à Albe le 24 novembre 1585. Le soir même, à neuf heures, on procéda à l'exhumation en présence de la prieure et des trois plus anciennes

¹ Le père Gratien porta lui-même plus tard cette sainte relique chez les carmélites déchaussées de Lisbonne; elle y opéra plusieurs miracles. On l'y conserve encore.

² En 1577.

³ Tenu à Pastrana au mois d'octobre 1585.

sœurs du couvent. Le corps de Thérèse fut trouvé intact comme au premier examen qu'on en avait fait; les chairs étaient seulement un peu plus sèches, elles distillaient la même huile parfumée, et le sang qui avait coulé en abondance après la mort de la sainte était frais et vermeil comme si l'hémorragie durait encore. Le miracle était évident.

Le père Grégoire de Nazianze, afin de ne pas dépouiller entièrement le Carmel d'Albe d'un tel trésor, voulut au moins y laisser le bras gauche de Thérèse dont on avait enlevé la main. L'instrument dont il se servit pour cette amputation ne trouva pas plus de résistance que s'il eût coupé un fruit tendre; l'os était blanc, la chair flexible et colorée comme une chair vivante. Le corps de la sainte fut alors enveloppé d'une étoffe épaisse, et le père Grégoire, aidé du père Gratien, l'emporta hors de la clôture.

Les religieuses n'étaient pas prévenues de cet enlèvement; elles récitaient matines dans leur chœur intérieur quand, tout à coup, le parfum miraculeux en passant auprès d'elles le leur révéla. Elles sortirent du chœur désolées, il leur semblait perdre une seconde fois leur mère. Son bras seul leur restait, avec le drap teint de son sang.

Le lendemain, de grand matin, les carmes quittèrent Albe secrètement, emportant le corps de la sainte. Ils étaient accompagnés de Julien d'Avila et de Juan Carrillo, chargés par don Alvaro de Mendoza d'assister à la translation des reliques. Le soir du même jour, le corps glorifié de Thérèse arrivait dans sa ville natale

au monastère de Saint-Joseph. Ses premières filles et sa fidèle compagne Anne de Saint-Barthélemy le reçurent avec attendrissement.

On le déposa dans une châsse richement ornée, garnie de ferrures dorées. Sur l'un des côtés était gravé le nom de Jésus, sur l'autre les armes du Carmel. Une étoffe d'or la recouvrait entièrement. Les filles de Thérèse y avaient brodé le nom de leur mère.

On résolut de tenir secrète cette translation pour éviter les réclamations du duc et de la duchesse, d'Albe; mais Avila ne put ignorer longtemps le trésor qu'il possédait. Le bruit s'en répandit jusqu'à Madrid, et le roi Philippe II que la gloire de Thérèse ne laissait pas indifférent, chargea deux licenciés¹ en droit d'aller examiner les faits.

Ils arrivèrent à Avila le dernier jour de l'année 1585. Le lendemain, 1^{er} janvier 1586, l'évêque Pierre de Trévigno, assisté d'un notaire, de deux médecins et de plusieurs seigneurs de la ville, se rendit avec les envoyés du roi au monastère de Saint-Joseph.

Un ordre du provincial des carmes enjoignait à la prieure de laisser pénétrer tous ces témoins dans la clôture. On apporta le saint corps en leur présence. Les visiteurs à genoux, la tête nue, les larmes aux yeux, le considérèrent respectueusement. Il était entier, sans corruption, et les os étaient encore si bien joints que lorsqu'on le déposa sur un tapis le plus léger appui le faisait tenir debout ou assis. Aucune de

¹ Ils se nommaient Laguna et Contreras.

ses parties ne semblait avoir diminué de volume, et cependant, quoique la sainte fut grande et forte, son corps ne pesait pas plus que celui d'un enfant. Le sang, dont le linceul gardait les traces, était rouge comme s'il venait de couler. Les assistants proclamèrent le miracle, et les deux médecins attestèrent qu'aucun de ces phénomènes n'était naturel. L'évêque ordonna aux religieuses de conserver comme une relique ce corps vénérable et les objets qui l'avaient touché. Il défendit en même temps aux témoins, sous peine d'excommunication, de révéler aucune de ces merveilles ; mais ils étaient tous si émus qu'ils s'écriaient en sortant du couvent : « Ah ! quelles choses miraculeuses nous venons de voir ! » L'évêque fut obligé de lever l'excommunication, et toute l'Espagne apprit bientôt ce qu'on aurait vainement cherché à cacher.

Le duc d'Albe se trouvait alors en Navarre ; son oncle, don Ferdinand de Tolède, prieur de Malte, gouvernait le duché à sa place. Lorsqu'il apprit qu'on avait enlevé d'Albe le corps de la sainte, il se hâta de protester publiquement au nom du duc son neveu et expédia un courrier à Rome pour demander justice au pape.

Sixte-Quint, touché des motifs allégués par don Ferdinand, lui donna raison, et adressa aux carmes déchaussés un bref par lequel il leur enjoignait de reporter à Albe la dépouille mortelle de Thérèse. Ce bref fut adressé au nonce du pape à Madrid et notifié au provincial de la réforme. Contraint d'obéir, celui-ci se rendit à Avila avec les prieurs des couvents de Pas-

trana et de Mancera et les chargea de ramener secrètement le saint corps à Albe.

Les deux religieux mis en possession de la précieuse châsse quittèrent Avila le 20 août 1586. Ils ne voyagèrent que la nuit, de peur que l'odeur miraculeuse qui s'exhalait toujours des reliques ne les trahit. La première halte se fit au monastère de Mancera, où l'un des frères, en proie à une fièvre violente, fut guéri en touchant le corps de la sainte. La nuit suivante, des laboureurs couchés dans une grange près de Peñaranda furent subitement réveillés par le parfum surnaturel qui remplissait l'air; ils se levèrent et suivirent sur le chemin le mystérieux convoi. On arriva à Albe le 23 août au matin. Le clergé et les principaux de la ville allèrent au-devant des reliques et les portèrent solennellement au monastère. Le duc d'Albe et sa mère étaient à la grille; l'église était remplie d'une foule nombreuse que le souvenir de la sainte avait attirée. On ouvrit la châsse; le prieur de Pastrana demanda aux sœurs si elles reconnaissaient le corps de leur mère. Elles répondirent que oui; le peuple l'affirma de même, et l'acte en fut dressé. Jusqu'au soir, l'église fut remplie de fidèles avides de contempler les reliques et de respirer l'odeur miraculeuse qu'elles répandaient.

Cependant, les religieuses de Saint-Joseph d'Avila aussi désolées que celles d'Albe étaient heureuses, firent à leur tour une tentative auprès du pape pour que le corps de sainte Thérèse leur fût rendu. Sixte-Quint remit le jugement de cette affaire au nonce résidant en Espagne. Une nouvelle enquête fut ouverte;

elle ne dura pas moins d'une année et se termina en faveur d'Albe. Les carmes déchaussés en appelèrent encore de cette sentence; mais le pape la confirma définitivement le 10 juillet 1589.

L'intégrité miraculeuse de la dépouille mortelle de Thérèse ayant été ainsi plusieurs fois constatée, l'Espagne tout entière s'en émut. Un rapport détaillé en fut fait au roi Philippe II, et le cardinal Quiroga, archevêque de Tolède et grand inquisiteur, qui s'était longtemps opposé au désir de la sainte d'établir la réforme à Madrid, permit immédiatement d'y fonder un couvent d'hommes et un de femmes. Anne de Jésus vint de Grenade accomplir ce dernier vœu de sa mère et s'occupa en même temps de recueillir ses écrits.

Depuis plus de dix ans, la *Vie* de la sainte était entre les mains de l'Inquisition; le cardinal Quiroga la fit rendre à Anne de Jésus¹, en lui donnant son approbation et en l'autorisant à la publier. Il ajouta qu'il contribuerait volontiers aux frais de l'impression.

On parvint à retrouver, avec la *Vie*, le *Chemin de la perfection*, le *Château de l'âme*, le *Livre des fondations* et le traité intitulé : *Manière de visiter les monastères*. Anne de Jésus confia tous ces manuscrits au père Luis de Léon², célèbre professeur d'Écriture sainte, désigné par l'Inquisition pour les examiner encore et confronter ensemble les copies qui en avaient été tirées.

Don Luis travailla pendant près d'un an à cette revi-

¹ Au mois d'octobre 1586.

² De l'ordre de Saint-Augustin à Salamanque.

sion, mais la mort le surprit avant qu'il eût pu l'achever. Il n'avait vérifié et approuvé que les trois premiers ouvrages de la sainte. Ils furent rendus à Anne de Jésus le 15 septembre 1585, et l'année suivante, le provincial des carmes les fit imprimer. Le *Livre des fondations* et la *Manière de visiter les monastères* étaient restés dans les mains du docteur Sobrino, depuis évêque de Valladolid, qui, en 1592, les remit au roi Philippe II. Ce prince les lui avait demandés pour les conserver dans un meuble de bois précieux où se trouvaient déjà la *Vie* de Thérèse écrite par elle-même et le *Chemin de la perfection*. Ce meuble existe encore à la bibliothèque de l'Escorial. Ces quatre ouvrages sont les seuls qu'on ait pu retrouver écrits de la main même de la sainte¹. Quant à ses lettres, un grand nombre en existe encore en divers endroits de l'Europe.

La publication des œuvres de sainte Thérèse augmenta la vénération que l'Espagne avait déjà pour elle. A l'admiration excitée par les merveilles qui avaient signalé l'exhumation de son corps, se joignit bientôt l'hommage de la confiance, et Dieu ratifia l'élan populaire par de nombreux miracles. L'évêque de Salamanque crut devoir faire dans la ville d'Albe des informations juridiques, et ces informations s'étendirent bientôt à tout le royaume. Le procès-verbal en fut porté à Rome en 1597.

Philippe II, les grands d'Espagne, l'Université et les

¹ Il faut y ajouter le *Château de l'âme* gardé par les carmélites de Séville.

corps municipaux de plusieurs villes supplièrent le pape Clément VIII d'introduire la cause de la réformatrice du Carmel. Nous n'entrerons pas dans le détail de l'examen et des sages lenteurs de la cour de Rome dans cette affaire, qui fut cependant menée rapidement tant la sainteté de Thérèse était évidente. L'Église proclama enfin, par la voix de son vicaire¹, que Thérèse était bienheureuse. Elle autorisa son culte public et fixa sa fête au 15 octobre.

Sainte Thérèse fut canonisée par Grégoire XV, le 12 mars 1622², en même temps que saint Philippe de Néri, saint Ignace de Loyola, saint François Xavier et saint Isidore Laboureur.

¹ Paul V, bulle du 24 avril 1614.

² Quarante années seulement après sa mort.

FIN

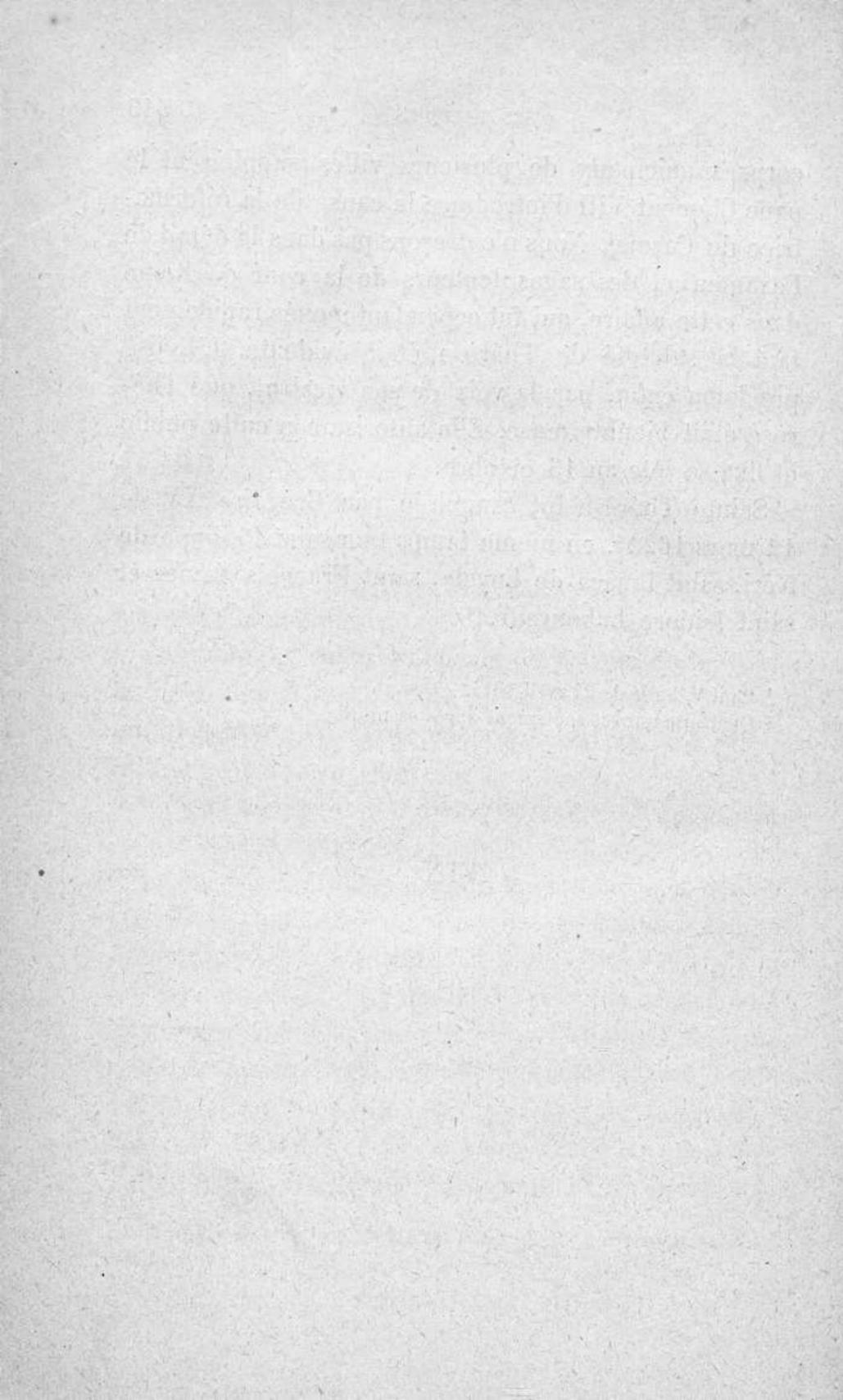


TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

LA JEUNESSE DE SAINTE THÉRÈSE ET SA VOCATION

	Pages.
I. La naissance, l'éducation et la jeunesse de sainte Thérèse...	1
II. Thérèse au monastère de l'Incarnation (1533-1553).....	18
III. Faveurs surnaturelles accordées à Thérèse de 1552 à 1560.	34
IV. L'inspiration de la réforme (1560).....	57
V. Les préliminaires de la fondation.....	72
VI. Fondation de Saint-Joseph d'Avila (1562).....	94

LIVRE SECOND

LES FONDATIONS (1567-1576)

I. Préparation des nouvelles fondations.....	117
II. Fondation de Medina del Campo (15 août 1567).....	126
III. Fondation de Malagon (11 avril 1568).....	136
IV. Valladolid (15 août 1568).....	142
V. Durvelo, premier monastère de carmes déchaussés (28 novembre 1568).....	152
VI. Tolède (14 mai 1569).....	168

	Pages.
VII. Pastrana, second monastère de carmes déchaussés (9 juillet 1569).....	185
VIII. Fondation de Salamanque (1 ^{er} novembre 1570).....	194
IX. Fondation d'Albe de Tormès (25 janvier 1571).....	205
X. Les carmes à Alcalá, un visiteur dominicain.....	211
XI. Le priorat de Thérèse à l'Incarnation.....	220
XII. Les carmes en Andalousie, fin du priorat de la sainte à l'Incarnation	235
XIII. Fondation de Ségovie (19 mars 1574).....	244
XIV. Fondation de Véas (24 février 1575).....	255
XV. 1. Fondation de Séville.....	266
2. Fondation de Caravaca (1 ^{er} janvier 1576).....	283

LIVRE TROISIÈME

LES PERSÉCUTIONS (1575-1581)

I. Thérèse est deux fois déférée à l'Inquisition (1575-1576).....	289
II. La guerre que firent les carmes mitigés à la réforme.....	298
1. Le chapitre de Plaisance.....	300
2. Chapitres de Moralejo et d'Almadovar (1576).....	310
3. Mort du nonce Hormaneto; son successeur, Philippe Sega (mai 1577).....	318
III. Le monastère de l'Incarnation et saint Jean de la Croix pendant la persécution (1577-1578).....	326
IV. Les effets de la persécution au Carmel de Séville (1578-1579). 341	
V. Apaisement et fin de la persécution (1579-1580).....	355

LIVRE QUATRIÈME

LES ŒUVRES ET LES LETTRES DE SAINTE THÉRÈSE

I. Les ouvrages de sainte Thérèse.....	373
1. La vie de sainte Thérèse écrite par elle-même.....	376

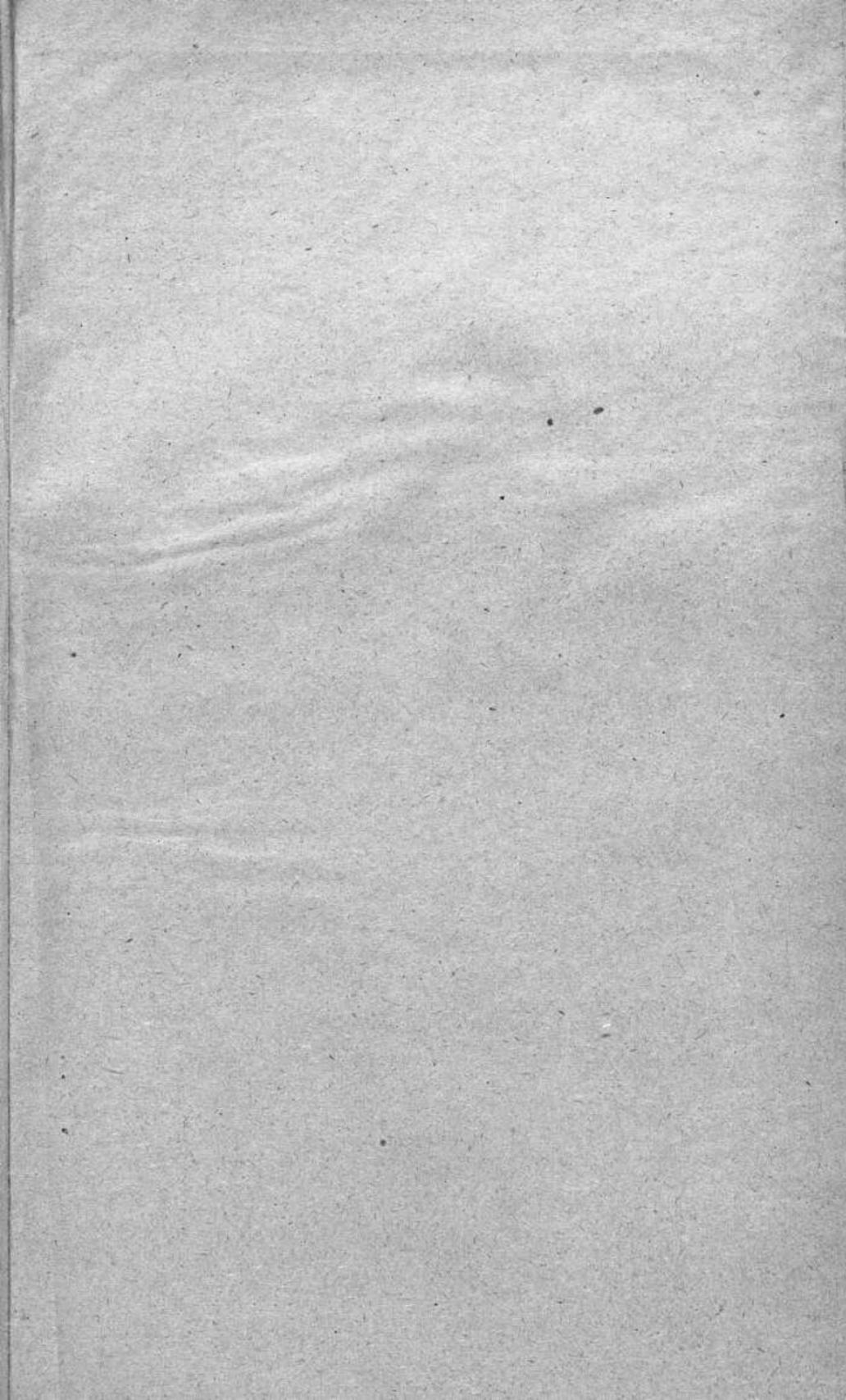
	Pages.
2. Le Livre des fondations.....	380
3. Le Chemin de la perfection.....	385
4. Le Château de l'âme.....	388
5. Les paraphrases du Pater.....	392
6. Les pensées sur l'amour de Dieu; explication de quelques paroles du Cantique des cantiques.....	397
II. Les lettres de sainte Thérèse.....	402

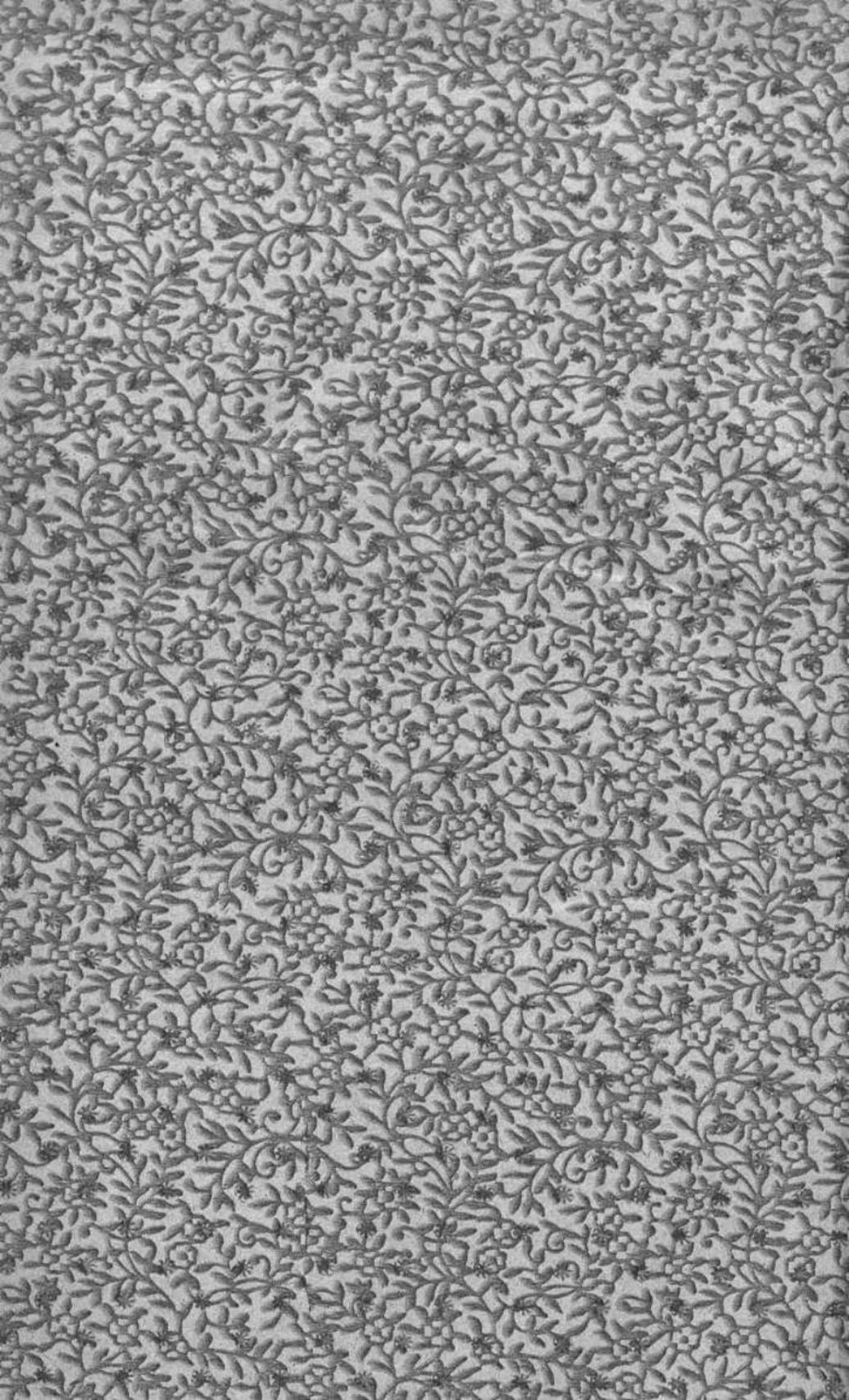
LIVRE CINQUIÈME

LES DERNIÈRES FONDATIONS DE SAINTE THÉRÈSE ET SA MORT

I. Visite de plusieurs monastères, fondation de Villanueva de la Xara.....	427
II. Fondation de Palencia (1581).....	452
III. Fondation de Soria (1581).....	467
IV. Thérèse à Avila, fondation de Grenade (1581).....	478
V. Fondation de Burgos (1582).....	493
VI. Dernier voyage de sainte Thérèse, sa mort.....	519
VII. Les reliques de sainte Thérèse.....	532







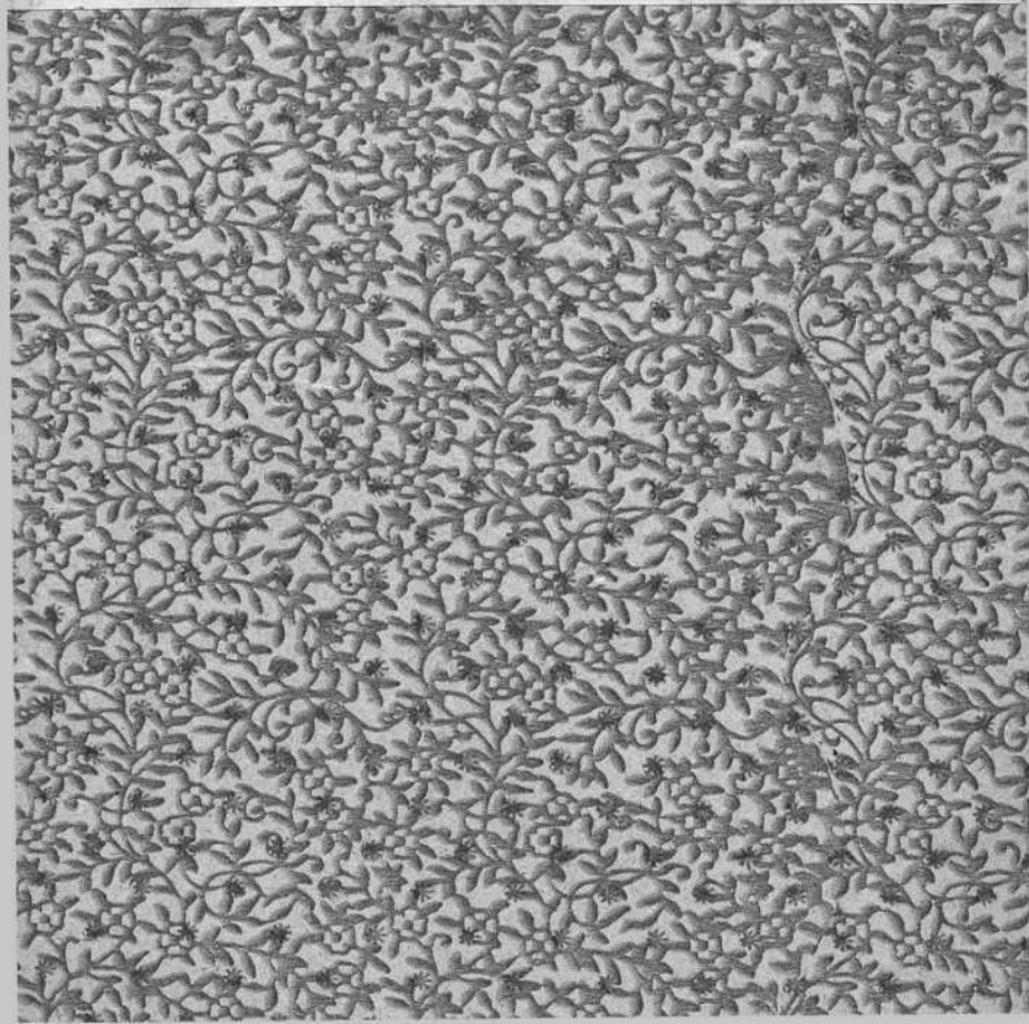
MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

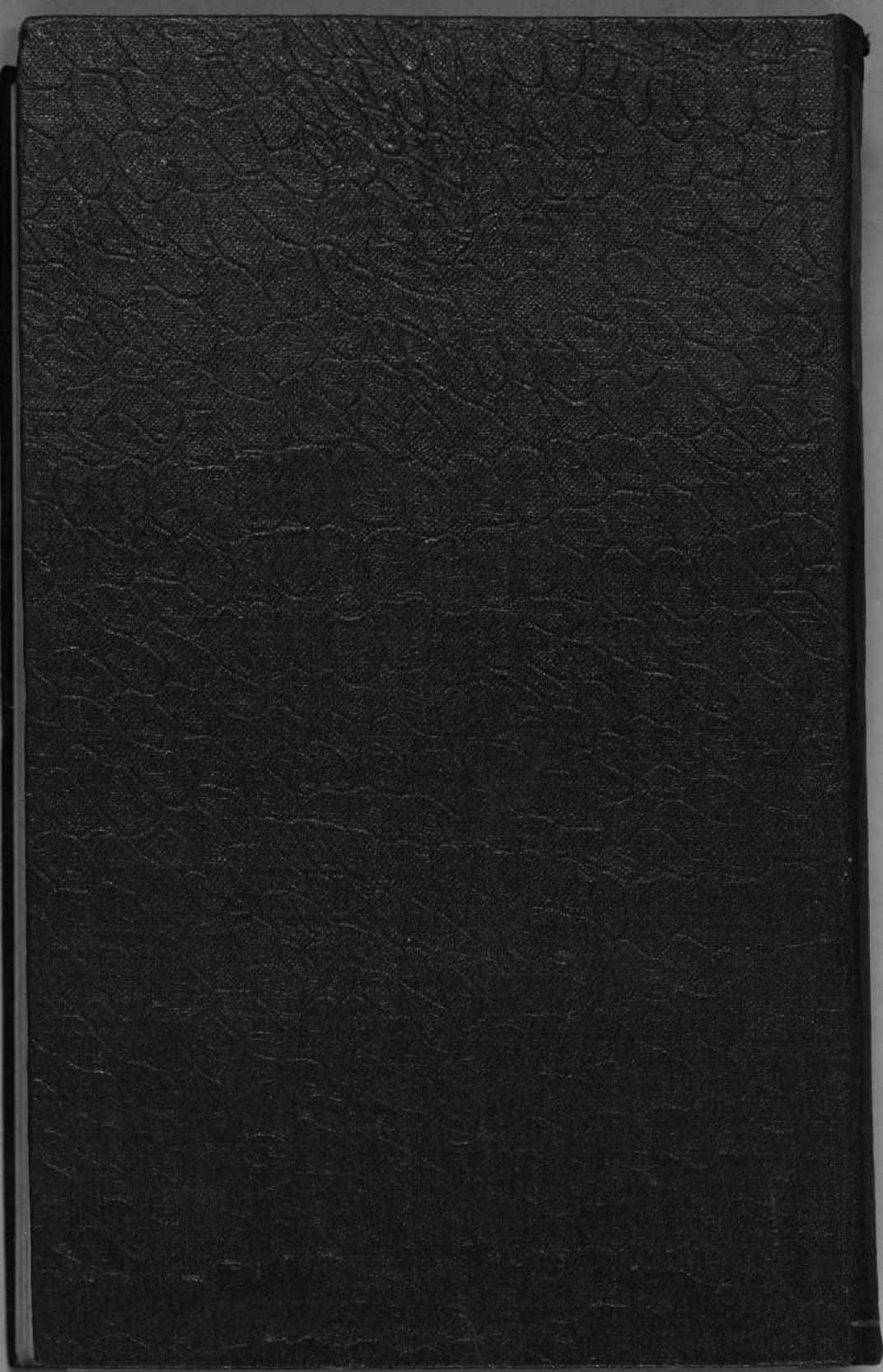
BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

SECCIÓN III

Libros escritos exclusivamente sobre Santa Teresa de Jesús.

Número.....	135	Precio de la obra.....	Ptas.
Estante.....	1	Precio de adquisición. »
Tabla.....	4	Valoración actual.....	»





ESTIENNE D'ORVÈS

SAINTE
THÉRÈSE

135.